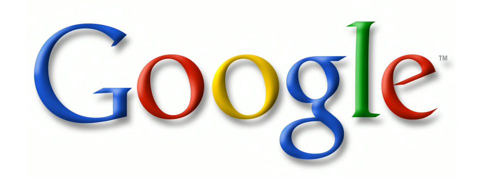
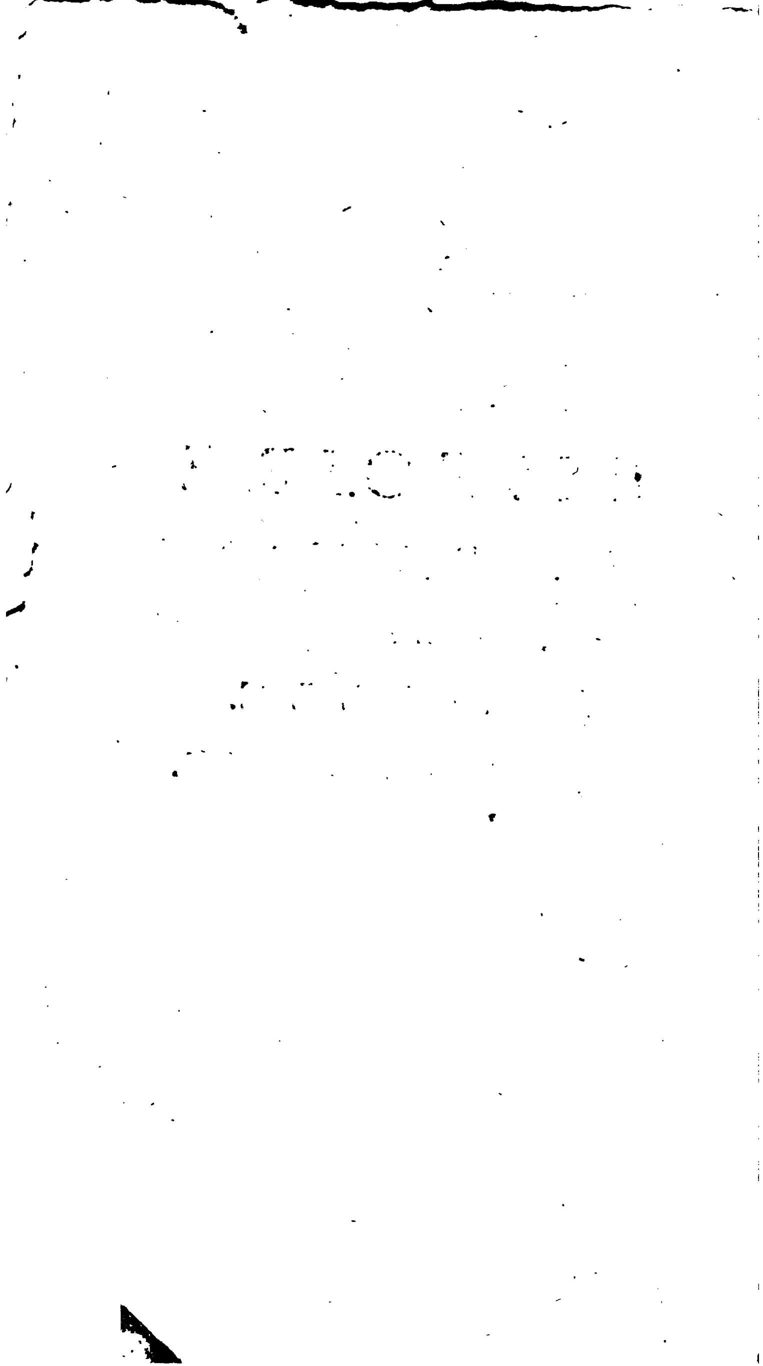

Google


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 08157904 1



HISTOIRE
DE FERDINAND
ET
ISABELLE.

TOME SECOND.



HISTOIRE

DES

ROIS CATHOLIQUES

FERDINAND

ET

ISABELLE.

TOME SECOND.

VIS UNITA MAJOR.



A PARIS,

Chez LE CLERC, Libraire, Quai des Augustins, à la Toison d'Or.

M. DCC. LXVI.

Avec Approbation, & Privilege du Roi.



HISTOIRE
DES ROIS CATHOLIQUES FERDINAND ET ISABELLE.

LIVRE QUATRIEME.

1494.

Affaires d'Italie : Ferdinand protege Alphonse, Roi de Naples, contre le Roi de France Charles VIII.

Les affaires d'Italie excitoient l'attention des Rois, autant & plus que celles de l'Amérique. On a vu que le Roi de France Charles VIII, n'avoit fait à Ferdinand l'abandonnement du Roussillon & de la Cerdaigne, que pour n'être pas détourné de la conquête de Naples, à laquelle il consacroit toutes ses forces. Mais Ferdinand ne vouloit point en Italie d'un voisin tel que le Roi de France, d'autant plus dangereux, que ce Prince pouvoit se croire aussi des droits sur le Royaume de Sicile, qui n'étoit qu'un

1494. démembrement du Royaume de Naples. Ferdinand avoit adroitement glissé dans son traité de ligue avec la France, *sauf les intérêts du Pape*. Alexandre VI, ne tarda pas à se plaindre des projets de Charles VIII. Comme Suzerain de Naples, il se dit offensé dans la personne de son vassal. Alphonse, nouveau Roi de Naples, qui venoit de succeder à son Pere Ferdinand, avoit fait de magnifiques promesses au Pontife pour l'élévation de ses trois bâtards, qu'Alexandre VI faisoit toujours entrer dans le systême de l'Europe, comme un Monarque puissant y auroit compté ses enfants légitimes. Ferdinand reçut à Valladolid, où il s'étoit rendu en quittant Barcelonne, des instances du Pape, pour défendre le patrimoine de Saint Pierre, & des prieres du nouveau Roi Alphonse, de se souvenir que les droits de la Couronne de Naples, étoient ceux de la Maison d'Arragon. Le Roi d'Arragon parut défendre les intérêts de l'Eglise & de sa famille. Il envoya à Charles VIII, Dom Alphonse de Silva; l'Ambassadeur ne joignit qu'à Lyon ce Prince, qui se pressoit de marcher

vers l'Italie. Le Roi de France ne voulut donner qu'une audience publique à Silva, qui en sollicitoit vivement une particuliere. Ce Ministre mit sous les yeux du Roi tous les motifs de plainte du Roi d'Arragon; il lui reprocha d'attaquer les droits du Saint Siége, que le Roi Catholique faisoit profession de défendre, & de vouloir envahir une Couronne qui ne devoit pas lui appartenir. Charles VIII repondit avec fermeté, que le patrimoine de la Maison d'Anjou étoit devenu le sien; qu'il y entreroit à main armée, s'il ne pouvoit l'obtenir autrement, qu'au reste les droits de sa Couronne ne détruiroient point les droits du Saint Siége. 1494.

Ferdinand rompt tout traité avec le Roi de France.

On sait comment ce Prince entra dans Rome, dont personne n'osa lui disputer les portes; qu'il fit trembler Alexandre VI réfugié dans le Château Saint Ange, & que le Pontife qui avoit tout à craindre, lui promit l'investiture du Royaume de Naples, qu'il se garda bien de lui donner. L'Ambassadeur d'Espagne, mécontent de l'audience qu'il avoit eue à Lyon, avoit quitté Charles VIII. Fer-

1494. dinand envoya de nouveau au Roi de France Alphonse Fonseca, sans doute pour décider la rupture. Fonseca joignit Charles VIII à Velletri; ce Prince lui accorda aussi une audience publique, dans laquelle le nouvel Ambassadeur lui représenta plus vivement que n'avoit fait Silva, qu'il attaquoit directement le Saint Siége, dont le Roi Catholique s'étoit déclaré le défenseur, que s'il avoit des droits sur la Couronne de Naples, le Pape seul devoit en être le Juge, & qu'il ne lui étoit pas permis d'envahir un Etat qu'il devoit demander au Seigneur Suzerain. Charles VIII répondit qu'il étoit trop avancé pour retourner sur ses pas, qu'il adopteroit la médiation du Pape, lorsqu'il seroit tout-à-fait maître du Royaume de Naples; & moi, répliqua l'Ambassadeur, en déchirant le traité qu'il tenoit en main, je romps au nom de mes maîtres tout accord avec vous, & je déclare qu'ils ne sont plus tenus de leurs engagements, puisque vous manquez au vôtre. Les Seigneurs qui environnoient Charles VIII, alloient punir Fonseca, mais ce Prince défendit qu'on lui fît aucune injure, vou-

lant toujours respecter le caractere d'Ambassadeur. 1494.

Les Rois attendoient cette déclaration, pour préparer des hostilités contre Charles VIII. Ferdinand fit aussitôt joindre les galeres de la Méditerranée à la flotte de Sicile. Il ordonna des levées dans ce Royaume, & il fit armer dans tous les ports de Biscaye, de Galice, d'Andalousie, pour former une flotte qu'il vouloit confier à *Dom Gonzale de Cordoue*, l'un de ceux qui l'avoient servi le plus utilement dans la guerre de Grenade. Ferdinand plus redoutable encore par les négociations que par les armes, travailla sous main pour détacher du parti de la France ce coupable Ludovic Sforce, Duc de Milan, qui venoit d'empoisonner son neveu, dont il étoit le tuteur, pour ravir sa Souveraineté. Sforce n'avoit de loi que son intérêt, il fut bientôt parjure. Ferdinand ménagea aussi la République de Venise, que les progrès de Charles VIII dans le Royaume de Naples, devoient inquiéter. Il songea encore à se concilier la Maison d'Autriche par la double alliance de la Princesse Mar-

Il prépare une Flotte pour l'envoyer en Italie : il se concilie les Princes ennemis de la France.

un du haut

1494. guerite, fille de l'Empereur Maximilien, avec l'Infant Dom Juan son fils, & du Prince Philippe, fils de l'Empereur, avec sa fille l'Infante Dona Jeanne. Mais tandis que cette ligue se formoit avec la lenteur d'une négociation si compliquée; Charles VIII faisoit des progrès rapides dans le Royaume de Naples, que le Roi Ferdinand II, qui venoit de monter sur ce trône, par l'abdication d'Alphonse son pere, ne pouvoit pas défendre.

1495. Au commencement de l'année 1495, les Rois perdirent un Ministre fidele, celui de tous qui les avoit servis avec le plus de zele & le plus de succès. Le Cardinal de Mendoze ou d'Espagne, fut attaqué d'une maladie mortelle; lorsqu'on désespéra de le sauver, les Rois crurent devoir honorer ses derniers jours d'une visite, pour rendre ce qu'ils devoient à son mérite rare, & pour profiter encore une fois de ses avis. La Reine sur-tout avoit un grand intérêt à faire parler le Cardinal devant Ferdinand sur le choix de son successeur à l'Archevêché de Tolede. Le Roi sollicitoit avec instance cet

Mort du Cardinal de Mendose ou d'Espagne: visite dont les Rois l'honorent quelques jours avant: sa conversation avec eux.

important bénéfice pour l'Archevêque de Sarragoſſe, ſon fils naturel, & la Reine qui avoit toujours eu une averſion décidée pour la Comteſſe d'Eboli, & pour ſes enfants, vouloit appuyer ſon refus du ſuffrage du Cardinal d'Eſpagne, que le Roi eſtimoit plus que perſonne. Après avoir témoigné au Cardinal tout le déplaiſir qu'ils reſſentoient de le perdre, les Rois firent retirer leur ſuite, & prierent ce ſage Miniſtre de leur communiquer pour *la derniere fois* ſes lumieres, qui leur avoient été ſi utiles. Mendoze prêt à paroître devant le ſouverain Juge, crut ne devoir plus flatter des Rois, ſa franchiſe déplut à tous deux. Il commença par blâmer Ferdinand de ſon amour déſordonné pour les conquêtes; il lui dit que dans un tems où l'*Eſpagne ne faiſoit* que commencer à jouir de quelque tranquillité, lorſque les Maures ne ſouffroient qu'impatiemment un joug qu'il avoit eu tant de peine à leur impoſer, il étoit imprudent de porter la guerre au fond de l'Italie, & de ſuſciter des ennemis qui pourroient peut-être lui ravir les Etats qu'il y poſſé-

1495.

1495. doit. Il lui rappella, que si le Roi de France lui avoit rendu le Roussillon & la Cerdaigne, valablement aliénés par le Roi Dom Juan son pere; ce Prince qu'il attaquoit, pourroit se souvenir que les sommes pour lesquelles Louis XI avoit acquis des droits sur ces Provinces, n'avoient jamais été rendues, & reprendre ce qui avoit fait l'objet d'un traité avantageux à Ferdinand tout seul. Il lui répeta plusieurs fois, que la véritable gloire consistoit à gouverner sagement, plutôt qu'à conquérir. Puis regardant la Reine, il lui dit qu'il l'avoit servie par inclination, & pour le bien de sa patrie, mais qu'il avoit toujours eu, & qu'il conserveroit encore des scrupules sur sa vocation à la Couronne de Castille, qu'elle devoit se souvenir que le Roi Henri son frere, aprés avoir varié tant de fois sur la naissance de Jeanne appellée la Nonain, avoit enfin déclaré que cette Princesse étoit sa fille, dans ces moments terribles, où les hommes sont présumés, avec tant de raison, ne dire que la vérité; que pour le bien de ses Sujets, il ne lui conseilloit pas

de descendre du trône, mais qu'elle pourroit réparer le tort qu'elle avoit fait à Jeanne la Nonain, en la mariant avec l'Infant Dom Juan son fils, & son unique héritier. La Reine qui n'entendoit ces discours qu'avec chagrin, demanda brusquement au Cardinal d'Espagne, lequel de tous les Ecclésiastiques il croyoit le plus digne de le remplacer. Le sage vieillard lui répondit toujours avec sincérité, que ce qui s'étoit passé dans les regnes précédents, & même *dans le sien*, devoit lui apprendre combien ce choix étoit important, que vu la richesse de l'Archevêché de Tolede, & l'autorité du Clergé, cette place étoit sans doute la premiere & la plus dangereuse du Royaume; qu'il falloit en écarter premierement tout caractere remuant & factieux, comme l'avoit été Carillo, en second lieu, tout homme qui ne seroit pas Castillan, fut-il Arragonnois, parceque les peuples de Castille ne verroient pas de bon œil un étranger venir s'emparer chez eux de tant de richesses, qu'il ne seroit pas même prudent de faire Archevêque de Tolede, une homme d'une naiss- 1495.

1495. sance trop illustre, qui, dans des tems orageux, pourroit donner de l'ombrage à ses Maîtres, & se mettre à la tête d'un parti. Ce conseil plaisoit plus à la Reine que le premier, elle pressa le Cardinal de lui nommer celui qu'il croiroit le plus digne. Celui-ci ne fit pas difficulté de lui indiquer le Pere François Ximenès de Cisneros, Provincial des Cordeliers, & Confesseur de la Reine : c'étoit précisément l'homme qu'elle-même auroit choisi. Depuis quatre ans qu'il étoit Confesseur d'Isabelle, elle avoit démêlé, sous le froc de Ximenès, une ame élevée, un génie actif & pénétrant, une inflexibilité qui n'étoit que l'effet d'un grand courage, un zele pour la Religion, plus amer que charitable, une grande ambition qui n'avoit rien de souple, & un amour de l'ordre qui alloit jusqu'à la sévérité. Tout ce qui caractérisoit Ximenès, ses grandes qualités & ses défauts, étoient également analogues au génie de la Reine.

Isabelle choisit le Pere François Ximenès de Cis-

Isabelle, qui d'ailleurs n'avoit pas sujet d'être contente du Cardinal de Mendose, le quitta, bien résolue de

ne suivre que ceux de ses conseils, qui ne choquoient point ses vues, & qui ne répandoient point de nuages sur la légitimité de son regne : le Cardinal mourut deux jours après. Isabelle demanda les Bulles de Ximenès à Rome, & ne lui apprit son élévation, que quand elles lui furent parvenues. Les Historiens de la vie de Ximenès prétendent qu'il refusa longtems cette dignité ; mais ce Prélat ne fut jamais *faux*, & *il aima* beaucoup l'autorité. Le Roi qui avoit demandé l'Archevêché de Tolede avec instance pour son fils naturel, fut refusé constamment. Isabelle revêtit de la premiere dignité de l'Espagne un homme sans naissance, mais qui avoit assez d'élévation pour la faire respecter, & qui rendit dans la suite d'importants services à cette Monarchie. Le premier trait de sa vie, lors de son élévation, dévoilera son caractere.

1495. netos, Cordelier, pour le faire succeder à l'Archevêché de Tolede.

Nous avons dit que beaucoup de Places fortes dépendoient de ce riche bénéfice, & que les Charges y étoient à la nomination de l'Archevêque. La plus importante de toutes, étoit le

Premier trait de la vie de Ximenès parvenu à cette importante Prélature.

1495. Gouvernement de Carſola, composé de pluſieurs villes qui produiſoient un très gros revenu au Gouverneur. Le Cardinal d'Eſpagne avoit donné cette Charge à Dom Urtado de Mendoſe ſon frere, mais l'autorité du Gouverneur finiſſoit avec la vie de l'Archevêque, & le ſucceſſeur étoit en droit de nommer de nouveaux Officiers. Dom Urtado ne douta pas que Ximenès, qui devoit tout à la mémoire du Cardinal, ne confirmât ſon frere dans le poſte que ce Prélat lui avoit donné. D'ailleurs il étoit bien avec la Reine, il en parla à cette Princeſſe, & crut pouvoir ſe ſervir de ſon autorité, pour mettre le nouvel Archevêque dans la néceſſité de lui renouveller ſes proviſions. Tous ſes parens écrivirent à l'Archevêque de Tolede, de la part de la Reine, ne doutant pas que cette ſollicitation ne fût un ordre pour Ximenès. Il leur répondit qu'il connoiſſoit mieux que perſonne les intentions d'Iſabelle, que cette Princeſſe ne pouvoit ni ne vouloit forcer ſon choix, & que lui ſeul conféreroit le gouvernement de Carſola, ſelon le droit de ſa dignité,

&

& ſelon les lumieres de ſa conſcience. On peut juger combien cette réponſe 1495. irrita les Mendoſes; mais la Reine n'en témoigna aucun reſſentiment. Plus d'un mois après, l'Archevêque rencontra Dom Urtado, comme ils entroient tous deux au palais. Celui-ci ſe détournoit pour ne pas ſaluer l'Archevêque; mais Ximenès le ſalua le premier, le nommant Gouverneur de Carſola. Préſentement que je ſuis en pleine *liberté*, lui dit-il, je vous remets dans votre Charge, je rends ce que je dois à votre mérite & à la mémoire du Cardinal d'Eſpagne, & je ſatisfais en même tems mon inclination & ma conſcience. Servez toujours l'Etat & vos Maîtres, comme vous avez fait juſqu'à cette heure.

La dignité de Grand Chancelier & de Préſident du Conſeil, étoit attachée de tout tems à l'Archevêché de Tolede; mais tout cela n'étoit qu'un vain titre, lorſque les Rois ne donnoient pas leur confiance à l'Archevêque. Depuis le moment de ſon élévation, Ximenès ne quitta plus le Conſeil, la Reine ne lui laiſſa pas même le loiſir de veiller aux affaires

1495. de son Diocèse. Ximenès, quoique très occupé de la Religion pendant son Episcopat, fut encore plus Ministre qu'Archevêque.

Desseins de Ferdinand sur le Royaume de Naples.

Ferdinand n'avoit pas été plus content qu'Isabelle, des derniers avis du Cardinal de Mendose. Tous les Historiens l'accusent d'avoir songé le premier à cette Monarchie universelle, qui fut depuis la chimere de la Maison d'Autriche. En effet le Roi de Castille n'étoit occupé que de conquérir. Les forces de l'Espagne rassemblées & les ressources de son génie, lui faisoient tout espérer de ses négociations & de ses armes. La propriété de la Sicile l'invitoit à faire valoir des droits bien ou mal fondés sur le Royaume de Naples. Il falloit commencer par en chasser le Roi de France, qui y faisoit des progrès rapides, & conséquemment par servir le Roi qu'il songeoit à détrôner: c'étoit l'objet de cette ligue dont nous avons parlé. Le Roi de Naples, le Pape, la République de Venise, le Duc de Milan, n'avoient pu empêcher Charles VIII de pénétrer dans le Royaume de Naples, parceque la ligue n'étoit pas

formée : ils ne tàrderent pas à s'unir, pour lui arracher cette conquête. 1495.

Succès de Charles VIII.

Le Roi de France apprit à Naples, que l'armée des Confédérés s'assembloit pour lui couper chemin. Ce Prince qui craignoit de se voir renfermé dans l'Italie, crut devoir rentrer dans son Royaume, avant que les forces de la ligue fussent toutes ramassées. Il laissa la moitié de ses troupes dans le Royaume de Naples, y établissant le Duc de Montpensier Viceroi, & d'Aubigny pour agir sous ses ordres. Le Marquis de Mantoue, Général des troupes de la ligue, joignit Charles VIII près Fornoue, & lui livra bataille. Le Roi de France vàinqueur, dissipa presqu'entiérement l'armée de la ligue, établit la communication de l'Italie à la France, & conclut un traité avec le perfide Duc de Milan, qui n'y fut pas plus fidele, qu'il l'avoit été au précédent. Ce Prince devoit secourir les garnisons Françoises restées à Naples, qui effectivement avoient besoin d'être secourues ; car tandis que Charles VIII avoit quelques succès sur les confins de l'Italie, il perdoit le Royau-

me de Naples aussi facilement qu'il l'avoit conquis.

1495.

Le Roi de Naples recouvre son Royaume, aidé des forces Espagnoles, & surtout par Gonsales de Cordoue.

Gonzale de Cordoue, envoyé par Ferdinand le Catholique, s'étoit embarqué à Malaga avec six cents lances & cinq mille hommes d'Infanterie. Arrivé au port de Messine, il y avoit trouvé soixante dix galeres, tant Siciliennes qu'Arragonnoises & Castillanes, commandées par le Comte de Trevino. Ce secours rendit à Ferdinand II, Roi de Naples, le courage qu'il avoit perdu. Aidé des forces Espagnoles, & même de ses Sujets, qui lui devinrent plus affectionnés, quand ils lui virent des vaisseaux & des troupes, il recouvra en peu de tems toute la Calabre, il s'empara du port de Naples & bientôt de la ville. Le Duc de Montpensier retiré dans les Châteaux, sollicitoit les secours du Duc de Milan, qui, par le dernier traité, devoit fournir aux François des vaisseaux de haut bord. Mais Ludovic Sforce étoit en possession de manquer à tous ses engagemens. La garnison Françoise abandonna les Châteaux, quand elle ne put plus les défendre. Le Duc de Montpensier,

avec cinq ou six mille hommes, tristes débris de l'armée Françoise, tint quelque tems dans la Basilicate, jusqu'à ce que, réduit aux dernieres extrémités, il se vit contraint de capituler dans Atelle, où Gonzale de Cordoue l'assiégeoit. Le Duc de Montpensier convint de s'embarquer avec le reste de ses François sur une flotte que fourniroit le Roi de Naples, & qui devoit les conduire en Provence. Mais Gonzale, dont la perfidie a terni les grandes qualités, conseilla au Roi de Naples de laisser en rade les François entassés dans des vaisseaux, & déja attaqués d'une maladie épidémique : on retarda leur départ sous différens prétextes. Cette barbarie en fit périr plus des trois quarts ; à peine cinq cents hommes revinrent en France de toutes les troupes que Charles VIII avoit laissées au Duc de Montpensier. Ce Prince mourut lui-même de la maladie qui moissonna tant de monde.

1495.

Mauvaise foi de ce Général.

Il restoit encore aux François dans le Royaume de Naples, Gayette, Cosence & Tarente, que le brave d'Aubigny défendit autant qu'il put con-

1496.

Ferdinand assemble les Etats d'Arra-

1496. tre Gonzale de Cordoue. Ces deux habiles Généraux qui n'avoient chacun que très peu de troupes, déployerent l'un contre l'autre, toutes les ressources & toutes les ruses de la guerre, tandis que Ferdinand le Catholique se disposoit à attaquer la France du côté du Roussillon. En effet il assembla les Etats d'Arragon, de Catalogne, & de Valence; & comme la conquête de Naples qu'il méditoit depuis longtems, devoit appartenir à sa Couronne, non à celle de Castille, dans toutes ses operations, il ne voulut point avoir recours aux Castillans, au moins pour les finances. Les trois Etats lui fournirent tout l'argent dont il eut besoin, & il s'avança vers Gironne, tandis que les garnisons du Roussillon se répandoient dans le territoire de Narbonne, pour y faire du butin. Les Espagnols avoient appris dans la conquête de Grenade à faire la guerre, plutôt aux cultivateurs, qu'aux soldats, & à assiéger des granges, des manufactures, & des magasins, plus souvent que des Citadelles. Mais Charles VIII, crut devoir attaquer sur son terrein l'ennemi qui pénétroit sur

gon, Catalogne & Valence, pour subvenir aux frais de la guerre en Italie : il la commence aussi en Roussillon.

le sien. Il envoya dix-huit mille hommes sous les ordres du Seigneur de Saint André, pour faire le siége de Salses, qui fut poussé avec tant de vigueur, que la Place se rendit en moins de trois jours. 1496.



Au milieu du tumulte de la guerre, Ferdinand & Isabelle ménageoient des alliances : c'étoit là le plus grand ressort de leur politique. Ils marierent l'Infant leur fils, & les trois Infantes; la Maison d'Angleterre, la Maison d'Autriche & celle de Portugal, étoient de puissants adversaires, que les Rois Catholiques vouloient susciter à la France. L'Empereur Maximilien qui convint de donner Marguerite d'Autriche sa fille à l'Infant Dom Juan, demandoit Dona Isabelle, l'aînée des Princesses Castillanes, pour l'Archiduc Philippe son fils. La santé de Dom Juan étoit chancelante; cette Princesse pouvoit recueillir un jour la riche succession de Ferdinand & d'Isabelle. Mais Dom Emmanuel, nouveau Roi de Portugal, qui venoit de succéder à son cousin Jean II, avoit vu la Princesse Isabelle en Portugal, tandis qu'elle y étoit

Mariage de l'Infant de Castille & d'Arragon, & des trois Infantes aînées.

1496. l'épouse de l'Infant Dom Alphonse: comme on lui offrit l'Infante Catherine, il déclara qu'il ne feroit jamais monter sur le trône de Portugal, que la Princesse qui y avoit été déja destinée. Soit inclination, soit politique, il ne voulut d'alliance avec la Castille qu'à ce prix. Ferdinand tâcha de faire entendre à Maximilien, qu'il respectoit trop la Maison d'Autriche, la personne & le caractere d'Empereur, pour donner à son fils une Princesse, veuve d'un Infant de la Maison de Portugal, si inférieure à celle dont il étoit issu. Ces raisons bonnes ou mauvaises, déterminerent l'Empereur. Dom Emmanuel épousa l'Infante Isabelle; l'Archiduc fut uni à Dona Jeanne, la seconde Infante, qui alla trouver son époux dans les Pays-Bas, & la Princesse Catherine passa en Angleterre, pour épouser le fils de Henri VII. Toutes ces alliances occasionnerent des fêtes somptueuses. Les Rois qui s'étoient rendus à Burgos, y étalerent l'éclat que la prospérité de leur regne, jettoit sur toutes leurs actions. Chacune de ces nôces fut célébrée avec la magni-

Fêtes à cette occasion.

ſcence convenable, excepté celles de la nouvelle Reine de Portugal, parceque l'uſage étoit alors de ne montrer aucune pompe dans les ſeconds mariages. Mais l'alliance qui cauſoit aux Rois le plus de joie, leur donna bientôt des chagrins très amers. 1496.

Il n'y avoit pas trois mois que l'Infant Dom Juan étoit uni à la Princeſſe Marguerite, lorſqu'il fut attaqué d'une maladie mortelle, que quelques *Auteurs*, tels que Pierre Martyr, attribuent à l'épuiſement. Le Prince n'étoit âgé que de dix-huit ans, & avoit toujours été d'une complexion très foible. Ferdinand apprit cette triſte nouvelle à Valence d'Alcantara, où il étoit allé faire ſes adieux à la nouvelle Reine de Portugal, il accourut à Salamanque pour y voir expirer ſon fils, qui laiſſoit la Princeſſe des Aſturies enceinte. Mais cette foible eſpérance fut encore trompée; la douleur de la Princeſſe lui fit faire une fauſſe couche. C'étoit fait de la Maiſon de Caſtille: car la Reine Iſabelle âgée de quarante-ſept ans, ne pouvoit plus attendre de poſtéri-

1497. Mort de l'Infant Dom Juan.

1497. té. Ce malheur n'éteignit pas dans le cœur de Ferdinand la passion d'étendre ses conquêtes.

Ferdinand veut envahir le Royaume de Naples : quelques autres Princes y prétendent aussi.

Le mauvais succès des François dans le Royaume de Naples, lui donnoit l'espérance d'envahir ce domaine, qu'il avoit su défendre contre Charles VIII. Ferdinand II, Roi de Naples, mourut à peu près dans le même tems que l'Infant d'Espagne. Ce Prince n'avoit point d'enfans, il laissa sa Couronne à Frederic, son oncle paternel, qui héritoit d'un Royaume déchiré par bien des factions, & qu'on se préparoit à lui disputer. Ferdinand osa en demander l'investiture à Alexandre VI ; il étoit, disoit-il, le véritable & l'unique héritier de la Maison d'Arragon-Castille. Cette branche bâtarde introduite sur le trône de Naples, seulement par le caprice du Roi Alphonse, ne pouvoit s'y soutenir à son préjudice. Charles VIII faisoit valoir les droits de la Maison d'Anjou, appellée deux fois à la Couronne de Naples par les deux Reines Jeannes. Il réclamoit de plus la parole que le Pontife lui avoit donnée dans Rome de lui conférer l'in-

vestiture de ce Royaume. Frédéric, héritier de son Pere, de son frere & de son neveu, objectoit que le fils d'Alphonse d'Arragon, quoique bâtard, avoit regné à Naples du consentement de l'Europe entiere, qu'il avoit transmis sa Couronne à ses descendants, & que lui Frédéric, quatrieme Roi de sa branche, avoit pour lui une possession non contestée, & le don qu'Alphonse d'Arragon, Conquérant de Naples, avoit fait & avoit pu faire à son fils. 1497.

Le Pape Alexandre VI songe à profiter de ce conflict: trève en Roussillon: mort de Charles VIII.

L'ambitieux Alexandre VI, voyoit avec plaisir tous ces droits se combattre; il osoit espérer d'établir un jour un de ses bâtards sur ce trône, que tant de Monarques se disputoient, & qu'aucun ne pouvoit posséder sans son investiture. Cependant il ne la refusa pas d'abord à Frédéric, dont les prétentions lui paroissoient les plus justes, mais qu'il savoit très-bien hors d'état de les défendre. Ferdinand le Catholique, ne fut pas aussi heureux dans le Roussillon, qu'il l'avoit été dans le Royaume de Naples. Après quelque désavantage, il proposa une treve à Charles VIII, & vou-

lui négocier avec lui, pour partager
1497. tous deux la dépouille de son cousin
Frédéric. Il espéroit chasser par la suite les François, d'un pays où ils n'avoient jamais été & où ils ne pouvoient pas être les plus forts, tant à cause du climat, que parceque Ferdinand, déja maître de la moitié du Royaume de Naples, auroit encore tout le Royaume de Sicile de plus qu'eux. Tandis que l'on employoit les ressorts de la politique la plus profonde, & la plus injuste, Charles VIII mourut subitement au Château d'Amboise, ce qui suspendit pour quelque tems les négociations & les hostilités.

Ce court intervalle donna aux Rois le loisir de s'occuper des affaires de l'administration, & de régler leur succession que leurs gendres paroissoient déja se disputer. Quoique Ferdinand & Isabelle fussent en âge d'en jouir longtems, ils apprirent que l'Archiduc d'Autriche prenoit le titre de Prince de Castille. Cette usurpation prématurée les détermina à appeller la Reine de Portugal, pour la nommer & la faire reconnoître dans les Etats la vé-

ritable héritiere de leur Trône. Ils firent dire à l'Archiduc d'Autriche, que la fucession à la Castille, ni même à l'Arragon, ne pouvoit appartenir à la Princesse Jeanne son épouse, tant que la Reine de Portugal, ou sa postérité, feroient valoir leurs droits. Isabelle & son époux Emmanuel joignirent bien-tôt les Rois Catholiques à Tolede, où ils furent accueillis avec toute la magnificence & tout l'empressement que les pertes récentes pouvoient permettre. Les Etats s'y assemblerent; la jeune Reine de Portugal y reçut les serments des trois Ordres, & promit, selon l'usage, de maintenir les Loix, & de conserver les privileges de la Nation. Ces cérémonies n'étoient plus, comme autrefois, des assemblées de Factieux, où l'on n'appercevoit que des armes, de la défiance, & de la crainte. Tous les Corps de l'Etat, également soumis, & également affectionnés, promettoient unanimement fidélité & obéissance, ainsi que leur intérêt le leur dictoit; & en effet ils commençoient à sentir l'avantage d'être sagement gouvernés. Les lumieres de Ximenès

1497.

Les Rois font reçonnoître la Reine de Portugal, héritiere de Castille.

avoient pénétré tous les rapports de l'administration : il s'occupoit réellement à soulager les peuples.

1497.

Soins de Ximenès pour l'administration. suppression de l'Alcabala.

Le premier fruit de son travail, dans les affaires publiques, fut d'ôter un grand poids à tous les Sujets de Castille. Le Roi Dom Juan, pere d'Isabelle, ou plutôt ses Ministres, dans les besoins urgents d'un Etat qui dépérissoit, avoient créé un impôt qui devoit ruiner, & qui ruina en effet tout le commerce de l'Espagne : c'étoit le dixieme de tout ce qui se vendoit, soit immeubles, soit meubles ou denrées. Quelqu'onéreuse que fût cette taxe, le moyen de la percevoir étoit bien plus onéreux encore. Les Castillans étoient soumis à des recherches toujours à charge, & souvent odieuses. L'intérieur des maisons, les réduits les plus secrets, étoient exposés à toute heure à des visites, auxquelles les Grands & les riches savoient quelquefois se soustraire à main armée, & dont toute la sévérité tomboit sur les Commerçants, les Bourgeois, & les Cultivateurs. Ximenès, persuadé de ce grand principe, que la liberté ne peut être indifférente, qu'elle est nécessaire au

bon ordre, toutes les fois qu'elle n'y nuit pas, comprit que les plus grands malheurs de la Castille, provenoient de cet impôt, qui arrêtoit la circulation, l'activité, l'industrie, & conséquemment la population. Il regrettoit aussi tous les hommes qu'il falloit employer à la perception de l'Alcabala ; c'étoit ainsi qu'on nommoit cet impôt : & il voyoit avec peine un grand nombre de citoyens payés cherement pour tourmenter leurs compatriotes, tandis qu'on en trouvoit peu pour les servir. Ximenès supputa ce que l'Alcabala produisoit chaque année au trésor Royal, & il employa un Financier éclairé, appellé Jean Lopès, pour l'aider à répartir cette somme sur toutes les terres en culture, qui, déja soumises à un droit, étoient connues & évaluées. Ximenès se convainquit qu'en taxant chacune de ces terres au vingtieme de leur rapport, perçu par les Receveurs des Domaines, moyennant une foible augmentation de gages, le trésor Royal ne perdroit rien, & le peuple seroit soulagé des trois quarts, tant la perception étoit chere & infidele.

1497.

Il présenta cette idée au Conseil des
1497. Finances, & y trouva presque autant de contradicteurs, que le Conseil avoit de membres. Les uns prétendoient qu'il étoit dangereux d'innover, d'autres nioient les calculs; d'autres soutenoient cette politique barbare, qu'il faut accabler le peuple pour le réduire, & qu'il ne peut être en même tems riche & soumis; d'autres crioient à l'injustice de charger les seuls propriétaires des terres, d'un impôt précédemment général, ne voyant pas, ou ne voulant pas voir qu'il seroit réparti également par l'enchérissement des denrées. Tous enfin s'élevoient contre l'Archevêque de Tolede, dont ils craignoient la supériorité, l'empire sur ses égaux, & le talent de plaire au peuple. Ximenès bien plein de son objet, répondit à toutes les objections, démontra tous les avantages de son systême, & convainquit la Reine, comme il étoit lui-même convaincu. L'Alcabala fut détruit. La joie du peuple ne pouvoit se comparer, qu'à l'importance du service que Ximenès venoit de rendre. Les Corps de l'Etat voulurent

l'accabler de préſens, qu'il refuſa conſtamment, ſe comportant toujours avec autant de déſintereſſement que de ſévérité, & ſe faiſant haïr des Grands, autant qu'il étoit chéri des peuples. 1497.

1498.

Aſſemblée des Etats en Arragon : ils font difficulté de reconnoître la Reine de Portugal héritiere de leur trône.

Après la tenue des Etats de Caſtille, les Rois voulurent faire reconnoître leur héritiere dans les Etats d'Arragon. Ils conduiſirent à Sarragoſſe le Roi & la Reine de Portugal, qui y furent reçus avec reſpect & avec joie; mais lorſque les Rois eurent déclaré leurs intentions aux Etats aſſemblés, les trois Ordres firent de grandes difficultés ſur le ſerment qu'on exigeoit d'eux. Ils prétendirent que l'uſage de l'Arragon n'étoit pas de déférer le Sceptre à une femme; que leur dernier Roi, Dom Juan, avoit déclaré dans ſon teſtament, que les filles & les petites filles du Roi ſon fils, ne monteroient ſur le trône qu'au défaut de mâles. Ils offroient de reconnoître avec ſoumiſſion les mâles qui naîtroient des Princeſſes, mais ils refuſoient de donner une Souveraine à l'Arragon, tandis qu'ils pouvoient eſpérer un Souverain. Les Serviteurs

1498. de Ferdinand répondoient que l'Arragon avoient eu des Reines, puiſque Pétronille, fille du Roi Ramire, avoit ſuccédé à ſon pere, & regné de ſon chef; que ſi cette Princeſſe, par des motifs qu'on ne concevoit pas, avoit reglé qu'à l'avenir les femmes ne prétendroient plus à la Couronne, le Roi Dom Alphonſe, fils & ſucceſſeur de Pétronille, avoit depuis abrogé ſolemnellement cette déclaration, injurieuſe à celle même qui l'avoit donnée; que la Loi Salique n'étoit ni admiſe ni connue dans aucunes Souverainetés de l'Eſpagne, qui, toutes ſoumiſes aux mêmes Loix fondamentales, avoient eu toutes des Reines; que puiſque les Arragonnois conſentoient de reconnoître pour Rois les enfans mâles des filles de Ferdinand, ces Princeſſes ne pouvoient pas être privées du droit qu'elles communiquoient à leurs fils. Malgré ces fortes raiſons, les Arragonnois montroient de la répugnance à voir régner ſur eux une Princeſſe qui, mariée à un Roi étranger, voudroit peut être un jour les ſoumettre à une autorité étrangere. Ils oſerent même

citer l'exemple de Dom Juan, pere du Roi régnant, dont l'alliance avec la Reine de Navarre avoit porté le trouble & le désordre dans ce Royaume. 1498.

Cette résistance irrita Isabelle. Dans une assemblée où la matiere se traitoit avec beaucoup de chaleur, la Reine éleva la voix : » Puisque les privilé- » ges de cette Nation, dit-elle aux » Etats, l'autorisent à méconnoître ses » *Princes légitimes*, nous viendrons » la *conquérir à main armée*. Alors » Nous pourrons vous donner de » nouvelles Loix plus conformes à » l'exacte justice & au respect que » des sujets doivent au sang de leurs » Maîtres ». Ce discours ne pouvoit pas rester sans réponse. Tous les Grands se leverent avec action, & Dom Alphonse Fonseca saisissant la parole : » Comme les Arragonnois » sont fidèles à garder leurs sermens, » dit-il, ils veulent examiner ce » qu'ils promettent. Rien ne les for- » cera jamais à renoncer à leurs » Loix ». Ximenès qui, comme Primat de toutes les Espagnes, avoit une séance d'honneur dans cette as-

Discours d'Isabelle aux Etats : ils se séparent sans rien conclure : mort de la Reine de Portugal.

1498. semblée, prit la parole pour empêcher que la Reine offensée ne se commît davantage, & ne provoquât peut-être une rupture. Il harangua long-tems pour prouver que ni la justice, ni les loix écrites n'interdisoient le Sceptre aux Princesses ; & il mit dans son discours tout ce qui pouvoit adoucir les esprits : néanmoins on se sépara sans rien conclure. Cette affaire fut malheureusement terminée par la mort de la jeune Reine de Portugal, qui périt le lendemain même en mettant au monde un fils. Ce Prince fut nommé Michel ; il étoit si foible en naissant, qu'on ne pouvoit fonder sur lui aucune espérance. La douleur des Rois sépara les Etats.

Second voyage de Christophe Colomb : il découvre plusieurs Isles.

Il est tems de reprendre les opérations de Christophe Colomb. Nous avons dit qu'il étoit retourné dans l'Isle Espagnole en 1493, avec dix-sept Vaisseaux. Il ne fit pas tout à fait la même route que dans son dernier voyage, ayant pris plus vers le Sud. Après un mois de navigation, il découvrit trois Isles dans le nouveau monde, dont il nomma la premiere *Dominique* ; la seconde, *Marie Ga-*

lante; la troisieme, la *Guadeloupe*, du nom d'un Couvent d'Espagne. Celle-ci lui parut la plus considérable & la plus fertile. Il y trouvà quantité d'excellens fruits & des plantes inconnues; plusieurs ossemens humains & des membres déchirés lui indiquerent que l'Isle étoit habitée par des Antropophages. 1498.

Des malheureux garotés, qui imploroient le secours des Espagnols, leur firent entendre qu'ils étoient destinés à assouvir la faim des naturels de l'Isle; que ces barbares étoient allés en grand nombre chercher des hommes dans les Isles voisines, pour leur servir, comme eux, de pâture. Colomb les délivra, les prit sur son bord, & remit à la voile. Il découvrit un grand nombre d'autres Isles, qu'il nomma Monserrat, Sainte Marie, la Rotonde, Antigoa, San Martino, Santa-Crux, Saint Christophe; enfin elle se multiplierent tellement en avançant, qu'il nomma la plus considérable Sainte Ursule, & toutes les autres les onze mille Vierges. Il n'aborda que dans une dont les habitans plus sauvages que dans toutes celles qu'il avoit découvertes jusqu'a-

1498. lors, s'enfuirent à la vue de ces hommes qui ne leur paroissoient pas faits comme eux.

Il revoit l'Isle Espagnole.

Colomb pressé de revoir l'Isle Espagnole, & le succès de sa petite Colonie, remit bientôt à la voile. Le 24 de Novembre il reconnut la baye où quatre Espagnols avoient fait fuire tant d'Indiens, & par conséquent cette Isle tant désirée. Il y mouilla pour mettre à terre un Ind[illegible] qui étoit de cette contrée de l'Isle, afin qu'il publiât chez ses compatriotes les louanges des Espagnols qui l'avoient bien traité. Mais, soit que cet Insulaire n'ait pas voulu les rejoindre, soit qu'il ait péri peu de tems après, Colomb ne le revit plus. Comme les Espagnols parcouroient la côte pour arriver à leur Fort, Colomb envoya sa Chaloupe à l'embouchure d'une riviere; ceux qui descendirent à terre y trouvererent deux hommes morts, l'un d'eux avoit une corde de natte passée autour du col, & les mains attachées en croix à deux poteaux. On ne put reconnoître s'ils étoient Indiens ou Castillans. Cette vue inquiéta beaucoup les Espagnols. Enfin

le 27 au soir on jetta l'ancre à l'entrée du Port, que Colomb avoit nommé Puerto-réal. 1498.

Quelques Indiens avancerent dans leurs canots, en criant Amiral ; ils ne voulurent monter à bord, que quand on leur eut fait voir Christophe Colomb. Ils lui marquerent de la joie, & lui porterent de l'or de la part du Cacique Gacanagari. Colomb leur demanda pourquoi il ne voyoit aucun de ses gens ? Ceux-ci, qui étoient parvenus à prononcer quelques mots espagnols, firent entendre que les uns étoient morts de maladie, & que les autres s'étoient enfoncés dans l'intérieur de l'isle avec des femmes. Le lendemain Colomb entra dans le Fort ; il vit sa Forteresse entierement consumée par le feu ; malgré les plus exactes recherches, il ne rencontra dans les environs, ni Espagnols, ni Indiens. Les habitations avoient été abandonnées assez loin à la ronde. Enfin Colomb ayant fait fouiller un endroit où la terre étoit fraîchement remuée, on y trouva huit cadavres enfouis depuis longtems, que les lambeaux de leurs habits fi-

Soupçons de Colomb à son arrivée : il ne trouve point les Espagnols qu'il avoit laissés.

1498. rent reconnoître pour des Espagnols : toutes ces découvertes étoient bien affligeantes. Tandis que Colomb se livroit aux réflexions les plus tristes, un Prince de l'isle, parent de Gacanagari vint le voir avec un assez nombreux cortege. Voici ce qu'il put tirer de cet Indien qui prononçoit quelques mots espagnols, mais qui s'exprimoit plus souvent par des signes.

Rapport d'un Indien sur ce qui s'étoit passé depuis son départ.

Après le départ des vaisseaux, les Espagnols demeurés dans l'isle n'avoient plus voulu reconnoître de chef. L'amour des femmes & de l'or les avoient entrainés dans les plus honteux désordres. A force de meurtres & de violences, ils avoient contraint ces Indiens si doux à chercher à se défendre. Mais les Espagnols, profitant de la crainte de ces bons Insulaires qui les croyoient des êtres supérieurs à eux, en firent un carnage effroyable avec leurs armes à feu & leurs épées : néanmoins quelques Espagnols périrent par les fleches des Indiens. Depuis, onze soldats du Fort, attirés par l'espoir de trouver plus d'or au loin, entrerent dans les Etats d'un Cacique nommé Gaçonao,

l'ennemi

l'ennemi de Gacanagari, où les mines sont en effet plus abondantes. Ils y commirent tant de cruautés, que les Sujets de Gaconao, pour venger leurs parents, & pour éviter la mort eux-mêmes, les tuerent pendant leur sommeil. Enfin Gaconao résolu d'exterminer tous ces hommes si malfaisants, ramassa le plus de Sujets qu'il lui fut possible, & vint avec une nombreuse armée pour détruire la Forteresse. Dix soldats qui y restoient la défendirent longtems : Gaconao y fit mettre le feu; les soldats Espagnols, pour ne pas tomber dans les mains des Indiens, se précipiterent dans la mer, & y périrent. Le Cacique Gacanagari donna bataille à son ennemi, pour venger ses prétendus alliés, il y fut blessé, & n'étoit pas guéri à l'arrivée de l'Amiral. 1498.

Colomb va voir le Cacique : il se prépare à fonder sa Colonie.

Quelque suspect que fut ce récit, Colomb ne voulut marquer ni mécontentement, ni défiance. Il alla voir le Cacique, qui lui montra ses blessures, & renouvella l'alliance déja contractée avec lui. Ils se firent des présents mutuels; Colomb donnant toujours de petits miroirs, des cou-

1498. teaux de peu de valeur, des épingles, des peignes, des vases de fayance ou de verre pour de l'or. Il résolut d'établir sa colonie dans un endroit de l'isle plus favorable que celui où il avoit placé son Fort, qui étoit trop près des eaux dormantes, & où il ne trouvoit pas de pierres. Quand il eut choisi un lieu habitable, il commença cet ouvrage avec beaucoup d'activité. Il construisit en pierres une Eglise & un magasin, puis ayant fait prendre l'alignement des rues, les maisons particulieres furent bâties de terre, de paille, de bois & de feuilles de palmier : tout se fit d'abord avec une promptitude incroyable. L'Amiral donnoit lui-même l'exemple du travail, dont personne n'étoit exempt. La fatigue, la chaleur, la différence du climat causerent bientôt des maladies. L'Amiral pour rendre le courage à ses gens, leur fit découvrir ce qu'ils étoient venus chercher. Les Insulaires lui avoient dit que les mines d'or les plus riches étoient dans un lieu de l'isle nommé Cibao. Colomb détacha un de ses Officiers nommé Ogeda, à la tête de quinze hommes bien armés. En avançant dans l'isle du côté du

Colomb envoye fouiller l'Isle : les Espagnols trouvent beaucoup d'or.

midi, ſes ſoldats découvrirent des pays très peuplés d'hommes qui ne leur témoignoient ni haine ni défiance, ils les conduiſirent au contraire vers Cibao. A meſure qu'ils pénétroient, les inſulaires ramaſſoient dans le ſable des pailles & des grains d'or, qu'ils s'empreſſoient de leur donner. Ogeda n'alla pas juſqu'à Cibao, il voulut retourner vers la Colonie, pour y répandre la joie en étalant ſes richeſſes. Cette vue étoit néceſſaire en effet, pour relever le courage des Eſpagnols abbattus : le mécontentement devenoit extrême. Colomb découvrit que pluſieurs ſoldats avoient choiſi parmi eux un Chef, ſous la conduite duquel il devoient s'emparer de quelques vaiſſeaux, pour retourner en Eſpagne. On arrêta les plus mutins, on en fit un châtiment exemplaire ; quelques-uns furent renvoyés en Eſpagne avec douze des dix-ſept vaiſſeaux qui avoient ſervi à tranſporter la Colonie. L'Amiral fit embarquer auſſi, ſelon les conventions, les deux tiers de l'or qu'Ogeda avoit rapporté, qui devoit appartenir à la Couronne. Lorſque ſa ville fut preſque achevée,

1498.

Colomb fait un châtiment des ſujets de la Colonie prêts à ſe révolter.

1498.

Il nomme son premier établissement Isabelle, & va lui-même à la recherche de l'or.

il la nomma Isabelle, du nom de la Reine de Castille. Alors Colomb résolut de faire lui-même la recherche des mines; il partit à la tête de tous les chevaux qu'il avoit amenés d'Espagne, avec beaucoup d'armes, de trompettes & d'instruments de musique, pour en imposer aux insulaires, & il laissa en son absence le gouvernement d'Isabelle & du reste de la Colonie à Dom Diegue Colomb son frere.

Tous les biens sont communs entre les habitans de l'Isle.

Colomb remarqua avec étonnement que les insulaires qui l'accompagnoient, entroient dans les cabanes de leurs compatriotes, pour y prendre des aliments & tout ce qui leur étoit utile, sans que ceux-ci se missent en devoir de les en empêcher, ni même en parussent surpris. Les Espagnols ne leur firent perdre que trop tôt cet amour de l'hospitalité, & cette précieuse indifférence pour le tien & pour le mien. Après une marche de cinq ou six jours, dans laquelle on fut très souvent forcé d'employer les Pionniers, parceque le pays est très coupé de montagnes, & que les insulaires ne savoient pas faire des chemins, Colomb parvint dans une plai-

ne délicieuse, coupée par plusieurs ruisseaux qui rouloient de l'or dans leurs eaux, & ombragée de beaucoup d'arbres, qui rendoient ce séjour aussi agréable que riche. Cette plaine avoit plus de vingt lieues d'étendue. Colomb y bâtit un Fort pour mettre tant de richesses en sureté; il fut construit de pierres & de bois sur une éminence, défendu par un large fossé. L'Amiral en confia le commandement à Dom Pedre Margaréta, Commandeur de l'Ordre d'Alcantara, & lui donna cinquante hommes pour le travail & la défense des mines. Ce Fort fut nommé Saint Thomas, en dérision de ceux qui n'avoient pas voulu croire qu'on trouveroit de l'or dans ce pays.

1498.

Colomb bâtit un Fort dans une plaine très riche.

Après une absence de deux mois, Colomb retourna à Isabelle, & fut saisi d'étonnement, en voyant le progrès des semences, & l'incroyable fertilité de ce terroir; tout y germoit en trois jours, & la plupart des fruits étoient mûrs en trois semaines. Malgré cette prospérité, la Colonie n'étoit pas paisible, les provisions qu'on avoit apportées d'Europe tiroient à

Désordres dans la Colonie.

1498. leur fin, l'extrême fatigue & l'intempérance des Espagnols rendoient les maladies de plus en plus fréquentes. L'Amiral fut contraint d'augmenter les travaux de chacun, & de diminuer le vin & la viande ; il soumit même les Gentilshommes & les Prêtres aux tâches les plus penibles, comme le reste des habitants. Cette extrémité excita les plus grands murmures ; en vain l'Amiral répétoit que la nécessité égaloit tous les hommes, Boïle, Chef des Missionnaires, qui avoit regardé ses fonctions dans la Colonie comme un acheminement certain à la plus haute fortune, & aux plus grands honneurs de l'Eglise, étoit très offensé qu'on le forçât de faire & de porter du mortier, de rouler de grosses pierres, & & de nétoyer les chemins. Il ameutoit contre Colomb ce qu'il y avoit de plus distingué dans la Colonie ; & lorsque l'Amiral vouloit réprimer ces cabales, il prononçoit un interdit contre l'Eglise. L'Amiral ne trouvoit d'autre moyen de mettre la Colonie à l'abri de ces censures, qu'en faisant garder Boïle très étroitement, & lui déclarant qu'il ne mangeroit pas, que

Le Chef des Missionnaires les excite au lieu de les reprimer.

l'interdit ne fût levé. Toutes ces altercations détruisoient l'ordre, fomentoient des haines, reculoient la perfection des ouvrages, & l'établissement de la Colonie. Dans ce tems là même, on annonça à l'Amiral que le Cacique de Cibao se préparoit à chasser les Espagnols du Fort Saint Thomas, & de tous ses Etats. Colomb envoya, sans perdre tems, Ogeda à la tête de trois cents hommes, tant pour s'opposer au Cacique, que pour ménager les vivres d'Isabelle, & pour accoutumer les Espagnols au maïs, espece de grain qui nourrissoit les Indiens, & qui venoit sans beaucoup de culture. Au reste, tant de forces n'étoient pas nécessaires; deux Cavaliers du Fort de Saint Thomas, en faisant caracoler leurs chevaux, remplirent les soldats de Cibao d'épouvante, tout fut en fuite en un instant.

1498.

Deux Cavaliers Espagnols dispersent une armée d'Indiens.

L'Amiral, persuadé qu'il n'auroit jamais de guerre avec cette nation timide, résolut d'aller faire de nouvelles découvertes. Il établit un Conseil pour gouverner la Colonie, à la tête duquel il mit Dom Diegue Co-

L'Amiral établit un Conseil pour gouverner la Colonie, & va faire de nouvelles découvertes.

1498. lomb ſon frere. Après avoir donné à ceux qui le compoſoient, toutes les inſtructions néceſſaires, il partit ſur un navire eſcorté de deux frégates. Nous n'entrerons point dans des détails qui nous écarteroient de la fin que nous nous ſommes propoſée; il nous ſuffira de dire, que pendant l'eſpace de deux mois, Colomb découvrit preſque toutes les iſles de l'Amérique, dont il ne prit point poſſeſſion, parcequ'il ne voulut pas diminuer ſa Colonie; qu'il reconnut dans celles qui étoient habitées, à peu près les mœurs des Indiens de l'iſle Eſpagnole, la même ſimplicité, la même ignorance, la même timidité, la même douceur : il ne trouva d'Anthropophages qu'à la Guadeloupe.

Conversation de l'Amiral avec un Cacique d'une des Iſles découvertes.

Un jour qu'il avoit mouillé à la pointe de l'iſle de Cuba, comme il faiſoit célébrer les Saints myſteres ſur le rivage, un vieux Cacique accompagné de quelques Indiens, arriva pour voir l'Amiral. Il parut d'abord étonné du profond ſilence qui regnoit au tour de l'autel, & de l'air d'attention & de reſpect qu'il liſoit ſur tous les viſages Eſpagnols. Quand toutes

les prieres furent finies, le Cacique s'approcha de Colomb, & lui tint ce discours, que l'Amiral se fit expliquer par un Interprete. » Tu es venu » dans des terres que tu n'avois jamais vues, avec des forces qui répandent l'effroi parmi nous. Apprends néanmoins que nous reconnoissons dans l'autre vie deux lieux » où doivent aller les ames, l'un redoutable & rempli de ténebres, » qui est le partage des méchans; » l'autre bon & délectable, où reposent ceux qui aiment la paix & le » bonheur des hommes. Si tu crois » mourir, si tu crois que le bien ou » le mal que tu auras fait, te sera » rendu, j'espere que tu ne feras pas » de mal à ceux qui ne t'en feront » point «. L'Amiral étonné, lui fit répondre par l'Interprete, qu'il se réjouissoit beaucoup de voir l'immortalité de l'ame au nombre de ses connoissances, qu'il lui apprenoit, & à tous les habitants de cette terre, que les Rois de Castille ses Maîtres, l'avoient envoyé pour savoir s'il y avoit dans leur pays des hommes qui fissent du mal aux autres, comme on le di- 1498.

soit des Caraïbes (c'est ainsi que les Indiens appelloient ceux de la Guadeloupe). Le Cacique écouta cette réponse avec beaucoup de joie ; il parut saisi d'admiration à la vue de quelques présents qu'on lui offrit, tels que tous ceux que les Espagnols prodiguoient aux Indiens. Il quitta l'Amiral avec des gestes d'admiration & de respect, qui lui persuaderent combien ces peuples seroient faciles à soumettre. Ils adoroient les astres, & sur-tout le soleil : le plus bel ouvrage de la Divinité leur paroissoit la Divinité même. Cette espece d'idolâtrie est, sans doute, la plus naturelle & la plus pardonnable de toutes.

1498.

Idolâtrie des Indiens.

Colomb retourne à Isabelle : il y trouve un de ses freres arrivé pendant son absence.

Un mal violent qui surprit l'Amiral, & le fit tomber en léthargie, détermina les Officiers de l'équipage à tourner la proue vers la Colonie, pour y chercher des secours. Colomb arriva dans le port d'Isabelle déja en convalescence. La joie de voir son frere Dom Barthelemi Colomb, ne contribua pas peu à son rétablissement. Depuis treize ans les deux freres ne s'étoient pas vus ; tous deux

occupés du métier de la mer, ils y avoient acquis de profondes connoiſ- 1498.
ſances. Barthelemi étoit devenu auſſi bon marin que Chriſtophe, il avoit de l'eſprit & du courage, & il devoit être très utile à l'Amiral. Il étoit venu avec trois vaiſſeaux chargés de vivres, que les Rois lui avoient confiés, & qui ne pouvoient arriver plus à propos, pour ſecourir la Colonie, dont les beſoins étoient extrêmes. Les fruits & les *nourritures* du pays ne ſuffiſoient pas aux Eſpagnols, accoutumés à manger du pain & de la chair d'animaux inconnus dans ces iſles. Leur nourriture la plus commune étoit des poiſſons qu'ils prenoient en abondance ; mais ils ne ſouffroient que très impatiemment la diſette des alimens qui leur étoient le plus propres. Cette eſpece de famine augmentoit les déſordres : les troupes du Fort Saint Thomas, dont le Commandeur Margareta étoit le Chef, ne gardoient aucune diſcipline, & ſe livroient à toutes ſortes de cruautés. Enfin, ils irriterent ces inſulaires ſi traitables, à tel point, qu'ils ſe raſſembloient en tumulte, & accabloient

Division entre les Indiens & les Eſpagnols.

1498.

L'esprit d'indépendance se glisse dans la Colonie : le Commandeur Margareta & le Chef des Missionnaires retournent en Espagne.

les Espagnols par leur nombre : ils commençoient à se refuser à toute espece de commerce. Colomb à son arrivée fit faire des reproches amers au Commandeur Margareta : celui-ci les reçut avec l'arrogance d'un noble Castillan, qui ne vouloit voir dans Colomb qu'un Matelot parvenu, sans considérer que ce Matelot étoit un grand homme & son Chef. Les soldats de Margareta n'en furent que plus mutins. Margareta reçut ordre de céder à Ogeda le commandement de son Fort ; & d'ailleurs tourmenté d'un mal aussi honteux que cruel, que les Espagnols ont apporté de ce pays pour affliger l'Europe, il voulut retourner en Espagne, espérant exercer sa haine contre Colomb, & trouver du soulagement à ses maux. Boïle, le Chef des Missionnaires, aussi aigri contre l'Amiral que Margareta, voulut aussi aller porter ses plaintes en Espagne. Colomb laissa partir ses deux ennemis, sans s'occuper du mal qu'ils pouvoient lui faire, ne songeant qu'à remédier à celui qu'ils avoient fait dans l'isle : ils s'embar-

querent sur les vaisseaux qui avoient amené Barthelemi Colomb.

1498. Colomb se prépare à faire la guerre aux Indiens.

L'Amiral, persuadé qu'on travailleroit en vain pour appaiser les Sujets de Gaonabo, crut qu'il falloit lui faire la guerre : peut être saisit-il avec plaisir l'occasion de conquérir cette riche contrée. Gacanagari, toujours ennemi implacable de Gaonabo, & inviolablement attaché à l'Amiral, lui offrit toutes ses forces; mais celui-ci comptoit plus encore sur l'espece de supériorité que les Espagnols avoient sur les Indiens. Des chevaux fougueux, des armes à feu, de longues épées tranchantes, des chiens d'une grandeur démesurée, qu'on avoit dressés à s'élancer contre des hommes tout nuds, & qui les déchiroient après les avoir étranglés; voilà ce que Colomb crut pouvoir opposer avec succès à des armées nombreuses, sans ordre & sans discipline, composées de soldats timides, armés de bâtons & de fleches sans fer, qui ne savoient ni se réunir, ni se séparer, & qui n'avoient pas la plus légere idée des évolutions, ni de l'art de la guerre.

1498. Mais avant de commencer les hostilités, l'Amiral pour intimider de plus en plus ces malheureux insulaires, voulut s'emparer de la personne de Gaonabo, celui de tous les Caciques, qui montroit le plus de haine contre les Espagnols.

Artifice de l'Amiral pour s'emparer de la personne de Gaonabo.

Il fallut employer la ruse que les Indiens ne connoissoient pas plus que toutes les autres armes Européennes. On répandit dans le pays de Gaonabo, que les Espagnols vouloient regagner l'amitié du Cacique, & se l'attacher comme Gacanagari ; que l'Amiral devoit incessamment lui envoyer un de ses principaux Officiers chargé de présens. En effet, Ogeda partit du Fort Saint Thomas avec six Cavaliers, qui offroient aux yeux des Indiens les raretés que l'Amiral envoyoit au Cacique. Arrivés dans son palais, qui n'étoit qu'une feuillée, ils lui firent beaucoup d'excuses de toutes les violences, & de tous les maux que son peuple avoit soufferts, lui protestant que l'Amiral sauroit à l'avenir mieux contenir ses soldats. Après lui avoir prodigué toutes les bagatelles, dont les Indiens faisoient

tant de cas. Ogeda fit briller à ses yeux des fers, tels qu'on en met aux 1498.
pieds & aux mains des scélérats, mais si polis & si bien travaillés, qu'ils paroissoient être d'argent. Il lui dit que c'étoit des marques d'honneur qui n'appartenoient en Europe qu'aux seuls Monarques, que l'Amiral qui n'avoit pas droit de les porter, avoit ordre de son Maître de les offrir au Cacique, afin qu'il fut respecté des Espagnols, comme le Roi Ferdinand lui-même. Dans l'instant, les perfides Castillans se mirent en devoir de les attacher au Cacique, qui, charmé de l'extrême poli, de la prétendue beauté de ces fers, & de tout l'éclat qu'ils devoient répandre sur lui, bruloit de s'en voir décoré. Aussitôt que le malheureux Prince fut bien enchainé, les Cavaliers d'Ogeda se saisirent de lui, écartant ses gardes & toute sa Cour à coups de dagues & de pistolets, ils le porterent sur un cheval malgré ses cris & sa résistance, & le conduisirent au galop au Fort Saint Thomas, tuant tout ce qui s'opposoit à leur passage.

Colomb le fit venir à Isabelle, pour

1498. le garder plus surement. Le Cacique prisonnier, redoubla de fierté & de haine : il affectoit beaucoup de mépris pour Colomb, & saluoit Ogeda avec quelque civilité. L'Amiral lui en ayant demandé la cause : c'est, lui dit Gaonabo, qu'il a eu le courage de venir m'arrêter au milieu de mes Etats, tandis que toi, qui as inventé cette perfidie, tu n'as pas osé l'exécuter. Colomb ayant appris que tous les Caciques de l'isle s'unissoient pour venger & délivrer Gaonabo, l'envoya en Espagne dans un vaisseau, qu'une tempête fit périr au milieu du trajet ; ainsi l'infortuné Gaonabo fut enseveli dans les flots avec tout l'équipage. Colomb apprit cette nouvelle par quatre vaisseaux qui arrivoient d'Espagne, portant à la Colonie des munitions, dont elle avoit grand besoin.

Fierté du Cacique devant Colomb qui l'envoye en Espagne.

Cependant les Indiens méditoient toujours de combattre leurs tyrans, & se rassembloient en grand nombre pour marcher contre eux. Colomb, sans dégarnir, ni la ville d'Isabelle, ni le Fort Saint Thomas, sans détourner les ouvriers des travaux nécessai-

Grande victoire de Colomb : massacre des Indiens.

res, se mit à la tête de deux cents fantassins & de vingt-cinq chevaux seulement, auxquels il ajouta trente chiens d'attache. C'étoit sans doute la premiere fois que de tels animaux avoient servi à la guerre, mais il sut en tirer un très grand parti. L'Amiral mena ce petit corps de troupes, plutôt à la boucherie qu'au combat. Gacanagari lui offrit ses forces, sur lesquelles il ne pouvoit pas compter; les cruautés des Espagnols avoient irrité les Sujets de Gacanagari, comme tous les autres insulaires. Malgré l'attachement de ce Cacique, il falloit regarder ses soldats, comme de véritables ennemis; Colomb joignit les Indiens près le Fort de Saint Thomas. Les Historiens varient beaucoup sur les forces des insulaires; les uns, & c'est le plus grand nombre, les font monter à cent mille hommes; d'autres ont écrit qu'ils n'étoient que vingt mille. Quoi qu'il en soit, l'effet des mousquets & des piques, les morsures des chiens, la fougue des chevaux, mirent bientôt en fuite cette troupe d'hommes nuds, presque sans armes, sans ordre, & sans dis-

1498.

1498. cipline. Les Eſpagnols ſe baignerent à loiſir dans le ſang ; les Caciques honteux & déſeſpérés revinrent trois jours de ſuite à la charge ; tous les trois jours ils furent défaits, & perdirent beaucoup d'inſulaires. Colomb, après les avoir aſſujettis, ſoumit chaque Indien à lui porter tous les trois mois pour tribut, une petite meſure d'or. Ceux qui étoient plus éloignés des mines, devoient porter vingt cinq livres de coton. Il fit faire de petites médailles de léton, qu'on attachoit au col de chacun de ceux qui avoient fourni le tribut, & qu'on changeoit à tous les payemens pour éviter la confuſion. On força les priſonniers, qui étoient en grand nombre, de travailler à la terre ; ainſi deux cents vingt hommes firent gémir un grand peuple ſous le joug qu'il n'avoit pas la force de ſecouer. Dans leur ſimplicité, les Indiens demandoient ſans ceſſe à leurs tyrans, s'ils ne retourneroient pas bientôt en Eſpagne.

Les Indiens fuient, & renoncent à la culture des terres.

Enfin, le poids de l'eſclavage d'autant plus inſupportable, qu'ils n'en avoient eu juſques là aucune idée,

détermina ces malheureux à renoncer tout-à-fait à la culture des terres, 1498.
persuadés qu'ils ne pourroient se défaire autrement de ces terribles Espagnols. Ils s'exposerent à mourir de faim, dans l'espérance de les faire mourir eux-mêmes. Ils s'enfoncerent dans des cavernes, & ne voulurent plus semer le bled, ni même le maïs, dont ils se nourrissoient, & auquel leurs tyrans s'étoient accoutumés. Beaucoup de prisonniers, plus agiles que ceux *qui les gardoient*, se déroboient à l'esclavage, en lassant les Espagnols à la course. La famine recommença bientôt dans Isabelle, les soldats de Colomb savoient mieux détruire que cultiver; dans leur fureur ils cherchoient les Indiens, que la faim contraignoit de sortir des cavernes, pour aller ramasser des fruits sauvages, & ils les massacroient sans pitié. Les Historiens assurent que dans l'année 1498, le fer des Espagnols, la misere & les maladies firent périr un tiers des naturels de l'isle. Le Cacique Gacanagari qui avoit été si longtems l'admirateur & l'ami des Espagnols, fut enfin révolté comme

1498. les autres Princes. Ses services & son attachement, n'étoient payés que par d'horribles cruautés & des déprédations qui se faisoient sous ses yeux même; il renonça à l'alliance de ses odieux amis, & s'enfuit à l'extrémité de l'isle.

Les ennemis de Colomb le détruisent en Castille auprès de ses Maîtres : on envoye un Commissaire pour éclairer sa conduite.

Tandis que Colomb opprimoit les Indiens, ses ennemis s'efforçoient de le détruire en Castille. Boïle & Margareta porterent au pied du trône les plaintes les plus ameres. Ils exagéroient les maux de la Colonie, & diminuoient beaucoup l'opinion publique sur les richesses, qu'ils prétendirent que Colomb vouloit tourner toutes à son profit. Ils se plaignirent amerement de la dureté de l'Amiral moins envers les Indiens, qu'envers ses compatriotes. Ferdinand qui fut toute sa vie jaloux des talents supérieurs, même dans ceux qui le servoient le mieux, écouta les deux mécontents avec avidité, il les accrédita auprès de la Reine, & sut la déterminer à envoyer un Commissaire pour examiner la conduite de l'Amiral. Ce fut Dom Juan d'Agado qui arriva dans le port d'Isabelle, tandis que Co-

lomb étoit occupé à munir le Fort appellé de la Conception, qu'il venoit de faire construire très avant dans les terres, pour tenir les insulaires en respect. Le Commissaire trouva Dom Barthelemi Colomb Commandant dans Isabelle; il fit publier les ordres de la Cour avec ostentation, & écouta toutes les plaintes qui furent longues & ameres. L'Amiral de retour rendit au Commissaire les honneurs qu'il devoit au caractere dont il étoit revêtu, il se défendit modestement des accusations qui lui étoient intentées; mais voyant que son Juge n'étoit pas disposé en sa faveur, il lui déclara qu'il plaideroit lui-même sa cause devant les Rois, & qu'il partiroit avec lui pour aller aux pieds d'Isabelle justifier sa conduite, ou subir son jugement. Quelques semaines avant son départ, l'Amiral eut avis qu'on avoit découvert au Sud de l'isle une mine d'or très abondante. Colomb l'ayant fait fouiller, en tira de grandes richesses qu'il embarqua dans sa frégate, pour détruire en Espagne une partie des accusations de ses ennemis. Il ordonna

1498.

Colomb se dispose à en aller rendre compte, & laisse à ses freres les soins & le gouvernement de l'isle.

1498. qu'on conſtruiroit près cette mine un Fort, qui fut nommé Saint Chriſtophe, & il remit à ſes deux freres le gouvernement de l'Iſle pendant ſon abſence, déſignant toujours Dom Barthelemi pour Lieutenant Général; déſignant auſſi un Arragonnois nommé Roland, Grand Alcade, ou Chef de la Juſtice. Nous aurons ſouvent occaſion de parler de ce Roland.

L'Amiral eſt bien accueilli en Eſpagne: ſes freres y envoyent pendant ſon ſéjour des eſclaves indiens: la Reine blâme cette ſévérité.

Colomb diſſipa bien-tôt en Caſtille tous les complots qui s'étoient formés contre lui. Le Roi Ferdinand qu'il devoit le plus craindre, étoit alors en Rouſſillon. La Reine écouta avec avidité le récit de ſes voyages, & vit par les richeſſes qu'il étaloit à ſes yeux, que les avantages de tant de découvertes n'étoient rien moins que chimériques. Quand il eut écarté tous les nuages, il demanda de nouveaux ſecours pour profiter de ſes conquêtes. On lui accorda huit vaiſſeaux, dont trois devoient inceſſamment aller porter des munitions & des hommes à l'Iſle Eſpagnole, & les cinq autres étoient deſtinés à porter & à ſuivre l'Amiral. Il obtint qu'on mettroit ſur les trois premiers, trois

cens hommes, dont cent cinquante Soldats, cent cinquante Ouvriers de toute espece, cinquante femmes, avec des Médecins pour discerner la nature & les causes des maladies, & pour en chercher les remedes. Il obtint aussi que tous les malfaiteurs, dont les crimes ne mériteroient pas la mort, seroient à l'avenir condamnés à aller peupler les Indes. Cette multitude de brigands causa dans la suite beaucoup de désordres. Colomb avoit rencontré dans sa route deux vaisseaux qui portoient des munitions à l'Isle Espagnole; ses freres les renvoyerent bientôt chargés de trois cens esclaves qu'ils crurent devoir éloigner tout à-fait de leur pays, parcequ'ils donnoient à leurs compatriotes l'exemple de la révolte. Isabelle blâma beaucoup cette rigueur; si elle avoit connu tout ce qui se passoit dans l'Isle, elle auroit eu à blâmer bien davantage. 1498.

Les deux Colombs mandoient à l'Amiral, que la Ville d'Isabelle n'étant pas située près les mines, en rendoit l'exploitation plus pénible, & la guerre avec les insulaires beaucoup

Les deux Colomb transportent, en l'absence de leur frere, l'établissement principal.

1498. plus meurtriere ; que les environs du Fort Saint Christophe étoient très-fertiles & très propres à y former un établissement, dont on tireroit beaucoup d'avantages ; qu'ils avoient cru devoir le commencer, & que l'Amiral pourroit le perfectionner à son retour. Cette Ville fut nommée San-Domingo, & donna depuis son nom à l'Isle. Dom Barthelemi en ayant posé les premiers fondemens, alla visiter la partie du territoire plus éloignée d'Isabelle ; il y trouva des hommes qui, quoique prévenus par la renommée contre la tyrannie des Espagnols, & déja même armés pour les repousser, reçurent avec facilité leurs caresses & leurs présens, & se soumirent volontiers à des tributs de coton & de vivres de toute espece, car les mines d'or n'étoient pas abondantes de ce côté-là. Leur Cacique nommé Boëchio, qui vit ces hommes si terribles devenir doux & affables, vécut dabord avec eux en aussi bonne intelligence, que le Cacique Gacanagari y avoit vécu à leur entrée dans l'Isle. Rien n'eut été plus aisé que la conquête de toutes ces riches contrées

Ils font alliance avec un nouveau peuple.

sans

ſans la moindre violence ; mais la cruauté, l'avidité des Eſpagnols & leurs diviſions inteſtines y mirent bien des obſtacles. 1498.

Révolte du Grand Alcade Roland : les Colombs veulent l'éloigner.

Le Grand Alcade Roland, voyant Dom Barthelemi Colomb occupé au loin, & penſant que Chriſtophe n'échapperoit pas en Eſpagne aux traits de ſes ennemis, conçut le projet de ſe rendre maître de la Colonie. Il ſema des bruits injurieux contre les Colombs, blâma leur gouvernement, promit aux Eſpagnols de les faire vivre plus riches & plus heureux. Dom Diegue Colomb, qui commandoit à Iſabelle, apprit tous ces complots : pour écarter cet eſprit dangereux, il lui propoſa d'aller recueillir les tributs des Caciques. Le rébelle Roland profita de la circonſtance, pour s'aſſurer le détachement qu'il commandoit compoſé de 70 hommes ; & loin de recueillir le tribut, il aſſura tous les indiens dont il put approcher, qu'il alloit les délivrer de la tyrannie : puis il ſurprit Iſabelle, & ayant groſſi le nombre de ſes partiſans, il entra de force dans le magaſin, y prit tout ce qui pût

lui être utile, & marcha à grandes journées à la tête de ses 70 hommes pour s'emparer du Fort de la Conception. Dom Barthelemi Colomb étoit alors dans les Etats de son nouvel allié Boëchio ; il ne voulut pas d'abord verser le sang de ses compatriotes, ni diminuer les forces de la Colonie ; il tenta par douceur de ramener ce rébelle, mais tous ses efforts furent inutiles. Roland voyant qu'on se mettoit en devoir de l'affieger, sortit de la Conception, & alla à l'extrémité de l'isle mettre à contribution les indiens ; il établit un fort dans la partie du pays nommé Caraga.

1498.

Roland pille les Magasins, & établit, à la tête de quelques rébelles, un autre Fort dans l'Isle.

Révolte des Caciques.

Cette division fit naitre à quelques Caciques le désir de se soulever. L'un d'eux, nommé Guarinoëx, réfusa le tribut à Dom Barthelemi qu'il croyoit affoibli. Barthelemi marcha contre le Cacique, & dissipa avec 30 hommes une armée de 5 ou 6000. Le malheureux Guarinoëx courut chercher retraite chez un autre Cacique, dont les Etats étoient au Midi de l'isle. L'indien le cacha dans une caverne. Barthelemi fit offrir des présens à Maïabonex, c'est le nom du Prince qui

Mort du Cacique Maïabonex.

protégeoit ſon allié, lui redemandant ſon ennemi qu'il cachoit. Mais Maïabonex répondit au Général Eſpagnol qu'il défendroit, juſqu'à la mort, un Cacique comme lui, dont il reſpectoit la vertu, contre une troupe de ſcélérats; puis il s'enfonça dans des cavernes inconnues avec celui qu'il vouloit garder. Vingt Eſpagnols envoyés pour chercher les deux Caciques, ſe dépouillerent & s'armerent comme les Indiens, arrangeant leurs cheveux, & couvrant quelques parties du corps à leur maniere; ils cacherent des piſtolets & de courtes épées dans des feuilles de palmier, & parlant la langue Indienne, ils ſe dirent des ſujets de Guarinoëx qui cherchoient leur maître. Cet artifice leur réuſſit; on les mena dans les cavernes qui ſervoient de retraites aux deux Caciques. Dès qu'ils les apperçurent, ils montrerent leurs armes, tuerent tout ce qui s'oppoſoit à leur paſſage, & ſe ſaiſirent des Caciques. Dom Barthelemi laiſſa la vie à Guarinoëx, qu'il tint toujours dans les fers, &, malgré les larmes & les prieres de tous les Indiens & de quelques Eſpa- 1498.

1498. gnols, il fit pendre Maïabonex qui avoit si généreusement défendu son allié. La cruauté des Espagnols, & leurs divisions intestines détruisoient peu à peu l'ouvrage de Christophe Colomb, lorsque cet Amiral détermina la Reine à le laisser retourner dans l'isle Espagnole, avec les cinq vaisseaux qu'on avoit équipés sous ses yeux. Il partit le 30 Mai 1498. La Reine lui recommanda de traiter ses compatriotes, & les indiens même, avec moins de sévérité. Cet ordre parut être la seule marque qu'Isabelle eût fait quelqu'attention aux plaintes, & aux rapports de ses ennemis.

Retour de l'Amiral Colomb dans les Indes.

Les affaires de l'Europe occupoient les Rois plus que celles du nouveau monde. Louis XII, qui venoit de monter sur le trône de Charles VIII, vouloit réunir solidement à la France les Domaines que ses prédécesseurs avoient tenté de conquérir : la Bretagne, le Royaume de Naples, le Duché de Milan, sur lequel ce Monarque avoit des droits particuliers, comme descendant d'une Princesse de la Maison de Visconti, (car les Sforces n'étoient que des usurpateurs).

Affaires de l'Europe : intérêts de Louis XII Roi de France.

Tous ces Etats devoient s'acquerir plus encore par les négociations, que par les armes. Louis XII avoit besoin des Rois d'Espagne, du Pape, de l'Empereur, de la République de Venise dès-lors la plus forte puissance d'Italie. Il falloit obtenir du Souverain Pontife la dissolution de son mariage avec Jeanne de France, fille de Louis XI, & la permission d'épouser la Reine Anne, veuve de Charles VIII, & Souveraine de Bretagne. Louis XII donna en mariage une Princesse de la Maison d'Albret, & la propriété du Duché de Valentinois, à ce coupable Cesar Borgia, bâtard d'Alexandre VI, qui avoit quitté la Pourpre Romaine après l'avoir tant deshonorée. Pour obtenir le secours de la République de Venise, contre l'Usurpateur du Milanois, le Roi de France convint d'abandonner aux Vénitiens toutes les Places situées sur la riviere d'Adda, & la partie du Milanois, qui s'étendoit depuis cette riviere, jusqu'à l'Etat de terre ferme : il sut même, l'année suivante, se concilier l'Empereur Maximilien, tout Protecteur qu'il étoit de la Maison de Sfor-

1498.

ce, en lui proposant une alliance en-
1498. tre Charles, son petit fils, qui n'a-
voit qu'un an, & la Princesse qui ve-
noit de naître de la Reine son épou-
se, faisant espérer un jour à Ma-
ximilien, le Milanois pour la dot
de cette Princesse. Le Roi d'Arragon
étoit un concurrent au Royaume de
Naples, qu'on ne devoit pas gagner
aisément. Il ne s'opposa point à la
conquête du Duché de Milan, que
méditoit Louis XII; mais Ferdinand,
qui méditoit lui-même depuis long-
tems la conquête de Naples, résolut
de ne la laisser au Roi de France,
qu'autant qu'il partageroit avec lui
cette précieuse dépouille. Le Cardi-
nal d'Amboise, premier Ministre du
Roi de France, détermina son Maî-
tre à ce partage, dont il ne prévoyoit
pas alors tous les inconvéniens. Louis
XII & Ferdinand, sans divulguer
l'accord que l'intérêt & la nécessité
leur faisoient faire, parurent néant-
moins aux yeux de toute l'Europe,
établir entr'eux une paix solide. Dom
Alphonse de Silva fut envoyé par
Ferdinand pour traiter avec le Roi
de France. On ne publia rien des

Traité entre les Rois de France & d'Arragon, pour le partage du Royaume de Naples.

articles, ſinon qu'en cas que Louis XII fût en guerre avec l'Empereur, l'Angleterre, le Portugal, la Navarre, le Roi Catholique ſeroit tenu de lui donner du ſecours ſeulement pour la conſervation de ſes propres Etats. Le ſecret de l'expédition de Naples fut bien gardé; Ferdinand laiſſa faire à Louis XII la conquête du Milanois, & s'occupa dans l'intérieur de ſon Royaume, à recueillir ſes forces, & à reprimer les factions. 1498.

1499. Démêlés de Ferdinand avec Alexandre VI.

Ce Prince tout dévoué au Saint Siége, étoit plus offenſé qu'aucun autre des déſordres de la Cour de Rome. Il apprit avec indignation qu'Alexandre VI vouloit démembrer le patrimoine de Saint Pierre, pour faire regner ſes bâtards; qu'il ne prétendoit dépouiller tous ces Princes devenus Souverains dans la Romagne, pendant la tenue du Saint Siége en Avignon, que pour donner des Etats à Céſar Borgia, depuis peu Duc de Valentinois, qu'on accuſoit d'avoir fait aſſaſſiner le Duc de Gandie, ſon frere, parceque tous deux étoient amoureux de leur propre ſœur. Ferdinand ſavoit d'ailleurs,

qu'Alexandre VI avoit toujours eu
1499. des vues pour le Duc de Valentinois sur le Royaume de Naples, qu'il avoit même tenté de lui faire épouser une Princesse de Naples. Cette derniere circonstance alluma plus que toutes les autres le zele de Ferdinand. Sans doute il voulut faire éclater son indignation contre les Borgia, pour rendre le Pape & ses enfans plus odieux à toute l'Europe, & pour n'avoir pas à craindre un tel concurrent. Quoi qu'il en soit, il envoya Garcilasso en ambassade à Rome, le chargeant de lettres pour Alexandre VI, dans lesquelles il lui reprochoit vivement tous ses désordres, & ceux de sa criminelle famille. Le Pape, indigné, se répandit publiquement en invectives contre le Roi d'Arragon, & répéta plusieurs fois qu'il connoissoit bien Ferdinand. Vous devez le connoître, lui répliqua Garcilasso, puisque vous êtes né son sujet, peut-être trouvera-t-il les moyens de réprimer tant de scandales. Le Duc de Valentinois ne fut jamais Roi de Naples, mais les réprimandes de Ferdinand ne rendirent pas Alexandre

VI meilleur. Garcilasso sortit de Rome au moment même, pour éviter la colere du Pape. En effet Alexandre VI étoit capable de violer le droit des gens, envers un Ambassadeur qui avoit osé l'insulter dans sa Cour. 1499.

Soulevement dans le Royaume de Grenade pour la Religion Mahométane.

Les circonstances fournirent bientôt aux Rois de quoi exercer leur zele pour la Religion. Le Comte de Tendilla, Gouverneur de Grenade, leur écrivit, que le peuple, mécontent d'une domination nouvelle, paroissoit tout prêt à se soulever; que les paysans des montagnes faisoient des attroupemens, & avoient trouvé de nouvelles armes, quoiqu'on leur eût d'abord ôté les leurs; qu'on parloit tout haut dans Grenade de la Religion Chrétienne & du gouvernement Espagnol, avec beaucoup d'indignation & de mépris, qu'il ne croyoit pas sa garnison suffisante pour en imposer à une populace si disposée à se mutiner, qu'il craignoit même tous les jours que les Maures du dehors, ne marchassent à Grenade. Ces avis rapportés dans le Conseil, donnerent lieu à une discussion assez vive. Ximenès déclara le premier que

1499. la présence & l'autorité des Rois pouvoient seules dissiper ces complots; qu'il falloit se presser d'aller en forces à Grenade pour déconcerter les Maures : les autres membres du Conseil indiquèrent une conduite opposée, sans doute pour contrequarrer Ximenès; ils prétendirent que si les Rois armoient si précipitamment, ils réaliseroient des craintes qui pouvoient n'être pas fondées, & qu'ils forceroient les Maures à prendre les armes, tandis que peut-être ils n'y songeoient pas. La Reine crut devoir prendre un milieu entre ces deux partis; elle déclara qu'elle iroit à Grenade sans y mener de troupes réglées, mais une nombreuse suite de braves gens, qui dans un besoin deviendroient des soldats : elle exhorta tous les Grands à l'imiter, & voulut qu'ils amenassent à Grenade leurs livrées, composées de maniere qu'elles pussent en un instant former une forte garnison, ou même un corps de troupes propre à tenir la campagne. On prit pour prétexte de ce voyage la santé chancelante du petit Prince Michel, parceque l'air de Gre-

nade eſt le plus pur de toute l'Eſpagne.

1499.

Les Rois s'y transportent.

Ferdinand & Iſabelle s'acheminerent chacun de leur côté, la Reine qui menoit le petit Prince avec elle, marchoit à petites journées. Les Rois trouverent ainſi le moyen d'introduire dans Grenade quatre à cinq mille hommes des plus braves de toute l'Eſpagne. Leur arrivée troubla les mécontens, au point que ceux d'entre eux qui avoient été les plus vifs, ſe preſſerent de paſſer en Afrique. Iſabelle ſe logea dans l'Alhambra, le Roi dans la ville, & Ximenès dans l'Albaïcin, pour répandre des forces dans tous les quartiers, & pour porter des yeux plus attentifs ſur toutes les démarches des Maures. Le Comte de Tendilla n'avoit que des connoiſſances très vagues de la prétendue rébellion; il ne put nommer aux Rois d'autres chefs, que ceux qui s'étoient eux-mêmes décélés par une prompte fuite. En leur confirmant qu'il avoit vu de la fermentation chez les Maures, il ne leur indiquoit pas les moyens de la calmer. Les Rois comprirent que deux Religions dans un même Etat,

Ils convertiſſent les principaux Maures par la crainte des ſupplices.

étoient un motif toujours subsistant
1499. de discorde & de révolte. Ils résolurent de détruire la Mahométane, sans se souvenir du traité qui leur soumettoit les Maures, dans lequel ils leur avoient promis solemnellement le libre exercice de leur Religion. Le zele amer & la politique impérieuse de Ferdinand & d'Isabelle, leur firent regarder cette conquête pour le Christianisme, comme plus glorieuse & plus aisée, que celle qui leur avoit couté dix ans de guerre. Ximenès les confirma dans cette opinion, & il choisit dans l'instant même les moyens les plus courts, mais non pas les plus surs, de parvenir à ce grand changement. Autorisé par les Rois, il manda les principaux Faquirs & les membres du Conseil du Gouverneur; il leur dit que Ferdinand & Isabelle étoient informés exactement de tous les complots des Maures, dont eux-mêmes étoient complices, puisqu'ils n'en avoient pas averti la Cour; que ce crime de Leze-Majesté méritoit la mort, & que rien ne pourroit les y soustraire, s'ils ne donnoient une preuve certaine de repentir, en em-

braſſant dans l'inſtant même la Religion de leurs Maîtres. Les Faquirs proteſterent de leur innocence : mais l'inflexible Archevêque redoubla ſes menaces, & leur fit entendre qu'ils n'avoient qu'un inſtant pour choiſir. Ces malheureux ſaiſis d'effroi, promirent ce qu'on voulut : l'Archevêque les renvoya pour lors à Ferdinand, qui les combla de préſents & de careſſes, les aſſurant d'une protection conſtante, s'ils vouloient perſuader la Religion Chrétienne aux Maures, comme ils leur avoient prêché la Mahométane. 1499.

Ces moyens violens firent beaucoup de converſions parmi les Grenadins, ſi l'on peut appeller converſion, la terreur que Ximenès imprimoit à tous ceux que ſes menaces engageoient à recevoir le Baptême, plutôt que la mort. La préſence des Rois, & la conduite de Ximenès avoient diſſipé tous les complots des Maures : ce peuple timide, accoutumé à un gouvernement deſpotique, ne ſavoit que cabaler & trembler. Les Grenadins étoient factieux & emportés quand ils ſe voyoient loin du Maître, mais

l'approche du châtiment les faisoit
1499. rentrer dans la poussiere.

Les Rois se rendent à Séville, & laissent Ximenès, que l'Archevêque de Grenade ne peut adoucir.

Ferdinand & Isabelle, persuadés que tout seroit désormais tranquille à Grenade, allerent établir leur séjour à Séville, laissant Ximenès achever son ouvrage, de concert avec Talavera, Archevêque de Grenade. Ce Prélat, qui avoit été Confesseur de la Reine avant Ximenès, étoit plus doux que lui, & plus pénétré du véritable esprit de l'Evangile. Quoique, par une inconséquence étonnante, lui-même eût conseillé l'établissement de l'Inquisition : il ne comprenoit pas, disoit-il, qu'on pût gagner des ames à Dieu par la crainte des supplices, & il laissoit agir Ximenès, lui représentant sans cesse qu'il faisoit des hypocrites, & non pas des Chrétiens. A peine les Rois eurent quitté Grenade, que le tumulte, les assemblées, les témoignages publics de mécontentement recommencerent : on insultoit les nouveaux Chrétiens. Les deux Archevêques eux-mêmes penserent éprouver la fureur du peuple. Ximenès qui n'avoit plus assez de troupes pour les contenir, se comporta com-

Rigueurs excessives contre les Mahométans.

me s'il eut été le plus fort. Il fit publier une Ordonnance, par laquelle il étoit défendu sous des peines corporelles de faire des assemblées, de parler mal de la Religion Chrétienne, & d'offenser de paroles ou d'actions, ceux des habitans qui l'auroient embrassée. Les prisons furent bientôt remplies de tous les contrevenans : on y traitoit ces malheureux avec une rigueur excessive, ils ne pouvoient se dérober aux *châtimens les plus* cruels, qu'en embrassant le Christianisme. Ces nouveaux Chrétiens, à qui on avoit annoncé le Dieu de miséricorde & de paix au milieu des tortures, revenoient bientôt à la croyance qu'ils n'avoient abjurée que de bouche ; la *haine* & l'indignation ne faisoient qu'augmenter. — 1499.

Ximenès exerça cette espece de zele sur un Maure de la Race Royale, plus illustre encore par sa valeur, qu'on appelloit Zegri. Les Historiens de la vie de Ximenès, disent qu'il s'étoit signalé dans la guerre de Grenade. Si c'est ce Zegri qui défendit si courageusement Malaga, on verra qu'il ne fut pas toujours semblable à

Conversion de Zegri.

lui-même. Ce Seigneur n'avoit eu au-
1499. cune part aux complots, ni aux attroupemens de Grenade, mais Ximenès crut devoir l'en accuser, pour avoir le droit de le faire arrêter comme les autres factieux. L'Archevêque de Tolede savoit, dit-on, que Zegri n'étoit pas fort attaché à sa Religion. Quoi qu'il en soit, il prit un moyen bien étrange pour gagner un homme de cœur; & ce qui paroît plus étrange encore, c'est que ce moyen réussit. On déclara à Zegri, comme aux autres prisonniers, qu'il ne sortiroit de captivité, qu'en recevant le baptême. Comme ce Seigneur ne paroissoit pas converti par cette conduite rigoureuse, Ximenès crut devoir le livrer à plusieurs Moines, qui précipiterent Zegri dans une prison souterraine, qui le firent charger de fers, & le condamnerent à ce que la misere a de plus cruel & de plus dégoutant. Zegri fut d'abord révolté, mais la continuité de ce traitement le vainquit, il demanda à parler au grand Faquir: (c'étoit ainsi que les Maures nommoient l'Archevêque de Tolede.) Zegri fut amené aux pieds de Xime-

nès dans un état qui faiſoit horreur, il pria qu'on lui ôta ſes fers, & promit de recevoir le baptême. Comme on l'exhortoit à gagner ſes compatriotes, par la perſuaſion & par ſon exemple; vous n'avez pas beſoin, dit-il à l'Archevêque de Tolede, d'autres convertiſſeurs que ceux là, en montrant les Moines qui l'avoient ſi cruellement maltraité, je ne crois pas qu'aucun leur réſiſte. On ne reconnoîtra pas à ce trait le défenſeur de Malaga, mais l'Hiſtoire n'indique pas un autre Zegri. Ce Seigneur reçut le baptême en public avec beaucoup d'appareil, & fut depuis très attaché au Chriſtianiſme, & ſur-tout à l'Archevêque de Tolede, comme on le va voir. 1499.

Promeſſes & récompenſes employées pour faire des proſélites.

Ximenès employoit ſouvent pour faire des Chrétiens, une autre voie que celle de la rigueur, moins odieuſe ſans doute, mais tout auſſi oppoſée à l'eſprit du Chriſtianiſme: c'étoit celle des bienfaits. Il achetoit des Néophytes à prix d'or, & penſoit gagner des ames, tandis qu'il ne faiſoit que les corrompre. Les libéralités de l'Archevêque multiplierent le

1499.

Ximenès baptise 5000 hommes par aspersion : il fait brûler un grand nombre d'exemplaires de l'Alcoran dans la Place publique.

nombre des baptêmes, tellement qu'un jour il se présenta plus de cinq mille personnes pour le recevoir. L'Archevêque de Grenade vouloit différer pour donner le tems à ces Chrétiens nouveaux de s'instruire, mais Ximenès prétendit qu'il ne falloit pas laisser réfroidir leur zele. Il les baptisa tous par aspersion, faisant revivre un usage abrogé depuis longtems dans l'Eglise. Ce succès entraîna le fougueux Prélat plus loin qu'il ne devoit aller. On avoit éxigé de tous ceux qui s'étoient faits Chrétiens, qu'ils remissent les exemplaires de l'alcoran qu'ils pouvoient avoir. L'Archevêque crut avancer son ouvrage, & offrir un sacrifice agréable à Dieu, en faisant bruler publiquement tous ces exemplaires dans la grande place de Grenade. L'Archevêque de cette ville s'opposoit presque toujours aux entreprises de Ximenès, & n'étoit jamais écouté ; enfin il lui représenta que cette action ne pouvoit faire aucun bien, puisqu'elle ne confirmeroit pas les nouveaux Chrétiens dans leur foi, qu'elle blessoit directement le traité qui permettoit aux Mau-

tres le libre exercice de leur Religion, qu'elle révolteroit tous les zélateurs du Mahométisme, qu'elle exciteroit peut-être une sédition qu'on auroit bien de la peine à réprimer, qu'en un mot il n'y avoit rien à gagner & tout à perdre. Ximenès, abondant dans son sens, voulut que les exemplaires fussent brulés. Tout ce qu'avoit prévu l'Archevêque de Grenade ne manqua pas d'arriver. 1499.

Le peuple qui n'osa pas d'abord se mutiner dans la grande Place, parcequ'elle étoit bien gardée, se souleva dans l'Albaïcin : on y prit querelle avec les domestiques de l'Archevêque, qui voulurent repousser des injures. Les Maures en tuerent deux, la révolte fut bientôt générale, en moins d'un quart d'heure les boutiques furent fermées, & cent mille hommes prirent les armes dans Grenade & dans l'Albaïcin. Le Comte de Tendilla sut mieux contenir l'Alhambra, parcequ'il avoit prévu les désordres, & que sa garnison fut de bonne heure sous les armes, mais par tout ailleurs on crioit à haute voix : *vive Mahomet, meurent les*

Soulevement du peuple.

1499. *Tyrans*. On tua tout autant de Prêtres qu'on put en rencontrer ; l'Archevêque de Tolede fut bientôt assiégé dans son Palais, dont il n'eut que le tems de faire fermer les portes. Ses domestiques & lui étoient menacés d'une mort prochaine. Zegri entra par une porte secrete pour lui offrir son secours ; il lui proposa de le conduire déguisé dans l'Alhambra, où ses jours seroient plus en sureté ; mais le Prélat ne crut pas devoir fuir devant les rébelles, il répondit avec fermeté, qu'il ne quitteroit ni ses habits, ni son Palais, & qu'il mourroit, s'il le falloit, pour sa Religion & pour le service de ses Maîtres. Cependant les portes du Palais restoient toujours fermées, les Maures qui n'avoient point de canon à leur disposition, tenterent d'y faire mettre le feu.

Zegri offre son secours à l'Archevêque; il parvient à calmer la sédition.

Zegri, malgré son abjuration, avoit conservé du crédit, & même de l'autorité parmi ses compatriotes. Il se présenta devant le peuple, & sans paroître défendre l'Archevêque, il représenta aux plus emportés, qu'il étoit dangereux d'ôter la vie à un homme que les Rois ne manque-

roient pas de venger; que tous leurs efforts contre les Espagnols, avoient toujours fini par resserrer leurs chaînes; qu'il falloit garder Ximenès, & que le seul moyen d'obtenir une amnistie générale, & plus de liberté pour l'avenir, étoit de faire craindre pour les jours de ce Ministre, sans lui ôter la vie. Comme il vit que ses raisons étoient écoutées, il prit plus d'autorité, & commanda d'ôter toutes les matieres combustibles qu'on avoit déja fait approcher de la porte du Palais, il assura les Maures qu'il leur répondoit de Ximenès, & qu'il le prenoit sous sa garde. Il répandit de l'argent parmi ceux qui gouvernoient la populace. Cette tempête se calma peu à peu, & comme le peuple n'avoit point de chef, chacun craignit bientôt pour soi-même, & se pressa de rentrer dans le devoir, de peur d'être accusé d'avoir excité la sédition. 1499.

Pendant tout ce trouble, l'Archevêque s'étoit pressé d'écrire aux Rois à Séville, pour leur rendre compte de sa conduite, & leur demander des ordres & des secours. Son Courier

Nouvelles parvenues à Séville.

1499. n'ayant pas fait la diligence qu'il espéroit, le bruit public qui grossit tout, s'étoit répandu dans Séville, que Grenade avoit secoué le joug par l'imprudence & par la cruauté de l'Archevêque ; que la garnison étoit chassée de l'Alhambra, comme du reste de la ville, & que tout le Royaume étoit déja soulevé. Ferdinand qui conservoit toujours un sentiment de jalousie contre le Ministre, fit des reproches amers à la Reine sur son choix, & cette Princesse consternée, ne savoit qu'y répondre. Enfin le Courrier de l'Archevêque arriva, un autre vint apprendre le même jour que la révolte étoit tout à fait calmée ; mais les circonstances de cet évenement, réduites à l'exacte vérité, étoient encore très affligeantes.

Le soulevement se communique dans plusieurs cantons du Royaume de Grenade.

Les Grenadins s'étoient appaisés, sur la parole que Zegri leur avoit donnée de la part de l'Archevêque de Tolede, qu'on ne puniroit aucun des révoltés. Outre que cet exemple étoit fort dangereux, l'accord ne comprenoit pas le reste du Royaumr où les séditieux se multiplierent bientôt, comme dans la capitale. Les Maures

crurent avec raiſon qu'on vouloit enfreindre les traités, & les forcer à embraſſer le Chriſtianiſme. Ils ſe ſoulèvèrent encore dans pluſieurs contrées du Royaume, ſur-tout vers les montagnes voiſines de Grenade, appellées les Alpujaras. Les Rois furent obligés d'armer de nouveau. Le Comte de Tendilla & Gonzale de Cordoue, qui étoit de retour de Naples, marcherent chacun à la tête d'un corps de troupes pour réduire les rebelles montagnards. Après quelques ſiéges de villes peu conſidérables & beaucoup de petits combats, dans leſquels les Maures ſe trouverent toujours les plus foibles, ceux-ci poſerent les armes & ouvrirent leurs portes aux vainqueurs, qui offrirent partout le baptême ou la mort. Les Rois manderent l'Archevêque de Tolede à Séville, pour conférer avec lui des moyens de réduire ce peuple. Ximenès leur en offrit un conforme à ſon humeur inflexible, que le zele amer & la ſévérité des Rois, ne manquerent pas de leur faire adopter. Le Miniſtre ſe repentoit de cette amniſtie générale promiſe de ſa part à

1499.

Les Rois y envoyent des troupes qui les ſoumettent.

Ximenès conſeille aux Rois d'employer les châtimens.

1499. tous les citoyens de Grenade, il proposa aux Rois de séparer la cause de l'Albaïcin de celle du corps de la ville, & de prétendre que la grace promise à la cité, ne l'avoit point été à ce fauxbourg, où la rébellion avoit pris naissance.

On pardonne à condition de recevoir le Baptême.

Conformément aux ordres de Ferdinand & d'Isabelle, Ximenès retourna à Grenade, dont la garnison étoit doublée, sur-tout dans l'Albaïcin. Il vanta aux Maures l'excessive clémence de leur Monarque qui vouloit bien pardonner à tous ceux qui n'étoient pas habitants de l'Albaïcin, puis ayant mandé les Chefs de ce fauxbourg, en présence du Comte de Tendilla, de Gonzale, qui étoient de retour des Alpujaras, & de l'Archevêque de Grenade; il reprocha aux Maures tout le sang qui venoit de se répandre, & dont ils étoient, disoit-il, comptables à Dieu & à leur Patrie; il leur annonça la colere des Rois & la nécessité où ils se croyoient de faire sur eux tous un grand exemple. Après avoir fini de parler, il regarda l'Archevêque de Grenade & les deux Chefs. Ceux-ci parurent le

conjurer

conjurer de se laisser fléchir, Ferdinand & Isabelle l'en ayant, disoient-ils, laissé le maître. Ce Ministre, après avoir allégué longtems l'utilité d'un châtiment, qui pût effrayer tous les Sujets qui à l'avenir seroient tentés de devenir rébelles, déclara qu'il ne pardonneroit qu'à ceux qui se feroient Chrétiens. Les Maures, qui attendoient leur Arrêt, pénétrés d'effroi, & dans le plus grand silence, se crurent trop heureux de sauver leurs jours à ce prix. On conçoit aisément ce qu'il falloit penser de pareils Prosélytes : ces conversions forcées ne faisoient qu'occasionner de nouveaux troubles. Les Mahométans toujours foibles & séditieux, se soulevoient par tout où ils ne voyoient pas des troupes prêtes à les réduire. 1499.

Espérant quelques secours d'Afrique, ils mirent à leur tête un certain Feri de Benastepar, qui avoit de la valeur & de la hardiesse, & qui faisoit profession d'aimer sa Religion plus qu'aucun autre Mahométan. Ils s'emparerent de quelques villes, telles que Margena, Adra, Castil de 1500.

La sédition recommence, & le sang coule dans plusieurs contrées du Royaume de Grenade.

ferro. Ferdinand, très occupé de ce
1500. qui alloit se passer en Italie, ne vit pas sans inquiétude la guerre recommencer dans le Royaume de Grenade, il crut devoir la pousser vivement, dans l'espérance de la terminer bientôt. Lui-même se rendit à Grenade, pour être plus près des rébelles, & il fit entrer dans ce Royaume toutes les troupes qu'il put ramasser dans l'Andalousie & dans la Murcie. Les Espagnols poursuivirent les Maures, plutôt comme des brigands, que comme des ennemis; les troupes vaincues étoient passées au fil de l'épée, & le peu de prisonniers qui tentoient la clémence du vainqueur, expiroient dans les supplices; toutes les villes qui oserent fermer leurs portes, furent livrées au sac & au pillage. Tant de cruautés exciterent des représailles; jamais la guerre ne fut plus courte, ni plus meurtriere; la bataille la plus sanglante, & qui parut la terminer, se donna sur une montagne très escarpée des Alpujaras, appellée la montagne rouge, où les Maures avoient recueilli les débris de leur armée, & les femmes &

les enfans qu'ils avoient pu sauver du sac de Monarda, qu'on venoit de réduire en cendre. Le Comte d'Aguilar, frere de Gonzales de Cordoue, & serviteur zélé des Rois, comme on l'a vu dans le corps de cette Histoire, commandoit les troupes Espagnoles, & fut tué dans le combat de la main de Feri de Benastepar, Chef des Maures; mais ceux-ci céderent au nombre, & à la cruauté de leurs ennemis, dont ils ne pouvoient obtenir aucun quartier. Ils demanderent pour toute condition, qu'il fût permis à ceux qui voudroient se retirer en Afrique, d'emporter ce qu'ils pourroient des débris de leurs fortunes; on leur accorda cette foible grace, & on leur fournit des vaisseaux de transport, moyennant dix ducats par personne. Les Rois déclarerent qu'ils ne souffriroient dans le Royaume de Grenade, aucun de ceux qui avoient porté les armes contre eux, depuis le traité de Boabdil, s'ils ne recevoient le baptême, & que tous les nouveaux Chrétiens qui retourneroient à la Religion Mahométane, seroient punis de mort par l'Inquisition. Beaucoup

1500.

Les Maures vaincus & accablés fuient en Afrique pour sauver leur vie: quelques-uns reçoivent le baptême.

1500. aimerent mieux se soumettre à cette loi, que s'expatrier. Ferdinand sortit de ce Royaume, qu'il croyoit avoir converti, mais qu'il n'avoit que dévasté; les Maures furent toujours tour-à-tour révoltés & punis, jusqu'à ce qu'enfin Philippe III les chassa tout-à-fait de l'Espagne.

Christophe Colomb découvre le continent de l'Amérique.

On se rappelle que les Maures ne furent pas, dans ce siecle, les seules victimes de l'avidité & de l'ambition des Espagnols. Nous avons vu partir Colomb en 1498, pour continuer la conquête du Nouveau Monde. Ce fut dans ce troisieme voyage qu'il découvrit le Continent; mais les soins qu'il devoit à l'Isle Espagnole & à sa Colonie, si malheureuse & si divisée, ne lui permirent pas d'approfondir ses découvertes. Améric Vespuce profita, depuis, des indications que Christophe Colomb avoit données à la Cour d'Espagne, & il passa pour avoir réellement découvert cette quatrieme partie du monde, que l'Amiral avoit reconnue le premier. En partant du port de Cadix, Colomb envoya trois de ses cinq vaisseaux à l'Isle Espagnole, afin d'y porter des secours d'habitants

Il envoie directement des secours à l'Isle Espagnole, & n'y

& de munitions. Il en prit un encore avec celui qu'il montoit, pour errer dans des mers inconnues, & continuer ses découvertes. Après trois mois de navigation, pendant lesquels il recueillit beaucoup d'or & de perles, & fit toutes les remarques qui ont été si utiles depuis, il dirigea sa course vers l'Isle Espagnole. Etant entré dans le port de Saint Domingue, car cette ville étoit devenue la principale de l'isle, & lui donna depuis son nom, il apprit avec beaucoup de chagrin, que Roland étoit toujours à la tête d'une troupe de révoltés, & que les trois vaisseaux qui devoient être arrivés plus de six semaines avant lui, n'avoient point encore paru. Cette inquiétude ne fut pas de longue durée; quelques soldats parvinrent par le milieu des terres dans la ville de Saint Domingue, trois jours après l'Amiral, qui lui apprirent que les trois vaisseaux sur lesquels ils étoient venus dans l'isle, avoient été jettés par la tempête sur la côte de la Province de Caraga, très près de la retraite de Roland, que les rébelles ayant d'abord dissimulé leur révolte,

1500.

arrive lui-même qu après beaucoup de découvertes.

Il trouve la Colonie divisée.

1500. avoient persuadé aux trois Capitaines de faire débarquer la plus grande partie de leur équipage, pour l'envoyer par terre à la ville de Saint Domingue, parceque l'isle étoit, disoient-ils, très difficile à côtoyer, & que leurs vaisseaux ne parviendroient à ce port qu'avec beaucoup de peine, que depuis ils avoient facilement engagé dans leur révolte le plus grand nombre des Espagnols débarqués, presque tous brigands, ennemis de la subordination & du travail, & qu'eux seuls, qui au nombre de huit rapportoient ces mauvaises nouvelles, étoient restés fideles à Colomb & à leurs Rois. L'Amiral envoya une frégate le long de la côte, chercher les trois vaisseaux & le reste de leur équipage. La plus grande partie des vivres & des autres munitions qu'ils apportoient, avoient été ou consommées ou pillées; ainsi ce renfort n'offroit à la Colonie qu'un plus grand nombre de bouches à nourrir.

Cependant Roland, dans le Fort de Boano qu'il avoit fait construire, jouissoit du fruit de sa rébellion, recueilloit le tribut de quelques Ca-

ciques, autorisoit les autres à le refuser aux Lieutenants de Colomb, & opprimoit les Indiens en paroissant les protéger contre ses compatriotes. Les malheureux insulaires espéroient beaucoup de la division de leurs tyrans, & bruloient de voir ces cruels Espagnols tourner leurs armes contre eux-mêmes. Colomb fit sommer le rébelle de reconnoître l'autorité des Rois : il en reçut une réponse ambiguë. Lorsqu'il voulut le combattre, à peine trouva-t-il cent hommes qui consentissent à marcher contre Roland. Colomb prit le parti de la douceur ou de la nécessité ; il fit publier une amnistie générale, pour tous ceux qui voudroient dans le cours d'un mois, rentrer sous l'obéissance des Rois, & il se disposa à renvoyer ses vaisseaux en Espagne, chargés du fruit de ses voyages, & de toutes les remarques qu'il avoit faites. Il fit aux Rois un détail de tous les besoins de l'isle, conjurant leurs Altesses de lui envoyer de quoi réduire les rébelles, & faire respecter leur autorité. Mais par ces mêmes vaisseaux, les mécontens adresserent en Espagne les plain-

1500.

Colomb tente envain de ramener Roland à son devoir : il ne peut pas le combattre.

Il fait publier une Amnistie générale qui ne ramene personne : ses ennemis envoyent des plaintes en Espagne.

tes les plus ameres à l'Evêque de Ba-
1500. dajox, chargé sous l'Archevêque de Tolede du Ministere de la mer. Ce Prélat, ennemi de Colomb, nourrissoit dans le cœur de Ferdinand, la secrette envie qu'il connoissoit à ce Prince contre l'Amiral.

Cependant les effets de cette division, étoient terribles pour la Colonie. La terre restoit sans culture, parceque les Espagnols opposés les uns aux autres, n'avoient plus de forces pour contraindre les Indiens. Les Chefs alloient incessamment de Saint Domingue au Fort des révoltés, & tous les momens employés à négocier avec Roland, étoient perdus pour

Négociations entre l'Amiral & Roland.

l'accroissement de la Colonie. D'ailleurs les Espagnols fideles à Colomb, voyant tant de gens lui résister avec succès, se persuadoient qu'il y avoit à gagner à être moins soumis. Colomb envoya un sauf conduit à Roland, pour qu'il vint lui-même proposer les conditions de la paix. Ce Chef ne put pas refuser de se rendre auprès de l'Amiral, il feignit même de ne pas s'éloigner les articles qu'on lui offroit, mais il employa le tems

qu'on lui laissa passer dans la Capitale de la Colonie, à susciter de nouveaux rébelles ; & lorsque pressé par l'Amiral, il retourna à son Fort pour consulter ses amis, il fut suivi de beaucoup d'Espagnols. Colomb que la nécessité rendoit fort patient, envoya un Officier pour recevoir sa réponse. Les rébelles enhardis par la conduite de l'Amiral, lui adresserent par écrit des prétentions également contraires au bien de la Colonie, & à l'autorité des Rois. Elles furent proscrites, comme ils s'y attendoient : alors ils tenterent le siége du Fort de la Conception ; & comme ils virent qu'ils n'y pouvoient pas réussir, ils demanderent qu'on les renvoyât en Espagne, sans se plaindre d'eux, leur laissant emporter ce qui étoit à eux, ou plutôt ce qu'ils avoient ravi aux Rois & à la Colonie. Colomb crut gagner beaucoup en se débarrassant de pareils hôtes, il leur envoya selon les conventions deux frégates, qui malheureusement furent battues de la tempête en côtoyant l'isle, & ne purent arriver au port de Boano au jour indiqué. Ce retard fut un nou- 1500.

1500. veau prétexte pour les mécontents, les plaintes recommencerent, & Colomb perdit l'espérance de s'en délivrer.

Enfin, après plusieurs mois de négociations & de querelles, comme le mal croissoit toujours, l'Amiral prit un parti qui lui parut concilier les intérêts présents, avec le bien de la justice, & l'honneur du trône; ce fut d'accorder à Roland & à ses rebelles la restitution de leurs emplois, de nouveaux établissements dans l'isle, l'abolition de tout le passé, en un mot presque tout ce qu'ils demandoient; mais de faire à la Cour de Castille un tableau exact de la situation de l'isle, de conjurer Isabelle de ne point ratifier ce honteux traité, de lui demander des forces pour réduire les rebelles, & un Juge qui, desavouant au nom des Rois tout ce qu'auroit fait l'Amiral, punît sévérement Roland & ses complices, & remît l'ordre dans la Colonie. Colomb fut tenté de s'embarquer lui-même au lieu de ses dépêches, pour aller en Castille rendre compte de sa conduite, & informer plus particuliérement la

Colomb accorde aux rebelles ce qu'ils demandent, & mande à la Reine de ne point ratifier cette amnistie.

Reine, de ce qui importoit à son service & à l'avantage de la Colonie; 1500.
mais son malheur voulut qu'il ne suivît pas cette inspiration. Ses ennemis en profitèrent, les cris recommencèrent contre lui à la Cour de Castille. Ximenès qui ne voyoit pas de près l'état de l'isle Espagnole, désaprouva hautement la conduite de l'Amiral, l'accusant en même tems de cruauté & de foiblesse. La Reine n'entendit que des plaintes; & Ferdinand, animé par l'Evêque de Badajox, disoit hautement que la découverte des Indes seroit plus préjudiciable qu'utile, si Colomb demeuroit Gouverneur. Malheureusement il étoit arrivé dans les deux vaisseaux qui portoient les dépêches, plusieurs Indiens que les Espagnols envoyoient à leurs parents en esclavage, comme une partie de leurs profits. La Reine qui avoit expressément défendu qu'on attentât à la liberté des Indiens, & qui vouloit qu'ils fussent traités avec douceur, entra dans la plus vive colere, elle crut tout le mal qu'on voulut lui dire de Colomb. La découverte du Continent & des perles, la quantité d'or

1500. que l'Amiral lui envoyoit, & celle qu'il lui promettoit pour la suite, rien ne put compenser les sujets de mécontentements. La Reine résolut d'ôter à Colomb le gouvernement du Nouveau Monde, au moment où il commençoit à en tirer les avantages, car la paix renaissoit dans l'isle depuis que Roland étoit soumis. Ce factieux paroissoit même en bonne intelligence avec l'Amiral, il lui aida à réprimer quelques séditions que les soldats avoient voulu ameuter, pour des femmes enlevées aux Indiens. Colomb travailloit à multiplier des établissements dans l'isle, il étoit parvenu à faire reprendre aux Indiens la culture des terres, en les intimidant; & il espéroit enfin bannir de la Colonie, la famine & la révolte, les deux plus grands ennemis qu'il eut à combattre, quand ses ennemis d'Espagne lui susciterent des malheurs qu'il n'avoit pas prévus.

La paix se rétablit dans l'Isle.

Le cri général qui s'étoit élevé contre Colomb, avoit enfin déterminé la Reine à examiner sa conduite. Ximenès disoit à cette Princesse, que l'Amiral s'avouoit lui-même incapa-

La Reine y envoie un autre Gouverneur, nommé le Commandeur Bobadilla.

ble du gouvernement, puisqu'il demandoit un Officier qui remediât aux désordres que sa foiblesse n'avoit pas pu empêcher. Isabelle revêtit Bobadilla, Commandeur de Calatrava, des Charges d'Intendant de Justice, & de Gouverneur général du Nouveau Monde, avec ordre de tenir ses provisions secrettes, jusqu'à son arrivée dans l'isle. Il partit à la fin de Juin de l'année 1500, menant une caravelle avec celle qu'il montoit, & arriva par un assez gros tems le 23 Août à la vue de San-Domingo. L'Amiral étoit au Fort de la Conception où il construisoit de nouveaux ouvrages. Dom Barthelemi Colomb faisoit dans la Province de Caraga des recherches des complices de la derniere révolte; Dom Diegue Colomb commandoit dans San-Domingo en leur absence: il envoya reconnoître les deux caravelles. Le Commandeur Bobadilla répondit lui-même qu'il venoit exercer dans l'isle la Charge d'Intendant de justice, & qu'il apportoit des ordres de la Cour. Dom Diegue n'ignoroit pas que l'Amiral son frere, avoit lui-même demandé cet Officier

1500.

Le frere de l'Amiral le reçoit en son absence.

aux Rois, ainsi il le vit arriver sans
1500. surprise. Bobadilla tout plein de l'opinion de la Cour à l'égard de l'Amiral & de ses freres, étoit déterminé à tout blamer : un caractere emporté, intéressé, ambitieux, ne devoit pas remédier aux désordres ; il prouva bientôt que les Rois s'étoient trompés dans leur choix.

Le nouveau Gouverneur, prévenu contre Colomb, se comporte avec hauteur & violence.

Bobadilla apprit avec indignation, que l'Amiral avoit fait punir de mort deux ou trois révoltés, dont les corps étoient encore exposés à un gibet sur le rivage, & qu'il destinoit au même supplice trois autres Espagnols convaincus d'avoir enlevé avec violence les femmes d'un Cacique. Il ne voulut point mettre pied à terre le jour de son arrivée dans le port, parcequ'il étoit trop tard pour assembler la Colonie. Le lendemain matin il entra dans la ville, & parut d'abord dans l'Eglise, où il entendit la Messe avec Dom Diegne Colomb & les principaux Officiers. Quand les prieres furent achevées, il montra à l'assemblée des lettres munies du sceau Royal, & ordonna à un Notaire de sa suite d'en faire la lecture à haute

voix, c'étoient celles qui le constituoient Intendant de Justice. En conséquence il somma Dom Diegue de lui remettre les prisonniers dont le procès étoit commencé. Dom Diegue lui répondit qu'ils lui avoient été remis par l'Amiral, que cette autorité étoit sans doute supérieure à la sienne, & qu'il ne disposeroit pas des prisonniers, sans l'ordre de Christophe Colomb. Je vous ferai connoître, répliqua Bobadilla, que vous & lui devez m'obéir. Le reste du jour se passa dans une extrême agitation; le lendemain après la Messe, Bobadilla fit lire d'autres Patentes qui le constituoient Gouverneur général de la terre ferme, & de toutes les isles découvertes & à découvrir, puis il réitéra la demande de la veille, à laquelle Dom Diegue fit la même réponse. Sur ce refus, Bobadilla fit lire deux nouvelles Ordonnances, dont l'une soumettoit l'Amiral, tous les Commandans des Forts & des navires & tous les Officiers de quelque qualité qu'ils pussent être, à l'autorité de Bobadilla, & l'autre augmentoit la paie des ouvriers, & la solde des gens 1500.

1500. de guerre. Cette derniere lecture mit toute la Colonie dans les intérêts de Bobadilla. Le nouveau Gouverneur ayant sommé Dom Diegue encore une fois de lui remettre la Citadelle, sur son refus, il fit prendre les armes & marcha vers le Fort, où il signifia ses pouvoirs au Commandant, qui demanda en vain du tems pour avertir l'Amiral de qui il tenoit sa commission. Le Gouverneur entré dans le Fort, se fit amener les prisonniers, il ordonna qu'on détachât leurs fers, & après un léger interrogatoire, il les laissa presque sur leur parole, les recommandant seulement à un de ses gens qu'il établit Commandant du Fort.

Christophe Colomb apprend cette nouvelle, il ne peut croire la mission de Bobadilla véritable.

Christophe Colomb apprit bientôt tous ces événemens au Fort de la Conception. Il ne pouvoit se persuader que les Rois eussent révoqué des pouvoirs qu'ils lui avoient donnés comme irrévocables: il attendoit un Juge, mais non pas un Commandant. L'Amiral espéra que Bobadilla n'étoit qu'un Avanturier, dont il démasqueroit l'imposture, il se rendit au Fort de Boano, où il donna ren-

dez-vous à tous les Castillans qu'il croyoit dans ses intérêts, & même aux Caciques de la Province de Caraga, qui n'étoient pas si ennemis des Espagnols que tous les autres. Il trouva à Boano un Huissier du Conseil de Castille, qui lui signifia des copies de toutes les Patentes, dont les originaux avoient été lus en public. L'Amiral étonné, écrivit dans l'instant même à Bobadilla, qu'il ne s'opposoit point à l'administration de la justice que les Rois lui avoient confiée, mais que comme ses autres Patentes étoient incompatibles avec la qualité d'Amiral & de Viceroi, dont les Rois avoient honoré irrévocablement lui Colomb, il alloit écrire en Espagne pour solliciter des éclaircissemens & des ordres de ses Maîtres, qu'en les attendant, il sommoit tous les Sujets des Rois Catholiques, de se tenir dans la soumission qu'ils devoient à leur Viceroi. Bobadilla ne fit aucune réponse à cette lettre; il écrivit au contraire à Roland qu'il le joignît en diligence, & qu'il l'écouteroit volontiers. Colomb se préparoit à une guerre civile, lorsqu'un Religieux Francis-

1500.

1500. cain arrivé avec Bobadilla, apporta à l'Amiral une lettre des Rois conçue en ces termes.

Lettre des Rois adressée à lui, qui le desabuse.

Dom Christophe Colomb, notre Amiral dans l'Océan, Nous avons commandé au Commandeur Dom François Bobadilla, de vous expliquer nos intentions : Nous vous commandons d'y ajouter foi, & d'exécuter ce qu'il vous dira de notre part. Moi, le Roi; Moi, la Reine.

Il arrive à San Domingo, trouve son frere arrêté, lui-même est bien-tôt chargé de chaines.

Cette lettre fut un coup de foudre pour l'Amiral; il ne pouvoit pas méconnoître la signature des deux Rois, il remarqua avec bien de la douleur que ses Maîtres ne lui donnoient que le titre d'Amiral, quoiqu'ils y eussent toujours ajouté jusqu'alors celui de Viceroi. Il ne restoit plus qu'à reconnoître le nouveau Gouverneur, & à prendre ses ordres. Colomb partit pour Saint Domingue, ainsi que tous les Espagnols que leur devoir n'attachoit pas indispensablement à la garde des Forts. Le Gouverneur avoit fait publier qu'il étoit venu pour payer ce que les Rois devoient à leurs Sujets, & pour rendre justice à tous ceux qui auroient des plaintes à fai-

re. L'Amiral arrivé dans San-Domingo trouva le Gouverneur établi dans sa maison, se servant de ses meubles & de ses chevaux, & ayant fait mettre le scellé sur les coffres qui contenoient de l'or & des especes monnoyées, pour payer, disoit-il, tout ce que Colomb retenoit injustement. Il apprit aussi que Dom Diegue, son frere, étoit arrêté, & qu'on le gardoit dans une des frégates qui étoient dans le port. L'Amiral n'étoit pas encore revenu de son étonnement, lorsqu'il se vit arrêter lui-même, & conduire dans la Citadelle, où sa dignité de Grand de Castille & d'Amiral de l'Océan, ne put le garantir d'être chargé de chaînes. Alors on commença le procès des trois freres, tous les mécontens se presserent de déposer contre eux, & toutes les dépositions furent reçues. Ils chargerent l'Amiral de les avoir assujettis à des travaux pénibles, au dessus de leurs forces, ou indignes de leur naissance & de leur état, d'avoir fait périr un grand nombre d'Espagnols par la misere, & par les mauvais traitemens, d'avoir condamné pour les

1500.

On commence son procès.

1500.

fautes les plus légeres, à des châtimens rigoureux, & souvent infamants, d'avoir retenu le salaire des ouvriers, & détourné à son profit les richesses qui appartenoient aux Rois, d'avoir traité les insulaires avec la plus grande injustice, & d'avoir versé leur sang sans nécessité. Il n'y avoit peut-être pas un seul Espagnol dans toute l'isle, qui n'eût ce reproche à se faire, autant & plus que Colomb, mais il faut convenir que celui-là n'étoit pas sans fondement. Parmi la foule des dépositions, il ne s'en trouva pas une seule favorable à l'Amiral, soit qu'on eût écarté ceux qui pouvoient le défendre, soit que tous les Espagnols fussent devenus ses ennemis.

Personne ne se met en devoir de défendre Colomb : toutes les dépositions le chargent.

Cependant, Dom Barthelemi Colomb étoit encore en liberté dans la Province de Caraga. Peut être auroit-il pu donner de l'inquiétude à Dom Bobadilla. Celui-ci fit ordonner à Christophe d'écrire à son frere, pour l'engager à revenir à Saint Domingue ; l'Amiral obéit ponctuellement, il exhorta très vivement Barthelemi à venir partager sa mauvaise

Il invite un de ses freres, qui étoit à l'extrémité de l'Isle, de venir partager sa défense & ses fers.

fortune. » Nous ferons menés en Efpagne, lui écrivoit-il, & nous y trouverons juftice ; les peuples feront plus indignés que nous, des mauvais traitemens que nous aurons éprouvés «. Barthelemi fe rendit aux raifons & à la volonté de fon frere A peine de retour à Saint Domingue, il fut arrêté comme lui, & on le conduifit chargé de chaînes dans la frégate où Dom Diegue étoit gardé. On inftruifit le procès des trois freres, avec autant de chaleur, que de févérité ; toutes les charges contre eux étoient les mêmes. L'Amiral n'étoit pas le premier auteur de toutes les cruautés qu'on avoit exercées contre les Indiens, mais il avoit le tort très réel de ne les avoir pas réprimées, & d'y avoir même donné les mains. La rigueur de Bobadilla n'étoit pas fi furprenante que l'acharnement de tous les Efpagnols, qui avoient tant admiré ce grand homme, & même fes deux freres, & qui prefque tous leur devoient leur fortune. Enfin l'Arrêt de mort fut prononcé contre tous trois : on ne doutoit pas qu'il ne fût exécuté bientôt,

1500.

Les trois freres font condamnés à mort le Gouverneur n'ofe les faire exécuter : il les envoye en Efpagne.

1500. mais le Gouverneur qui avoit déja beaucoup outrepassé ses pouvoirs, trembla sur le point d'envoyer au supplice un grand Officier de la Couronne, plus illustre encore par son mérite, que par sa dignité. Il remit en liberté sans examen, tous les prisonniers que Colomb étoit prêt à envoyer au gibet pour crime de rébellion, il donna à Roland la Charge de Lieutenant Général de l'isle, que Dom Barthelemi possédoit, & il ordonna que les trois Colombs seroient transférés en Espagne avec leur procès, pour être remis entre les mains de l'Evêque de Badajox, leur plus cruel ennemi.

On les embarque dans le même Vaisseau: Colomb ne veut pas qu'on lui ôte ses fers.

Alphonse Valajos, Capitaine de frégate, fut chargé de les conduire & d'en répondre. Lorsqu'il alla à la Citadelle pour prendre l'Amiral & le faire embarquer, Colomb regardant tristement le Capitaine; Valajos, lui dit-il, où me menes-tu? en Espagne, Monseigneur, lui repartit cet Officier. Est-il bien vrai, lui dit Colomb? Par votre vie, Monseigneur, continua Valajos, je vais m'embarquer avec vous pour l'Espagne. L'air de

respect mêlé de compassion du Capitaine inspira quelque confiance à cet illustre malheureux, qui, depuis l'Arrêt prononcé, attendoit tous les jours son supplice. Arrivé dans la frégate, il embrassa ses freres, & vit mettre à la voile avec un sentiment de joie. Aussitôt qu'on fut sorti du port, le Capitaine voulut lui ôter ses fers : non, s'écria Colomb, c'est à la Reine à me les ôter, je ne les quitterai que devant elle. Il fut traité pendant toute la traversée avec tout le respect qui étoit dû à son rang, à son mérite & à ses malheurs ; mais à son arrivée dans le port de Cadix, ce fut un spectacle bien étrange pour tout le peuple accouru au rivage, de voir paroître chargé de chaînes, ce Héros qu'ils avoient tant admiré, & qu'ils étoient accoutumés à recevoir en triomphe. Malgré les ordres de l'implacable Bobadilla, Valajos dépêcha secrettement un Courrier à la Reine pour lui porter les lettres de Colomb. Isabelle apprit avec autant de surprise que d'indignation, à quel point on avoit passé ses ordres. Elle dépêcha promptement de Séville à Cadix, pour

1500.

Arrivée de Colomb dans le Port de Cadix.

1500. faire remettre les trois freres en liberté, & pour les mander à la Cour. Elle leur envoya à chacun mille ducats, & se plaignit amérement au Roi son époux, & à tous les Ministres de l'attentat du nouveau Gouverneur des Indes. Christophe Colomb arriva bientôt à Seville, où il fit demander à la Reine une audience secrette, qu'il n'eut pas de peine à obtenir.

Aussitôt que l'Amiral parut devant elle, il se precipita à genoux. Cet homme si courageux fondit en larmes aux pieds de la Reine, & les sanglots lui couperent longtems la parole. Enfin il lui parla de la façon la plus touchante de ses services, de la pureté de ses intentions, de ses travaux, de ses succès, & des indignités qu'il avoit éprouvées; l'Historien de Saint Domingue nous a conservé la réponse d'Isabelle en son entier: elle le releva, & lui dit en versant des larmes. » Vous voyez combien je suis touchée » du traitement qu'on vous a fait, je » n'obmettrai rien pour vous le faire » oublier: aucun de vos services n'est » sorti de ma mémoire, je continue-

» rai

» rai de les récompenser. Je connois » vos ennemis, j'ai pénétré les artifi- » ces qu'ils emploient pour vous dé- » truire; mais comptez sur ma pro- » tection & sur ma parole. Cepen- » dant, pour ne vous rien dissimuler, » j'ai peine à croire que vous n'ayez » pas donné lieu à quelques plaintes; » elles sont trop universelles pour » n'être pas fondées. La voix publi- » que vous reproche une sévérité peu » convenable dans une Colonie nais- » sante, & capable d'y exciter des » révoltes, qui peuvent ébranler » des fondemens mal affermis; mais » ce que je vous pardonne moins, » c'est d'avoir ôté la liberté, malgré » mes ordres, à un grand nombre » d'Indiens, qui n'avoient pas mérité » une si rigoureuse punition. Votre » malheur a voulu, qu'au moment où » j'ai appris votre désobéissance, » tout le monde se plaignoit de » vous, & personne ne parloit en » votre faveur; je n'ai donc pu me » dispenser d'envoyer aux Indes un » Commissaire, que j'ai chargé de » prendre des informations, & de » me les communiquer, avec ordre

1500.

1500. » de modérer une autorité qu'on vous » accusoit de pousser trop loin. Dans » la supposition que vous fussiez cou- » pable, il devoit vous succéder au » Gouvernement général, & vous » envoyer en Espagne, pour y rendre » compte de votre conduite : mais » ses instructions ne portoient rien » de plus. Je reconnois que j'ai fait » un mauvais choix, j'y mettrai or- » dre, & je ferai de Bobadilla un » exemple, qui apprendra aux autres » à ne point passer leurs pouvoirs. » Cependant je ne puis vous promet- » tre de vous rétablir si-tôt dans votre » Gouvernement; les esprits sont trop » aigris; il faut leur donner le tems » de revenir. A l'égard de votre » Charge d'Amiral, mon intention n'a » jamais été de vous en ôter la pos- » session ni l'exercice; laissez faire le » reste au tems, & fiez vous à moi ».

Conduite de Bobadilla dans l'Isle Espagnole.

Les injustices de Bobadilla, dans l'Isle Espagnole, auroient justifié les Colombs, si une conduite insensée pouvoit en faire oublier une moins irréguliere. L'intention du nouveau Gouverneur étoit de faire haïr son Prédécesseur; il donna aux Espagnols

toute la liberté qu'ils voulurent ; il affecta de ne punir, même de ne voir 1500.
aucun crime ; mais comme, pour plaire à la Reine, il falloit tirer de l'or des mines, tout le poids du travail & de la rigueur tomba sur les malheureux Indiens ; ils furent plus esclaves & plus maltraités que jamais. Bobadilla réduisit au onzieme les droits du Prince sur l'or que les Espagnols tiroient des mines, au lieu des deux tiers que Colomb avoit imposé ; mais il eut soin d'en faire tirer pour le compte de la Cour par les Indiens de la Province de Caraga, qu'il forçoit à des marches pénibles pour se rendre sur les mines. Il trouva la communication plus établie avec ceux-ci, parceque les Espagnols les avoient moins opprimés ; mais en les exposant à des travaux où il y avoit souvent danger de la vie, en les réduisant à la condition des bêtes de somme, & en autorisant les féroces Espagnols à leur ôter la vie, sans aucune forme de procès, le plus souvent sans aucune raison, il en fut bien-tôt plus abhorré que les Colombs ne l'avoient jamais été par tous les autres Indiens. Ces Espagnols, qu'on

1500. ne vouloit pas réprimer, étoient presque tous, comme on l'a vu, des malfaiteurs condamnés par la loi. Le sang coula bien plus sous Bobadilla qu'il n'avoit fait sous Colomb. Il n'y avoit plus, ni ordre, ni justice, ni sûreté dans la Colonie.

Plaintes ameres contre ce Gouverneur : la Reine le destitue.

Au bout de trois mois, les plaintes devinrent si ameres de la part des Espagonls même, à qui leur trop grande liberté commençoit à peser, que la Reine crut devoir se presser de venger les Colombs. Elle avoit songé, dès le jour de sa conférence avec l'Amiral, à rassembler une flotte de trente-deux voiles, sur laquelle elle fit embarquer deux mille cinq cents hommes & femmes pour peupler la Colonie. Elle confia à Dom Nicolas Ovando, Commandeur d'Alcantara, le Gouvernement qu'elle ôtoit à Bobadilla. Ce dernier ne gouverna qu'un an, & fit à l'Isle Espagnole, pendant ce court espace, un mal qui ne s'est jamais effacé. Mandé, pour rendre compte à la Cour de sa mauvaise conduite, il partit sur la flotte qui avoit amené son Successeur. Bobadilla espéroit que la prodigieuse quantité d'or qu'il em-

barquoit avec lui, lui obtiendroit grace pour toutes les iniquités dont la Cour étoit instruite. Mais la Justice divine se chargea du soin de cette vengeance; des trente-quatre vaisseaux que la Reine avoit envoyés à l'Isle Espagnole, treize resterent dans ses Ports, vingt-un retournerent chargés de richesses immenses qui avoient coûté tant de sang, & des coupables qui les avoient recueillis; tels que le Commandeur Bobadilla, Roland, & tous les Juges de Colomb. Dix de ces navires périrent dans un naufrage; le Gouverneur, ses complices, & toute leur fortune, furent ensevelis dans les flots; les onze vaisseaux qui échapperent étoient les moins riches, & portoient, entr'autres choses, les débris de la fortune de l'Amiral & de ses deux freres, que le Gouverneur avoit eu ordre de faire embarquer. Cet événement fut regardé comme un decret du Ciel, qui ne permit pas que des biens si mal acquis profitassent à leurs ravisseurs.

1500.

Bobadilla & tous les Juges de Colomb sont ensevelis dans les flots à leur retour en Espagne avec tout ce qu'ils rapportoient: les débris de la fortune de Colomb arrivent à bon port.

En Europe, l'année 1500 fut remarquable par la naissance d'un Prince, fils de l'Archiduc Philippe, & de

Naissance du Prince fils de l'Archiduc Philippe: la Reine prévoit sa grandeur future.

1500. l'Infante Jeanne. Isabelle, qui voyoit dépérir sous ses yeux l'Infant Michel, fils du Roi de Portugal & de la Princesse sa fille aînée, prédit au fils de Jeanne toute la grandeur qui l'attendoit. La mort de l'Infant Michel, arrivée deux mois après, assura bien-tôt la gloire future du Prince Autrichien, qui réunit depuis, sous le nom de Charles-Quint, tant de Couronnes, qu'il quitta toutes pour s'ensevelir dans un Cloître deux ans avant sa mort. A-peu-près vers ce tems, le Roi de Portugal épousa l'Infante Marie, la derniere des filles de Ferdinand & d'Isabelle, & la sœur de sa premiere épouse. Ferdinand ne pouvoit pas renoncer à l'espoir de réunir un jour la Couronne de Portugal au reste de l'Espagne. Son ambition infatigable lui faisoit même espérer, pour sa Maison, la Monarchie universelle; il y tendit toute sa vie par la triple voie des alliances, des négociations & des conquêtes.

Le Roi de Portugal épouse Marie, la derniere des Infantes de Castille.



LIVRE CINQUIEME.

1501.

Louis XII & Ferdinand ſongent à la conquête de Naples : ce dernier cache encore ſes deſſeins.

CEPENDANT LOUIS XII, ayant ſoumis le Milanois, ſongeoit à la conquête de Naples. Ferdinand s'empreſſa de partager avec lui cette riche dépouille, qu'il eſpéroit lui ravir un jour toute entiere. Il fit partir du Port de Malaga Dom Gonſales de Cordoue, qui mérita depuis le titre de Grand Capitaine, mais jamais celui de grand homme. La flotte qu'il commandoit étoit de vingt-ſept gros vaiſſeaux, vingt-cinq frégates, pluſieurs galeres, & quelques corvettes; elle contenoit cinq mille hommes de débarquement, outre trois cents lances; elle vogua vers la Sicile. Ferdinand, qui n'annonçoit jamais ſes véritables deſſeins, que quand il ne pouvoit plus les diſſimuler, couvrit cet armement du prétexte de la guerre que les Infideles faiſoient aux Vénitiens. Il publia qu'il envoyoit Dom Gonſales au ſecours de l'Iſle de Corfou. A peine ce Général fut-il entré dans le

Port de Meſſine, qu'il vit ſes forces
1501. augmentées de plus de moitié par une foule de ſoldats Eſpagnols diſperſés dans l'Italie depuis la derniere guerre, qui s'empreſſerent de venir ſervir ſous ſes ordres, en attendant que le Traité fut tout-à-fait conclu entre la France & l'Eſpagne. Gonſales s'approcha en effet de Corfou, que les Infideles menaçoient, & les empêcha de tenter la conquête qu'ils avoient méditée.

Il veut couvrir cette uſurpation d'un prétexte de Religion.

Les deux Rois convinrent de partager entre eux la Couronne de Naples. Ferdinand accuſoit Frédéric d'avoir contracté des liaiſons avec le Turc, & de favoriſer les Mahométans ſur les côtes d'Italie. Il voulut encore intéreſſer la Religion dans cette guerre, que l'ambition ſeule lui faiſoit entreprendre. Tandis que Louis XII ſongeoit à faire valoir les droits de la Maiſon d'Anjou : le Roi Catholique ſe préparoit à renverſer au nom de Dieu, le trône d'un Prince de ſon ſang, qu'il ne pouvoit pas ne pas croire Souverain légitime. Il fut arrêté que Louis XII & Ferdinand entreroient en même tems dans le Royaume de Naples, pour en chaſ-

ser Frédéric ; que la Pouille & la Calabre appartiendroient à titre de Duché au Roi d'Arragon, que l'Abbruzze & la Terre de Labour seroient le partage du Roi de France, qui prendroit aussi le titre de Roi de Naples & de Jérusalem. On ne parla ni de la Capitanate, ni de la Basilicate, que chacun des deux Rois crut dans son lot. Nous avons déja remarqué que Ferdinand glissoit toujours dans les traités, quelque équivoque qui pouvoit lui fournir les moyens de les rompre. Aussitôt que tout fut convenu, Gonzales laissa les Vénitiens se défendre contre les Turcs, & rentra dans le port de Messine. Frédéric qui craignoit les efforts de la France, vit avec joie les Espagnols se rapprocher de lui, persuadé qu'ils le serviroient contre Louis XII. Le facile Roi de Naples poussa la confiance jusqu'à solliciter Gonzales de passer le Phare de Messine, pour venir garder Reggio, & les autres Places les plus considérables de la Calabre. Gonzales entra comme ami dans ce pays, qu'il devoit bientôt soumettre à Ferdinand. Il y établit des garnisons, en recon-

1501.

Partage de l'Etat de Naples : le Roi d'Arragon prendra la Pouille & la Calabre avec titre de Duché : le Roi de France l'Abruzze & la Terre de Labour, à titre de Royaume.

Gonsales de Cordoue, Général Espagnol, feint de servir Frédéric, Roi de Naples, contre le Roi de France.

1501. nut tous les passages, & par une équivoque bien digne de son maître & de lui; il manda au Roi de Naples qu'il ne devoit plus craindre que les François s'emparassent de la Calabre, ni même de la Pouille.

Louis XII s'empare du Pays qui lui est destiné.

Aussitôt que Louis XII sut que les Espagnols avoient pénétré dans la partie du Royaume de Naples qu'ils devoient conquérir, il se mit en devoir d'occuper aussi les Provinces que le traité lui donnoit. Son armée navale étoit commandée par Philippe de Ravestein, Amiral de France; l'armée de terre, par Louis d'Armagnac, Duc de Nemours. Toutes deux fondirent en même tems, l'une sur les côtes du Royaume de Naples, l'autre sur ses frontieres. Frédéric accourut à la tête de sept mille hommes, pour défendre le passage de San-Germano, espérant que Gonzales de Cordoue le joindroit bientôt, & jetteroit quelques secours dans la Capitale.

Frederic découvre la fourbe de Ferdinand.

Quel fut l'étonnement de ce Prince, quand il apprit que les Ambassadeurs de France & d'Espagne avoient conjointement demandé au Pape pour leurs Maîtres, l'investiture de son

Royaume, & que ce même Ferdinand, qu'il croyoit son protecteur & son allié, & à qui il avoit confié ses Places, prétendoit les retenir en Souveraineté ! Alexandre VI n'osa pas refuser cette investiture, qu'on lui demandoit avec assez de hauteur. Il avoit besoin des secours de la France, pour son fils le Duc de Valentinois, qu'il vouloit faire Souverain dans la Romagne. D'ailleurs il haïssoit le Roi Frédéric, pour avoir refusé une de ses filles en mariage à ce même Duc de Valentinois. L'infortuné Frédéric voyoit ses Etats attaqués par les deux plus redoutables Puissances de l'Europe, il n'espéra pas les conserver. Ne songeant qu'à reculer son malheur, il partagea le peu de troupes qu'il avoit dans ses trois Places les plus considérables, Capoue, Averse & Naples. Il confia la défense de Capoue à Fabrice Colonne, celle de Naples à Prosper, son frere; lui même se réfugia dans Averse, pour être plus à portée des deux autres Places. Le Duc de Calabre, son fils, encore dans l'enfance, resta dans Tarente, sous la conduite

1501.

Alexandre VI accorde aux deux Rois l'investiture qu'ils demandent.

Fréderic distribue le peu de forces qu'il a dans ses meilleures Places : il les perd les unes après les autres.

1501. de Léonard, Commandeur de Rhodes, & du Comte de Potenza. Jules Colonne, cousin de Fabrice & de Prosper, commandoit dans Montéfortino sur les confins de l'Abbruzze; il pouvoit arrêter six semaines le Duc de Nemours devant ses remparts, & donner le tems aux Princes d'Italie, jaloux de la puissance de Louis XII, de venir au secours de Frédéric; mais cette espérance fut encore trompée. Jules Colonne se rendit bientôt, & l'armée Françoise ne trouva plus de résistance jusqu'à Capoue.

Fabrice Colonne se préparoit à une plus vigoureuse défense; mais les Bourgeois qui ne voyoient aucune ressource à leur Maître, presserent le Gouverneur de leur ménager une capitulation supportable, plutôt que de les exposer au pillage, & à tous les malheurs d'un long siége. Fabrice fut contraint d'accepter une conférence avec le Comte de Cajace, l'un des Lieutenants du Duc de Nemours. Ils se parlerent; Fabrice du haut d'un bastion, & Cajace dans le fossé. Le tems limité pour cette conférence ex-

Prise de Capoue: vengeance qu'exercent les François.

pira, tandis qu'ils n'étoient encore convenus de rien. Mais quelques soldats du Duc de Nemours avoient eu le loisir d'examiner les breches, qui étoient fréquentes & spacieuses. Au moment qui suivit la suspension d'armes, les François monterent à l'assaut avec beaucoup d'ordre & de courage, la ville fut prise bien plutôt qu'on ne l'avoit compté. Les François se souvinrent, que six ans auparavant les Bourgeois de Capoue, non contens de se soulever contre Charles VIII, avoient fait main basse sur la garnison. Leur vengeance fut terrible, les vainqueurs n'en vouloient qu'aux Bourgeois, mais ils égorgeoient les soldats, de peur que quelque Bourgeois n'eut pris ce déguisement pour échapper à leur fureur. Fabrice fut fait prisonnier, ainsi que tous les Officiers de la garnison, & le carnage ne cessa que quand le François fut ivre de sang & accablé sous le poids du butin.

1501.

Frédéric fuit à Naples : le Maréchal d'Aubigny lui persuade de rendre cette Place : il se retire dans l'Isle d'Ischia.

Frédéric effrayé ne se crut pas en sureté dans Averse, il fuit à Naples dans le Château neuf, dont la mer baigne les murs. Mais déja les Bour-

1501. geois de Naples ſongeoient à capituler ; ils envoyerent malgré leur Maître, des Députés au Duc de Nemours. Le Maréchal d'Aubigny, l'un des Lieutenans du Duc, alla voir le Roi dans le Château-neuf, il lui perſuada de céder à ſa mauvaiſe fortune, en quittant un Royaume qu'il ne pouvoit plus conſerver. Frédéric étoit foible, les travaux d'une guerre auſſi déſavantageuſe l'effrayoient, il convint d'abandonner aux François tout le pays qui leur étoit échu en partage, pourvu qu'on lui permît de jetter quelques troupes dans la partie que prétendoient les Eſpagnols, où ſon fils ſe défendoit encore. Il demandoit de demeurer ſix mois avec toute ſa Maiſon dans l'iſle d'Iſchia, d'où il traiteroit avec Louis XII, & d'où il pourvoiroit à ſa ſureté, ſi les offres de la France ne pouvoient le ſatisfaire. Les Généraux François n'eurent garde de refuſer ces conditions. Frédéric paſſa dans l'iſle d'Iſchia ; Naples & ſes Châteaux ſe rendirent ; toutes les villes de l'Abbruzze & de la Terre de Labour, avoient déja ouvert leurs portes. Le peu de troupes qui

étoient à Naples, alla renforcer la garnison de Tarente; mais Philippe Ravestein arriva dans le port de Naples, au moment où le Roi en étoit parti. Il prétendit que cette capitulation n'avoit pas pu se faire sans l'Amiral, qu'on avoit eu tort de donner à Frédéric un délai qu'il pouvoit employer contre la France. Il déclara qu'il alloit l'attaquer dans l'isle d'Ischia, s'il ne se déterminoit à traiter tout aussitôt avec Louis XII. Ce malheureux Prince, sans ressources, ni chez ses voisins, ni dans ses Etats, ni dans son courage, fut réduit à recourir à la générosité du vainqueur; il demanda au Roi de France une retraite, & les moyens de vivre en Roi. Louis XII lui accorda le Comté du Maine, avec une pension de 30000 écus, somme très considérable alors, qui lui fut toujours exactement payée, même quand les François eurent perdu le Royaume de Naples. 1501.

Puis il se retire en France: Louis XII lui accorde une subsistance.

Gonzales ne fut pas moins heureux dans la partie qu'il devoit conquérir, & qu'il avoit déja surprise, avant que la guerre fut déclarée. Dans toute la Pouille & la Calabre, il ne restoit à

Gonsales s'empare de ce qui doit appartenir au Roi d'Aragon.

soumettre que Tarente & Cozence.
1501. Ces deux Places très fortifiées par la Nature, contenoient tous les restes du parti de Frédéric. Le Duc de Calabre son fils, étoit, comme on l'a déja dit, refugié dans Tarente. Gonzales attaqua d'abord Cozence, avec toute la vigueur dont son armée fut capable. Une artillerie considérable qu'il avoit tirée des Places qui s'étoient rendues sans coup férir, foudroya les remparts de Cozence, & après avoir ouvert de larges breches, qui faisoient craindre aux Bourgeois le sort de Capoue, il offrit à eux & à la garnison, une capitulation honorable, qu'ils furent trop heureux d'accepter.

Siege de Tarente.

Tarente devoit tenir plus longtems, mais le malheur environnoit la Maison de Naples, & la crainte avoit glacé ses plus fideles serviteurs. Gonzales avec huit mille hommes assiégeoit une des plus fortes Places de toute l'Italie, il n'attendoit aucuns secours d'Espagne, les François aux termes du traité, ne devoient pas lui en fournir, la garnison de Tarente composée de six mille hommes, avoit

creusé hors la ville des lignes de circonvallation, que les troupes défendoient, & dont il falloit s'emparer avant de parvenir aux remparts; mais le Comte de Potenza & le Commandeur Léonard, trembloient pour les jours de leur Pupile. Ils prirent exemple du Roi de Naples, & ne crurent pas devoir exposer son fils, plus que ce Prince ne s'étoit exposé lui-même. Au moment où Gonzales cherchoit les moyens d'attaquer ces lignes, qui lui paroissoient imprenables, il reçut des propositions du Comte de Potenza, de suspendre pendant six mois les hostilités, à condition que Potenza remettroit la Place, si dans cet intervale il ne recevoit pas de secours. Gonzales eut peine à cacher sa surprise & sa joie, il abrégea de deux mois la treve de six qu'on demandoit, non pas qu'il craignît que quelque Puissance voulût secourir le Roi de Naples, qui abandonnoit sa propre cause, mais seulement pour cacher aux assiégés ce qu'il pensoit de cette étrange capitulation. Le Gouverneur régla d'ailleurs tous les articles que Gonzales ne fit aucune difficulté d'ac-

1501.

Foiblesse du Gouverneur.

corder. L'un des plus importants étoit,
1501. que le jeune Duc de Calabre demeureroit parfaitement libre, & que ses Gouverneurs le conduiroient en tel lieu de la terre qu'il voudroit choisir pour sa demeure, sans que les Rois d'Espagne eussent jamais le droit de s'en informer. Le but de Potenza avoit été sur-tout de soustraire la personne du Duc de Calabre à la captivité, qui devoit lui être bien odieuse chez ceux qui avoient trahi son pere. On aimoit mieux faire perdre tout-à-fait à ce jeune Prince l'espérance de regner à Naples, que l'exposer à devenir le prisonnier de Ferdinand. Le Gouverneur de Tarente se défioit, avec raison, de la bonne foi de Gonzales, il crut que cet Espagnol seroit plus fidele à la religion du serment, qu'il ne l'avoit été jusqu'alors à sa parole. Avant de rendre la Place, il lui demanda de jurer sur l'Eucharistie l'accomplissement du Traité : mais tous les degrés de parjure étoient égaux à Gonzales; il se lia, par l'appareil le plus imposant, & par des serments exécrables. Au terme indiqué, les Napolitains lui rendirent la

Parjure de Dom Gonsales de Cordoue.

Place. Tandis que Potenza & Dom Léonard se disposoient à faire embarquer le Duc de Calabre, le perfide Espagnol, déja maître du Port, fit faire plusieurs décharges d'artillerie sur la galere qui s'avançoit pour recevoir le jeune Prince; &, s'étant emparé de sa personne, il le força, malgré ses cris & les réclamations de ses suivants, à monter sur un des vaisseaux de la flotte qui devoit le conduire en Espagne. Le Duc de Calabre fut reçu à la Cour de Madrid avec plus d'humanité & d'honneur qu'il n'en devoit attendre de celui qui lui avoit fait tant de mal. 1501.

Arrivée de Philippe en Castille.

Un autre Prince y arriva dans le même tems, qui fixa les regards de tous les Espagnols : c'étoit Philippe, Archiduc d'Autriche, époux de Dona Jeanne, l'aînée des Infantes d'Espagne, par conséquent l'héritiere de tous les sceptres que réunissoient les Rois. Isabelle venoit d'être attaquée d'une maladie dangereuse; quoiqu'elle ne fût âgée que de cinquante-un ans, elle desira voir sa Couronne assurée à celle qui devoit la porter après elle. La Reine manda la Princesse Jeanne

1501. avec d'autant plus d'empressement, qu'elle n'avoit pas oublié la répugnance des Arragonnois, lorsqu'il s'étoit agi de prêter serment de fidélité à la Reine de Portugal. L'Archiduc & son épouse, après avoir reçu en France un accueil digne de leur rang, & de la grandeur de Louis XII, arriverent à Tolede les premiers jours de Janvier; ils y trouverent les Etats tout prêts à les désigner leurs Maîtres. Les fêtes de cette proclamation furent somptueuses. On remarque que, dans ces occasions seulement, il étoit permis aux Seigneurs Espagnols de porter de l'or & de la soie, & que la Cour des Rois montroit autant de simplicité dans l'usage ordinaire, qu'elle étaloit de faste dans les jours de réjouissance. Philippe parut aux Castillans plein d'élévation & de sagesse; sa franchise & sa douceur formoient un parfait contraste avec l'astuce & la sévérité de Ferdinand; aussi le Monarque ne tarda-t-il pas à devenir jaloux de son gendre. Jeanne aimoit éperdument son époux, il l'occupoit toute entiere; elle n'a été célebre dans l'Histoire que par son amour excessif, & par le déréglement

Ce Prince & son épouse sont désignés héritiers de Castille.

Ferdinand devient jaloux de son gendre, que la Princesse Jeanne aime éperdument.

de ſon eſprit. Iſabelle, qui fut, ſans doute, une des plus ſages Princeſſes 1501. que les ſiecles offrent à notre admiration; avoit tranſmis à ſa fille, avec le ſang, les infirmités de Catherine de Portugal ſa mere; elle eut, avant de mourir, la douleur de voir celle qui devoit porter ſa Couronne, donner des preuves publiques de démence & de ſon entiere incapacité. Iſabelle ne crut pas moins devoir aſſurer ce ſceptre dans les mains de ſa fille. L'Archiduc, époux de Jeanne, lui paroiſſoit digne de le ſoutenir.

Il falloit obtenir de ces redoutables Etats d'Arragon, le ferment qu'ils avoient refuſé à la derniere Reine de Portugal. Iſabelle ſe ſouvenoit des contradictions qu'elle avoit éprouvées dans cette aſſemblée; mais cette habile Princeſſe ne vouloit pas négliger du vivant de Ferdinand une cérémonie qu'elle croyoit d'autant plus importante, que Blanche de Caſtille, Reine de France, avoit été écartée du trône de ſes peres, parceque, diſoit-on, les Etats ne l'avoient pas reconnue héritiere. Il fut décidé que Ferdinand précéderoit de quel-

1501. ques semaines sa fille & son gendre à Sarragosse : Ximenès fut du voyage. Dans cette assemblée tumultueuse, où l'affaire de la Reine de Portugal avoit été tant discutée, l'Archevêque de Tolede avoit prévenu la rupture. On espéroit que sa sagesse & ses lumieres détermineroient les Arragonnois, à ce que la justice exigeoit d'eux. En effet les Etats parurent mieux disposés en faveur de Jeanne, qu'ils ne l'avoient été pour sa sœur aînée. L'Archiduc & son épouse suivirent de près le Roi d'Arragon, & reçurent les sermens de tous les Ordres, sans réclamation d'aucun Corps. Peut-être la présence & la réputation de Philippe, ne contribuerent pas peu à les déterminer. Ces succès qu'Isabelle voyoit avec la plus grande joie, affligeoient secrettement l'envieux Ferdinand ; sa jalousie sembloit prévoir ce qu'il devoit bientôt éprouver de son gendre, & il vouloit le dérober à l'empressement du peuple, sur lequel il croyoit déja le voir regner. Il trouva un prétexte pour éloigner Philippe de l'Espagne, quoique la Reine voulût l'y retenir.

Philippe & Jeanne sont déclarés héritiers d'Arragon : Ferdinand cherche un prétexte pour éloigner son gendre.

1501.

Différends qui s'élevent sur le partage du Royaume de Naples.

A peine Louis XII & Ferdinand avoient conquis le Royaume de Naples, qu'il s'étoit élevé des contestations sur le partage. Le traité fait entre eux portoit, que la Calabre & la Pouille appartiendroient à Ferdinand, l'Abbruzze & la Terre de Labour à Louis XII. Mais ces quatre Provinces avoient été plusieurs fois subdivisées. La Capitanate, voisine de la Pouille, y avoit été unie par le Roi Alphonse pour la facilité de percevoir des impôts, quoique jusqu'alors on l'eût regardé comme une partie de l'Abbruzze, & que la Nature eut semblé en poser les limites, en faisant couler le fleuve Ofanto entre la Capitanate & la Pouille. La Basilicate de même, avoit toujours été comprise dans la Terre de Labour, & les Espagnols vouloient qu'elle fît partie de la Calabre. Quelques arrangemens fort récens des derniers Rois de Naples, le silence du traité fait entre l'Espagne & la France, sur-tout la proximité de la Sicile & le suffrage du Pape, que le Roi Catholique venoit d'acheter, en donnant au Duc de Valentinois son fils, le Duché

d'Andria, inspiroient au Roi d'Arragon la confiance d'élever des prétentions, qui réduisoient à bien peu de choses les possessions du Roi de France. Ferdinand proposa de s'en rapporter à la décision d'Alexandre VI; mais Louis XII trouvoit ce Juge très suspect, sur-tout depuis que le Roi d'Espagne l'avoit payé d'avance, & que les troupes Françoises avoient empêché le Duc de Valentinois, son fils, de conquérir Boulogne. Les deux Généraux, Nemours & Gonzales, eurent plusieurs conférences à ce sujet, sans jamais s'accorder.

1501.

Hostilités entre les deux Nations à cette occasion.

Les Rois de France & d'Arragon s'étoient en vain demandé justice l'un à l'autre. Louis XII avoit connu trop tard son allié Ferdinand; enfin quand tous les moyens de négociation furent épuisés, on recourut aux armes. Le Duc de Nemours beaucoup plus fort que Gonzales, commença par le siége de Canose, dans laquelle Pierre Navarre, soldat de fortune, commandoit. Gonzales lui envoya ordre de rendre la Place, pensant que les Espagnols n'avoient pas assez de troupes dans le Royaume de Naples pour défendre

défendre le milieu des terres. Il résolut de garder seulement quelques villes maritimes, & de ménager le peu de forces qui lui restoient, jusqu'à ce qu'il eut reçu de nouveaux secours d'Espagne. Lui-même se retira dans Barlette avec la plus grande partie de ses troupes, pour pouvoir, en cas d'extrémité, faire voile vers la Sicile. Les Lieutenans du Duc de Nemours vouloient que ce Général pressât le siége de Barlette, afin d'exterminer, ou du moins de chasser du Royaume de Naples les restes du parti Espagnol. La fortune constante de Ferdinand voulut que le Duc de Nemours ne goutât pas un parti si sage, prétendant que la faim & la nécessité réduiroient bientôt Gonzales & ses troupes. Il se contenta de les bloquer, & il employa le reste de son armée à soumettre les Provinces, que la mauvaise foi des Espagnols devoit leur faire perdre.

1502.

Gonsales se retire dans Barlette.

Le Duc de Nemours, Général François, y bloque les Espagnols.

Les Vénitiens, quoiqu'alliés de la France par un traité qui leur donnoit une partie du Milanois, étoient jaloux de la puissance de Louis XII en Italie; craignant que ce Prince,

Ils sont secourus par les Vénitiens, quoiqu'alliés de la France.

1502. Maître des deux bornes, ne voulût bientôt s'emparer de tout le pays qu'elles resserroient, ils envoyerent, par mer, des munitions à Barlette, dont l'armée Espagnole avoit grand besoin, & s'excuserent auprès du Roi de France sur ce que la République ne pouvoit pas empêcher les Commerçans de porter leurs denrées dans toutes les Provinces du monde. D'un autre côté, le Duc de Valentinois, dont la coupable ambition vouloit tout envahir, amena contre les François, dans le Royaume de Naples, les troupes que cette Couronne l'avoit empêché d'employer à la conquête de Boulogne, Les détails de cette campagne sont rapportés très différemment par les Auteurs François, Italiens & Espagnols. Tout ce qui résulte de tant de récits défigurés par l'intérêt national, c'est que Gonsalès, avec une armée inférieure, abandonna aux François presque toutes les Places des deux Provinces qu'il ne desespéroit pas de recouvrer pour son Maître; qu'il sut se maintenir dans les Villes maritimes jusqu'à l'arrivée des secours qu'il sollicitoit vivement d'Espagne;

Gonzales, inférieur en forces aux François, se maintient dans les Villes maritimes.

qu'il prit plusieurs fois les magasins François, avec lesquels il fit vivre ses troupes & les Bourgeois sur le point de se rendre par famine; qu'il opposa une constance & une sagesse merveilleuse aux évenemens qui sembloient conjurés contre lui. Gonsales se garda bien d'exposer toutes les espérances des Espagnols au hasard d'une bataille, mais il occupa la valeur de ses meilleurs soldats dans des combats en champ clos, qui furent proposés plusieurs fois treize contre treize, & dans lesquels les deux nations conserverent presque toujours un avantage égal. L'Illustre Chevalier Bayard vainquit dans le dernier le Général de la Cavalerie Espagnole, qu'il avoit déja pris une fois prisonnier. Cet Officier nommé Dom Alonse de Soto Major, étoit d'une taille gigantesque, & d'une force démesurée; il défia le Chevalier Bayard à pied, couvert d'armes défensives, avec le sabre & le poignard. Cette façon de combattre devoit donner l'avantage à la taille & à la vigueur de Soto Major, & rendre inutile l'adresse de Bayard, plus habile qu'aucun Chevalier de l'Europe à ma-

1502.

Petits combats entre les Espagnols & les François.

nier une lance & un Cheval. Bayard
1502. malgré le poids de ses armes défensives, qui ne faisoient que l'accabler, sut saisir le défaut du casque à la cuirasse, & enfonça dans la gorge de Soto Major le poignard dont lui-même l'avoit armé.

1503. Le Roi de France arme puissamment pour défendre sa conquête.

Le Roi de France faisoit cependant un armement considérable qui devoit bientôt partir de Gênes, pour aller au Royaume de Naples décider sa conquête; les troupes que Ferdinand destinoit pour opposer aux François, ne pouvoient pas être prêtes aussitôt. Il étoit très à craindre que le Royaume fût tout-à-fait soumis avant que Gonsales fût secouru.

Ferdinand charge l'Archiduc Philippe de négocier un accommodement.

Dans cette extrémité, Ferdinand voulut envoyer à Lyon Philippe, son gendre, pour négocier avec Louis XII, & assurer à Charles, fils de Philippe, par une alliance avec la Princesse Claude de France, tout ce Royaume que les Espagnols avoient tant de peine à conserver. L'Archiduc comprit tout l'avantage d'un traité qui donneroit à l'épouse de son fils, au lieu du Duché de Milan, la moitié du Royaume de Naples, & qui termineroit la guerre

contre Louis XII. Philippe estimoit ce Monarque ; à son passage en France il en avoit été traité avec beaucoup d'honneurs. La simpathie & le rapport des mêmes qualités avoient lié une étroite amitié entre ces deux Princes. L'Archiduc fit demander un sauf conduit à Louis XII, pour le joindre à Lyon, l'assurant qu'il ne tiendroit pas aux Espagnols que toute semence de guerre ne fut bientôt étouffée entre les deux Couronnes. Lous XII, en envoyant le sauf-conduit, fit passer douze des principaux Seigneurs François pour ôtages en Flandre, pour sûreté de la personne de l'Archiduc. La droiture du Roi de France lui persuada que tout le monde désiroit la paix comme lui. Voulant également épargner le sang François & le sang Espagnol, il suspendit son armement à Gênes, & ne songea plus qu'à bien recevoir l'Archiduc qui venoit de bonne-foi se jetter dans ses bras. Le Prince Flamand devint l'instrument très innocent des ruses de son beau pere ; il laissa en Espagne son épouse prête d'accoucher, qui le vit partir avec

1503.

Philippe passe en France.

Louis XII. suspend son armement.

1503. la douleur la plus vive. Il n'étoit pas fâché de se soustraire aux empressemens de cette Princesse, dont l'amour excessif ne s'exhaloit que par des transports de jalousie, & qui, annonçant déjà tout ce qui se déclara bientôt, lui paroissoit beaucoup plus emporté que tendre. D'ailleurs les sentimens de Ferdinand n'avoient point échapé à la sagacité de Philippe. Comme la santé de la Reine devenoit de plus en plus chancelante, l'Archiduc assura sa jeune épouse qu'il ne la laissoit en Espagne, que pour que sa présence fit valoir ses droits contre l'ambition de Ferdinand, si la Reine Isabelle succomboit à des maux qui augmentoient tous les jours.

L'Archiduc fait relâcher les ôtages envoyés en Flandres par Louis XII.

L'Archiduc partit de Madrid; il ordonna que les ôtages envoyés en Flandre fussent relâchés, se confiant sans réserve à la parole du Roi de France. Quoique Ferdinand eût dessein de tromper, il ne parut pas s'en rapporter tout-à-fait à son gendre. Craignant que son amour pour la paix & la facilité qu'il trouveroit chez Louis XII, ne terminassent trop tôt un traité qu'il faudroit enfreindre

l'instant même, & que les renfor. qu'il destinoit à Gonsales ne fussen pas prêts assez-tôt pour soutenir son parjure, le Roi d'Espagne associa deux Plénipotentiaires à l'Archiduc, qui devoient agir conjointement avec lui. Philippe désiroit véritablement faire un traité avantageux aux deux Couronnes; il ne s'offensa pas de la défiance de Ferdinand. Louis XII le reçut comme il avoit déja fait à son passage en France. On traita l'affaire de Naples au milieu des fêtes & des témoignages d'une estime réciproque. Les deux Princes étoient tellement animés du même désir, que ce que Ferdinand avoit prévu n'auroit pas manqué d'arriver, si l'artifice des deux Ministres n'eut fait naître des difficultés sans nombre. Cependant l'Archiduc étoit convenu avec le Roi, son beau-pere, de tous les points principaux; malgré la mauvaise volonté des deux Espagnols, ils furent contraints de signer un accord qui donnoit à Ferdinand tout ce qu'il avoit paru demander: le Roi de France se désaisissoit en faveur de la Princesse Claude, sa fille, de

1503.

L'affaire de Naples se traite de bonne foi de part & d'autre.

Conditions de ce Traité.

tout ce qu'il possédoit & de tout ce
1503. qu'il pouvoit prétendre dans le Royaume de Naples. Le Roi d'Espagne abandonnoit pareillement sa part de cette Monarchie au Prince Charles, son petit-fils. Les deux Monarques continuoient à jouir chacun de ce qui étoit à eux, jusqu'au mariage accompli du Prince & de la Princesse, & les terres contestées restoient pendant cet intervalle entre les mains de l'Archiduc Philippe.

Le Roi de France & l'Archiduc envoient des ordres respectifs de cesser les hostilités.

Ce traité fut conclu les premiers jours de Mars, tandis que le Roi Ferdinand faisoit des levées en Allemagne, & envoyoit dans le Royaume de Naples des forces qui auroient été inutiles pour la publication de la paix. Aussi-tôt après l'accord consommé, Louis licencia toutes les troupes ramassées à Gênes. L'Archiduc & lui envoyerent de concert dans le Royaume de Naples ordonner, l'un au Duc de Nemours, l'autre à Gonsales, de mettre bas les armes. Le premier obéit ponctuellement, toutes les Places furent ouvertes, & les hostilités cesserent de sa part; mais Gonsales qui avoit des ordres secrets & qui re-

Le Général François y obéit : Gonsales méconnoît ceux de l'Archiduc.

çut encore un renfort de 2000 Allemands le jour même qu'un Gentilhomme de Philippe lui annonçoit la paix, répondit à cet envoyé qu'il connoissoit l'Archiduc pour un Prince qui seroit un jour son Maître, mais que jusqu'à ce moment il n'obéiroit qu'au Roi; que les circonstances ne lui permettoient pas de désarmer, tandis qu'il devoit espérer de fort grands avantages, & qu'il attendroit sur cela de nouveaux ordres de Ferdinand. 1503.

Le renfort envoyé d'Espagne avoit débarqué d'abord dans le Port de Messine, puis dans celui de Reggio. Beaucoup de Napolitains, mécontens de la domination Françoise, s'étoient empressés pour grossir cette nouvelle armée. D'Aubigny, qui commandoit les François dans la Calabre, apprit avec la plus grande surprise, que, malgré la paix conclue, les Espagnols marchoient à lui, & que des forces nouvelles venoient de traverser le Phare de Messine, tandis que Louis XII avoit licencié ses soldats. D'Aubigny accoutumé à vaincre les Espagnols, espéra que la fortune seroit constante; il ramassa en hâte tout ce

Le renfort envoyé d'Espagne arrive dans le Royaume de Naples.

D'Aubigny est battu & fait prisonnier dans la Calabre.

1503. qu'il pouvoit opposer à son ennemi, & sortant de Goïa à la tête de 300 lances & d'environ 4000 fantassins, il rencontra les Espagnols près de Seminara, commandés par Dom Louis de Benavidès. Quoique ceux-ci fussent plus nombreux que les François, d'Aubigny ne put se persuader qu'ils seroient les plus forts. Se confiant dans la justice de sa cause, il leur présenta la bataille. Dans un siécle, où l'on soutenoit la vertu d'une femme ou la vérité d'un fait en champ clos, les preux Chevaliers ne pensoient pas que des perfides pussent jamais être vainqueurs; ils le furent cependant. L'Armée Françoise plus foible, fut battue; après bien du sang répandu, l'Infanterie se débanda, & regagna Goïa dans le plus grand désordre: la Cavalerie, qui couvroit la retraite fut aussi taillée en pieces. L'infortuné d'Aubigny se retira dans un petit Fort, il y fut assiégé & bientôt contraint de se rendre; il perdit dans un seul jour sa liberté & tous les avantages que les François avoient eus dans la Calabre.

Huit jours après le Duc de Nemours est battu & tué dans la Pouille.

Gonsales apprit ce succès dans la

Pouille. Devenu plus fort que le Duc de Nemours, par l'arrivée des Allemands qui se joignirent à lui, il voulut aussi se signaler contre les François, qui reclamoient envain la foi des traités. Gonsales marcha à eux de Barlette où il avoit reçu ses renforts; il passa l'Ofanto, & joignit les François à Cerignoles. Le Duc de Nemours campé avantageusement, ne vouloit pas commettre son armée inférieure en nombre au hasard d'une bataille. Il espéroit que les ordres viendroient bientôt au Général Espagnol de cesser les hostilités. Mais d'Alegre, son Lieutenant, le pressa si vivement de repousser les insultes d'une nation présomptueuse & perfide, que le Général craignit d'être accusé de lâcheté s'il temporisoit encore. Contre ses propres lumieres, & contre son gré, il donna le signal du combat. Dès le commencement de l'action, le magasin à poudre des Espagnols s'enflama, & causa parmi eux beaucoup de désordre. Ce malheur devoit leur faire perdre la bataille, mais la prudence & la valeur de Gonsales le réparerent bientôt. Le Duc 1503.

1503. de Nemours fut tué dans la mêlée; les François privés de leur Chef se disperserent. D'Alegre qui avoit forcé Nemours à donner cette bataille, fuit avec les débris de l'armée battue. En moins de trois heures les Espagnols se virent les maîtres du champ. La défaite de d'Aubigny & celle du Duc de Nemours arriverent toutes deux le vendredi, à huit jours l'un de l'autre, & annonçerent aux François la perte entiere du Royaume de Naples. De-là, disent nos Historiens, on a regardé le vendredi comme un jour malheureux.

Etonnement de Louis XII à ces nouvelles: Philippe accourt à Blois pour servir d'ôtage au Roi de France: il le déclare aussi à Ferdinand.

Louis XII apprit tous ces revers avec autant d'indignation que de surprise. Bien que la bonne foi de Ferdinand fût suspecte à toute l'Europe, le Roi de France ne comprenoit pas qu'un Monarque pût se jouer aussi ouvertement de ses sermens, & mépriser aux yeux du monde entier ce que l'intérêt général rend si sacré à tous les hommes. Il n'eut pas à se plaindre de Philippe. Ce Prince, après la conclusion du traité de Lyon, avoit été en Bresse visiter Marguerite, sa sœur, veuve de l'Infant Dom Juan, mariée

en secondes noces au Duc de Savoye. A la premiere nouvelle des hostilités qui se commettoient dans le Royaume de Naples, Philippe accourut à Blois, où étoit pour lors la Cour de Louis XII, pénétré de douleur de se voir l'instrument de la perfidie de son beau-pere; & se rappellant tous les sermens de Ferdinand, lorsqu'il l'avoit chargé de négocier avec la France, il déclara au Roi Louis, qu'il vouloit rester en ôtage, même en captivité dans sa Cour, pour garantie du traité. Il déclara la même chose à Ferdinand dans des Lettres pleines d'amertume; mais cette menace n'épouventoit pas un Prince jaloux, qui aimoit mieux voir l'héritier d'Isabelle prisonnier en France, que son rival en Castille. Enfin ni les justes plaintes de Louis XII, ni les cris de Philippe, ni le blâme d'une perfidie aussi éclatante, ne contrebalancerent point la joie que Ferdinand ressentît à la lecture des Lettres de Gonzales, qui lui promettoient la conquête prochaine de la partie du Royaume de Naples, échue aux François. 1503.

Ce Général s'étoit déja emparé de

la Capitale : presque toutes les Villes appelloient ses garnisons. La haine des Napolitains ne promettoit aux François dispersés que des travaux infinis, & une chute certaine. D'Alegre & les autres Chefs demandoient des secours, sans lesquels il leur étoit impossible de tenir la campagne, ni de conserver les Villes qui étoient encore à eux. Le Roi de France, malgré sa juste colere, distingua Philippe de Ferdinand, & il en aima davantage ce Prince, dont la droiture avoit été si indignement trompée. Il refusa de le garder à sa Cour, de peur qu'on ne l'y crût en captivité. Louis XII disoit tout haut, que puisque l'Archiduc étoit venu sur la foi des Traités, il devoit s'en retourner de même ; qu'il aimoit mieux punir Ferdinand, que l'imiter. Il ordonna aux Ambassadeurs Espagnols, venus pour colorer cette trahison, de sortir de sa Cour dans vingt quatre heures, & de ses Etats dans huit jours. Philippe fut reconduit en Flandres aux frais de Louis XII, avec tous les honneurs que le Roi de France lui avoit toujours fait rendre. Il y apprit que l'Archiduchesse étoit accouchée en Es-

1503. Gonzales s'empare de Naples & des meilleures Places du Royaume : Louis XII refuse de garder Philippe en ôtage.

pagne d'un Prince, qu'on avoit nommé Ferdinand; que cette Princesse, dévorée de plus en plus d'une passion que l'absence avoit accrue, faisoit les plus vives instances pour rejoindre son époux, avant même que sa santé pût lui permettre un voyage si pénible, & que la résistance qu'on lui avoit opposée, avoit décidé tout-à-fait cette démence, à laquelle Jeanne n'avoit que trop de disposition; que la Reine Isabelle s'affoiblissoit, & que, quoique dans un âge peu avancé, on commençoit à craindre pour sa vie. Toutes ces nouvelles ne donnoient à Philippe aucun empressement de revoir son épouse. La conduite de Ferdinand, & les infirmités de l'Archiduchesse, augmentoient l'éloignement qu'elle lui avoit toujours inspiré. Pour reculer son départ, Philippe représenta les dangers de la mer, & que Ferdinand avoit mis de grands obstacles à son passage par la France.

1503.

Philippe retourne en Flandres, & refuse d'y recevoir son épouse.

En effet Louis XII faisoit les plus grands efforts pour assurer sa vengeance; il leva en même-tems cinq armées, trois de terre, & deux nava-

Efforts de la France pour punir Ferdinand.

les. L'une devoit entrer dans le Royaume de Naples pour réunir les forces qui y étoient dispersées, une autre dans le Roussillon, une autre dans la Biscaye; une flotte qui portoit des troupes de débarquement, devoit parcourir les côtes du Royaume de Naples, & faire des descentes dans ses Ports; une autre flotte étoit destinée à couper la communication de l'Espagne à l'Italie, & à enlever les convois. Tant de préparatifs ne servirent qu'à épuiser la France; la Providence permit que les vertus de Louis XII cédassent à la perfidie de Ferdinand.

1503.

Navarre fait usage des mines au siege des quatre Châteaux de Naples.

Après la réduction de Naples, les quatre Châteaux qui défendent cette Place ne tinrent pas long-tems. Pierre Navarre, dont on a déja parlé, avoit vu faire usage des mines dans une guerre des Génois contre les Florentins, mais sans aucun effet; il sut profiter, au siege des quatre Châteaux, & de cette invention, & de toutes les fautes qui en avoient empêché le succès. Les François virent des bastions & des pans de murailles, qu'ils croyoient inébranlables, sauter en l'air avec un bruit effroyable, & des forteresses

disparoître tout-à-coup à leurs yeux. Tous furent pris ou massacrés. La flotte Françoise, commandée par le Marquis de Saluces, n'arriva devant Naples que le lendemain de la réduction des Châteaux. Les François perdoient leur conquête presqu'aussi vîte qu'ils l'avoient faite. D'Alegre avoit recueilli les débris de l'armée. Retiré sous Gayette, il attendoit, à la tête de cinq ou six mille hommes, les troupes que Louis XII envoyoit en Italie. La Trimoille, qui en avoit pris le commandement, mourut avant d'être parvenu dans les Etats du S. Siege. Tandis que le Marquis de Mantoue, son Successeur, sollicitoit Alexandre VI de livrer le passage aux François, ce coupable Pontife termina sa scandaleuse vie (si l'on en croit le plus grand nombre des Historiens) par un crime bien digne de tout ce qui l'avoit précédée, mais dont les circonstances ne sont pas vraisemblables.

1503.

La flotte Françoise que Louis XII envoie à Naples y arrive trop tard.

Alexandre VI fut empoisonné, dit-on, ainsi que le Duc de Valentinois, dans du vin que tous deux avoient fait préparer pour trois Cardinaux très riches dont ils vouloient envahir l'hé-

Mort d'Alexandre VI & différents bruits sur cet événement.

1503. ritage. Ils les avoient invités dans une de ces maisons de plaisance voisines de Rome, que l'on appelle Vignes. Le domestique, leur complice, laissa par mégarde la fatale bouteille entre les mains d'un autre domestique, qui en versa au Pape & à son fils. Le Pape, plus vieux, & qui avoit bu de ce vin empoisonné plus que le Duc de Valentinois, en mourut peu d'heures après, dans des douleurs excessives. Le Duc prit du contre-poison : on ajoûte même qu'il fut enfermé dans les entrailles d'une mule toute vive. Les Naturalistes ignorent de quel secours peut être un remede si bisarre contre le poison qui agit dans l'intérieur. On trouva dans les coffres du Pape cent mille ducats en or, & beaucoup d'autres richesses, dont le Duc de Valentinois sut bien s'emparer. Il n'étoit donc pas alors enfermé dans le corps de cette mule. Plusieurs Historiens, sans parler de cette horrible aventure, ont écrit qu'Alexandre VI avoit péri d'une fievre violente.

Les Généraux François & Espagnols s'occupent de l'élection du nouveau Pape.

Quoi qu'il en soit, la mort de cet indigne Chef de l'Eglise réveilla l'attention de toute l'Europe, & surtout

des Rois de France & d'Espagne, qui avoient tous deux grand intérêt de faire élire un Pape à leur dévotion. L'armée Françoise resta sur les confins de l'Etat Ecclésiastique, & le Marquis de Saluces vint mouiller avec sa flotte dans le Port d'Ostie. Gonsales crut aussi devoir s'approcher de Rome, pour empêcher, disoit-il, que les François ne gênassent les suffrages. Le Cardinal d'Amboise, premier Ministre de Louis XII, ambitionnoit la Thiare. Ferdinand & Isabelle n'avoient garde de laisser tomber le choix du Conclave sur leur plus grand ennemi; le Duc de Valentinois cabaloit encore & se faisoit craindre dans Rome. Les deux factions avoient la bassesse de mandier son appui; enfin les Cardinaux surent écarter les armes qui brilloient de toutes parts, & qui paroissoient prêtes à se joindre. Les Espagnols & les François se tinrent à quelques distances de Rome; les troupes du Duc de Valentinois & des autres factieux s'éloignerent aussi. D'Amboise, qui se croyoit sûr de la Thiare, ne voulut pas paroître s'être fait élire par la force: sa bonne foi fut déçue.

1503.

On les écarte de Rome.

1503. Le Cardinal Julien de la Rovere, aussi ambitieux, mais plus adroit que lui, sut faire tomber le choix du grand nombre sur Picolomini, dit le Cardinal de Sienne, accablé de maux & d'années, qui n'occupa le Saint Siége que vingt-trois jours. Ce Pontife prit le nom de Pie III. Sa mort fut un malheur pour le monde Chrétien, qui, au milieu de tant de troubles, avoit besoin d'un Pasteur vertueux & pacifique. Le Cardinal de la Rovere avoit eu le tems de former son parti pendant cet intervalle qu'il savoit bien devoir être très court. Aussi-tôt après la mort de Pie III, il fut élu Pape par acclamation au moment où les Cardinaux entroient dans le Conclave. Le Cardinal d'Amboise fut trompé pour la seconde fois d'autant plus cruellement, qu'en déférant à la Rovere la Thiare qu'il ne pouvoit plus espérer, d'Amboise s'étoit flaté que le nouveau Pontife aimeroit la France, où il avoit été bien accueilli pendant un exil que son prédécesseur lui avoit fait souffrir; mais Jules Second (ce fut ainsi qu'il se fit nommer), devint le plus grand ennemi de Louis XII.

Picolomini, dit le Cardinal de Sienne, est élu.

Il meurt presqu'aussi-tôt.

Le Cardinal de la Rovere est élu en sa place, & prend le nom de Jules Second.

Dans un siécle où les Souverains Pontifes étoient si puissans, le Roi de France perdit beaucoup, sans doute, de n'avoir pu faire asseoir le Cardinal d'Amboise sur la Chaire de Saint Pierre : mais ce n'étoit pas tout ce qu'il avoit à regretter. Le tems que ses Généraux avoient consumé aux environs de Rome, la saison qui s'étoit avancée, tous les Seigneurs de Naples & d'Italie que les cabales avoient détachés de lui, l'argent que des dépositaires infideles surent détourner, toutes ces circonstances enfin sembloient se réunir pour faire manquer l'expédition de Naples. Le Marquis de Mantoue, successeur du Duc de la Trimoille, menoit à cette guerre 25000 hommes de troupes reglées & un très grand nombre de volontaires. Yves d'Alegre avoit récueilli dans Gayette 5000 hommes des débris de l'armée du Duc de Nemours. Le Marquis de Saluces en commandoit au moins autant sur sa flotte ; il s'en falloit bien que les Espagnols fussent aussi nombreux ; mais ils avoient à leur tête Gonsales de Cordoue, le plus habile Général de

1503.

Etat des François dans le Royaume de Naples.

1503. ſon tems, on auroit pu dire le plus fourbe, s'il n'avoit pas ſervi Ferdinand. La marche des François fut longue & pénible ; au milieu du mois de Novembre, les campagnes déja dévaſtées par les Eſpagnols, n'offroient plus de reſſources. Les magaſins manquoient tout-à-fait aux François, & les chemins déja gâtés, devenoient impraticables par la nombreuſe artillerie que le Marquis de Mantoue traînoit à ſa ſuite.

Situation des Eſpagnols.

Tandis que l'armée Françoiſe étoit reſtée près de Rome pour garder ou pour intimider le Conclave, Gonſales, quoiqu'il eût paru occupé du même objet, n'avoit pas négligé de s'emparer de San Germano & des Frontieres du Royaume qu'il avoit eu le loiſir de fortifier. Jacques de Silly & Louis d'Hedouville de Sandricourt, Lieutenans du Marquis de Mantoue, propoſoient d'aſſiéger San Germano, & répondoient du ſuccès ; mais le Général refuſa de former des ſiéges, tandis qu'il pouvoit pénétrer dans les terres. Malgré la diſette qu'éprouvoit ſon armée, il vouloit, diſoit-il, arriver juſqu'à Naples, comme s'il

avoit conquis tout ce qu'il laissoit derriere lui. Il prit cependant Rocca Divandro, Place assez forte sur les bords de la mer, & y laissa une Garnison considérable. Parvenus à la riviere du Garillan, les François espérerent qu'après l'avoir passée, ils arriveroient facilement à Naples, parceque le peu de places qu'ils rencontreroient en chemin tenoient encore pour eux Gonsales les observoit de l'autre côté de la riviere avec une armée beaucoup moins forte que la leur, mais qu'il croyoit suffisante pour les empêcher de construire un pont. Cependant comme le bord du fleuve qu'occupoient les François étoit beaucoup plus haut que celui que gardoient les Espagnols, Sandricourt établit des batteries en grand nombre dont le feu contraignit Gonsales d'abandonner le terrein. On y construisit un pont de bateaux avec beauçoup de promptitude & de bonheur.

1503.

Gonzales veut empêcher les François de passer le Garillan.

Passage du Garillan.

Une partie de l'armée ayant passé sur ce pont long-tems avant la nuit, le Marquis de Saluces, Silly, Sandricourt, d'Alegre, & tous les Chefs, conjurerent le Marquis de Mantoue

de les mener à l'ennemi. Celui-ci s'obstina à faire construire une redoute pour défendre ce pont. Il ne voulut pas même faire passer le Garillan au reste de son armée, que cet ouvrage ne fût achevé. Le lendemain dès la pointe du jour, Gonsales ne manqua pas d'attaquer les travailleurs, & ceux qui les soutenoient, avec tant d'ordre & de valeur, qu'il les repoussa de l'autre côté du fleuve, après leur avoir tué bien du monde; il auroit rompu le pont, si l'artillerie Françoise qui faisoit un feu effroyable ne l'eut forcé de se retirer. Gonsales, après cet avantage, partagea son armée pour aller assiéger Rocca Divandro. Les Lieutenans du Marquis de Mantoue s'en réjouirent, persuadés que les Espagnols n'en seroient que plus faciles à vaincre s'ils venoient à se séparer; mais ils ignoroient que Gonsales avoit parole du Marquis de Mantoue de n'être point attaqué. Jamais ils ne purent obtenir de ce Chef infidele, qu'il les menât à une victoire qu'il croyoient certaine. La Garnison de Rocca Divandro s'attendant qu'elle seroit sécoure,

1503.

Choc des François & des Espagnols de l'autre côté du fleuve. Les François le repassent.

Le Marquis de Mantoue, Général de l'armée Françoise, trahit son parti.

ſecourue, combattit avec beaucoup de valeur, mais les mines auxquelles on n'avoit point encore trouvé de remede, ouvrirent bientôt les fortifications. Les François ſoutinrent pluſieurs aſſauts, & n'ayant voulu entendre à aucune capitulation parce-qu'ils croyoient toujours voir arriver l'armée du Marquis de Mantoue, ils furent tous tués ou faits priſonniers. La perte de cette place & des braves qui la défendoient, pénétra tous les François d'indignation contre leur Chef; ils ne douterent plus qu'ils ne fuſſent trahis; & tandis qu'ils délibéroient ſur le parti qu'il falloit prendre, le Marquis de Mantoue, qui prévît ce qui alloit arriver, feignit une maladie pour pouvoir ſe retirer chez lui. Il partit chargé de la haîne de toute l'armée, & emmena un grand nombre de volontaires Italiens, ennemis d'autant plus dangereux, qu'ils faiſoient profeſſion de ſervir la France.

1503.

Priſe de Rocca di Vandro: le Marquis de Mantoue quitte l'armée Françoiſe.

Tous les François d'une commune voix, déféreront le commandement au Marquis de Saluces, eſpérant que ce choix retiendroit à l'armée ceux des Italiens qui n'étoient pas mal in-

Le Marquis de Saluces lui ſuccede.

1503. tentionnés. Louis XII confirma ce que les troupes avoient fait ; le nouveau Chef montra d'abord beaucoup de valeur & de prudence. Il choisit un lieu avantageux pour le passage du Garillan, & ayant bien disposé ses batteries, il jetta son pont de bateaux & fit traverser le fleuve à toute son armée aux yeux des Espagnols qui lui opposerent de vains efforts. L'Armée de Gonsales étoit, comme nous l'avons dit, beaucoup moins nombreuse que celle des François ; il n'espéroit pas de renfort d'Espagne, parceque deux flottes Françoises tenoient la mer ; mais ce Chef, qu'on surnommoit avec raison le Grand Capitaine, joignoit à beaucoup d'autres talens, une parfaite connoissance du pays dans lequel il faisoit la guerre. Son but étoit d'empêcher l'armée Françoise de pénétrer à Naples : il ne négligea rien pour y parvenir. Gonsales connoissoit un vallon très creux & très aquatique, seul chemin que les François pussent prendre pour parvenir à Sesse & à Terranova, car il étoit maître des Places circonvoisines. On n'arrivoit à ce vallon que par un dé-

Gonzales s'établit dans un camp qui ferme aux François l'entrée du Royaume de Naples.

filé qui en rendoit l'accès facile à défendre avec peu de soldats; des torrens impétueux tomboient des montagnes qui environnoient ce lieu, & qui l'avoient fait nommer la ceinture. Le Marquis de Saluces l'y vit entrer avec joie, parcequ'il le croyoit, avec raison, très desavantageux; mais il ne pensoit pas qu'il faudroit que lui-même y passât pour pénétrer dans le Royaume de Naples, & que ce défilé qu'on pouvoit défendre avec si peu de monde, rendoit les forces des Espagnols égales aux siennes. 1503.

Souffrances de l'armée Espagnole.

Pour le malheur des deux armées, l'hiver fut beaucoup plus rigoureux qu'il ne l'est ordinairement dans ce climat. Le camp de la Ceinture devint presqu'inhabitable par les neiges & les pluies continuelles. Les Espagnols ne se sauvoient de l'inondation qu'à la faveur d'une grande quantité de fascines qu'ils entassoient pour élever le terrein. Gonzales, convaincu que les François souffriroient bientôt plus que lui, fut sourd aux cris de son armée, s'obstinant à demeurer dans ce camp, malgré les maladies qui lui enlevoient beaucoup de monde. Le Marquis de

1503. Saluces vit trop tard que le chemin de Naples lui étoit fermé ; il n'osoit attaquer les Espagnols dans le défilé de la Ceinture. Persuadé que la saison ne pouvoit être long-tems mauvaise en Italie, il repassa le Garillan, après avoir fait construire un Fort du côté qu'il abandonnoit, pour occuper toujours les deux rives. Il crut devoir attendre le moment des opérations; mais la famine, que l'avidité & la mauvaise foi de l'Intendant de l'armée rendirent bientôt générale, mit le découragement parmi les François ; en moins de huit jours ils furent réduits au tiers de ce qui avoit passé le Tibre.

Le Marquis de Saluces repasse le Garillan : disette dans son armée.

Le Marquis de Saluces la laisse se disperser : attention de Gonzales aux manœuvres des François.

Louis XII apprit à Lyon que cette armée, qu'il croyoit déja maîtresse du Royaume de Naples, étoit sur la frontiere, toute prête à se dissiper. Le Marquis de Saluces, attendant des secours, permit aux Soldats de chercher par tout à soulager leur misere. Il ne put pas soumettre à une discipline exacte des hommes prêts à périr de faim ; & quand les soins de Louis XII eurent fait passer de l'argent en Italie pour payer les montres, Saluces ne veilla pas assez à rapprocher ses quar-

tiers, que la néceſſité avoit beaucoup étendus. Sachant la poſition des Eſpagnols, auſſi fâcheuſe que la ſienne, il les croyoit dans l'impoſſibilité de l'attaquer jamais. Mais Gonzales ne s'étoit expoſé volontairement à tant de maux, que pour profiter de toutes les conjonctures; il recevoit tous les jours des recrues de ſoldats Italiens, qui, n'ayant plus rien à faire en Italie, & ne ſachant pas le mauvais état de ſon armée, s'empreſſoient, ſur ſa réputation, de venir ſervir ſous ſes enſeignes. Ces nouveaux combattants avoient plus que réparé la perte que Gonzales avoit faite par les maladies; d'ailleurs il portoit des yeux attentifs ſur tous les mouvements des François, & ſur leur poſition. Ses eſpions lui en avoient plus appris que le Marquis de Saluces n'en ſavoit lui-même. 1503.

Bien certain que les François, qui tenoient trop de terrein, n'étoient pas en état de ſoutenir un choc inopiné, Gonzales réſolut de s'emparer des deux rives du Garillan. Il conſtruiſit un pont ſur ce fleuve à une lieue du dernier quartier des François; car il ſavoit ſûrement qu'ils ne gardoient pas

Il conſtruit un pont ſur le Garillan, paſſe le fleuve & bat l'armée Françoiſe.

1503. leurs flancs à cette diſtance. Gonzales paſſa ſur le pont qu'il avoit conſtruit avec les deux tiers de ſon armée, laiſſant le reſte à l'autre bord ; il ſurprit le poſte de Fagio, plein de François, qui n'étoient pas ſur leurs gardes. Les troupes ne ſe replierent ſur elles-mêmes, à la vue d'un corps conſidérable, qu'avec beaucoup de perte. Pendant tous ces mouvements l'arriere-garde de Gonzales, reſtée à l'autre rive, attaqua le Fort que les François avoient conſtruit pour défendre leur pont. Ceux qui le gardoient, inférieurs en nombre, n'eurent que le tems de le repaſſer pour rejoindre leur armée, & de rompre leur pont après eux ; mais les Eſpagnols le reformerent des mêmes bateaux, & paſſerent deſſus à la pourſuite des François, qui tâchoient de gagner Gayette. Ils ſe retirerent en aſſez bon ordre, tant que les chemins étroits ne donnerent pas aux Eſpagnols la facilité de s'étendre ; mais lorſque ceux-ci furent en plaine, les François, craignant d'être enveloppés, fuirent en déſordre vers la Ville dans la circonvallation de laquelle ils eſpérerent trouver leur ſalut. Cette funeſte

journée annonça la ruine totale des François ; ils abandonnerent leurs canons, leurs équipages, leurs malades ; le découragement devint si grand, qu'ils ne songerent pas même à défendre Gayette. 1503.

1504.

Gonzales assiege Gayette.

Gonzales en forma le siege dès les premiers jours de Janvier. Le Marquis de Saluces & ses Lieutenants, persuadés que leur unique devoir étoit de sauver les restes languissants de leur armée, offrirent, au bout de trois jours, de capituler. Gonzales, trop heureux d'éloigner ces François, qu'il avoit tant redoutés, accepta la proposition avec joie ; il promit de laisser sortir du Royaume les troupes armées, & de rendre tous les prisonniers faits pendant la guerre. La capitulation fut signée à cette seule condition ; mais Gonzales ne pouvoit pas renoncer à son caractere : il ne fit jamais un accord auquel il n'ait pas manqué. Lorsque les troupes furent sorties de Gayette ; il prétendit n'avoir pas compris, dans le nombre des prisonniers, les Officiers, ni même les soldats Napolitains, il ne voulut entendre par ces mots : *Tous les prisonniers*

Capitulation de Gayette : Gonzales manque à sa parole.

H iv

1504. *faits pendant la guerre*, que les François & les Suisses. Les vaincus n'étoient pas en état de lui faire tenir sa sa parole ; il fallut subir la loi, telle qu'il lui plut de la dicter. Les Napolitains de la faction d'Anjou furent enfermés dans des cachots, dont ils ne sortirent qu'en abandonnant le bien qu'ils possédoient dans leur Patrie. Les François quitterent l'Italie par pelotons, & périrent presque tous en chemin de maladie, de froid & de misere. Le Marquis de Saluces mourut peu de mois après du chagrin que lui causa cette déroute. Louis XII fut très sensible à la perte d'une armée, qu'il avoit cru devoir lui rendre beaucoup plus que la mauvaise foi de Ferdinand ne lui avoit ravi. Il fit pendre l'Intendant auquel on reprochoit, avec raison presque tous les désastres qui avoient chassé les François d'Italie.

Les François quittent l'Italie : mort du Marquis de Saluces

Les deux armées que Louis XII avoit destinées contre le Roussillon & contre la Biscaye, n'avoient pas mieux réussi que celle de Naples. Celle de Biscaye étoit commandée par le Sire Alain d'Albret, pere du Roi de

Le Sire d'Albret, commandant l'armée Françoise en Biscaye, trahit Louis XII.

Navarre, qui avoit disputé à Charles VIII la main d'Anne de Bretagne. 1504.
Soit qu'à la mort de Charles VIII, les prétentions du Sire d'Albret se fussent réveillées, & qu'il eût su mauvais gré à Louis XII, d'avoit fixé une seconde fois la Duchesse de Bretagne sur le trône de France, soit qu'il ait voulu ménager pour son fils la bienveillance des Rois Catholiques : ce Seigneur ne prit le commandement d'une armée Françoise, que pour trahir la cause qu'il paroissoit défendre. On avoit donné au Sire d'Albret le Maréchal de Gié pour Lieutenant. Ce Général aussi affectionné à son Maître, que d'Albret l'étoit peu, vit avec peine les François campés dans le lieu le plus stérile de la Biscaye, perdre la meilleure saison pour la guerre, & attendre de Navarre de prétendus secours qui ne devoient pas venir. Les représentations du Maréchal de Gié, n'engagerent point le Sire d'Albret à changer de conduite; il n'entreprit aucun siége, il ne forma aucun projet de campagne, en un mot il employa pour affamer son armée, & pour forcer le soldat à déser-

1504. ter, plus de précautions que les Généraux n'en prennent ordinairement pour approvisionner & contenir les troupes : il n'y réussit que trop. Ferdinand n'avoit pas pris la peine d'opposer des forces à celles qu'il savoit très bien ne devoir pas redouter. Louis XII fut contraint de dissimuler cette perfidie, il n'avoit pas de quoi punir un Sujet puissant, pere du Roi de Navarre, tandis que les armes Françoises étoient employées de toutes parts.

Les Espagnols défendent le Roussillon contre l'armée du Maréchal de Rieux.

Le Roi de France espéroit plus de succès de la guerre du Roussillon ; le Maréchal de Rieux avoit formé le siége de Salses, & paroissoit tout prêt à s'emparer de cette Place importante ; mais Ferdinand tourna toute sa défense vers cette Province, que les François menaçoient d'envahir. Le Duc d'Albe à la tête de vingt mille hommes, avoit trouvé le moyen d'introduire des secours dans Salses avant qu'elle fut investie. Ferdinand marcha lui-même avec un pareil nombre, que la Reine Isabelle, toute languissante qu'elle étoit, avoit su lever en Castille. Ces forces contraignirent les

François d'abandonner ce siége. Tous les succès du Maréchal de Rieux se bornerent à défendre le Languedoc des entreprises d'une armée supérieure en nombre, & à empêcher Ferdinand d'y pénétrer. 1504.

Le Sire d'Albret défend la Guyenne : treve entre la France & l'Espagne pour tout ce qui n'est pas le Royaume de Naples.

La Guyenne étoit pareillement fermée, parceque le Sire d'Albret, quoiqu'il eut trahi la France, ne vouloit pas sacrifier ses domaines à l'amitié de Ferdinand. Ce prétendu ennemi qui l'avoit servi si utilement, le menaçoit de faire déclarer la Navarre, s'il tentoit jamais de pénétrer dans la Guyenne. Les troupes du Roi d'Espagne devenoient inutiles sur ces frontieres, il étoit tout plein du desir de les faire passer à Naples, où sa position n'étoit pas encore aussi favorable que nous l'avons vue ; mais il n'avoit pas de vaisseaux de guerre à opposer aux deux flottes Françoises qui occupoient la mer. Ferdinand fit proposer à Louis XII une treve pour les frontieres des deux Monarchies, dans laquelle le Royaume de Naples ne seroit point compris. Il chargea Frédéric, Roi de Naples, & prisonnier en France, de conduire cette né-

1504. gociation ; ce Prince ménagea la treve entre ses deux ennemis. Le Roi d'Espagne le flattoit encore de le faire remonter sur son trône, & le crédule Frédéric ne se souvenoit plus que Ferdinand l'avoit trompé bien des fois. Il alla à la Cour de Louis, qui, réduit à craindre pour le Languedoc, consentit volontiers d'écarter la guerre de ses Provinces. Louis XII pensoit que cette treve lui seroit avantageuse. L'armée qu'il destinoit au Royaume de Naples, étoit toute prête à y entrer, on ne s'attendoit pas à tous les revers que nous avons racontés. La trahison du Sire d'Albret, n'avoit pas fait présumer à Louis XII, que le Marquis de Mantoue le trahiroit aussi, que le Marquis de Saluces opposeroit de vains efforts aux talens de Gonzales, & que les trésors qu'il avoit destinés à cette expédition, seroient ravis par des mains infideles.

Treve pour le Royaume de Naples : Ferdinand abuse de la bonne foi de Louis XII.

Il ne falloit plus à Ferdinand qu'un manque de foi pour être tout à fait maître du Royaume de Naples ; il ne tarda pas à le devenir. Louis XII avoit ordonné de nouvelles levées,

il vouloit réparer l'honneur de ses armes en Italie ; mais le trésor Royal étoit épuisé, & ce bon Prince, appellé avec tant de raison le pere du peuple, ne pouvoit pas se résoudre à soumettre ses Sujets à des impôts extraordinaires, pour faire, ou pour recouvrer des conquêtes, très indifférentes à leur bonheur. Les vertus de Louis XII fournirent à Ferdinand une nouvelle occasion de le tromper. Le Roi de France conservoit encore cinq Places dans le Royaume de Naples. Ferdinand lui fit offrir une treve de trois ans, dans laquelle ce Royaume seroit compris. Quelqu'aversion que le Roi d'Espagne eut inspirée à Louis XII, celui-ci reçut avec avidité une proposition qui lui donnoit le tems de remonter ses finances, qui lui conservoit le peu de Places qui tenoient encore pour lui dans la Pouille & dans la Calabre, & qui nourrissoit l'espérance de recouvrer un jour tout ce qu'il avoit perdu. Il signa la treve, l'Ambassadeur d'Espagne y inséra par ordre de son Maître, que le commerce seroit tout à fait rétabli entre les deux nations, excepté seulement dans

1504

1504. le Royaume de Naples. On fit entendre à Louis XII que cette clause n'étoit que pour empêcher que des Négocians François ne transportassent par mer des soldats dans ce Royaume, & qu'à la fin de la treve, il ne se trouvât tout à coup une armée dans la Pouille Louis XII ne connoissoit pas la défiance; Ferdinand même n'avoit pas pu l'y accoutumer. Il signa la treve, & cessa ses levées, d'autant plus volontiers, que les moyens lui manquoient.

Le reste des François demeuré à Naples, repasse en France.

Tout aussitôt Gonzales bloqua les cinq Places qui appartenoient aux François, si exactement, qu'il ne put y entrer aucune espece de denrées. Ferdinand prétendit que par cette clause, *le commerce ne sera point rétabli entre les deux nations dans le Royaume de Naples*, on devoit entendre que les Napolitains ne fourniroient rien absolument aux François. Tout l'effet de la treve étoit, selon lui, de ne point attaquer l'ennemi à main armée. On éprouva bientôt dans les cinq Places une famine absolue, les garnisons se virent contraintes d'en sortir. Gonzales leur accorda les hon-

neurs de la guerre ; Louis d'Arc qui commandoit toutes ces troupes, ramena en France quelques soldats échappés à toutes les especes de dangers. Ainsi finit cette malheureuse guerre : la foi Espagnole devenoit dans ce siecle, ce que la foi Carthaginoise avoit été dans l'Antiquité. 1504.

Ferdinand devient jaloux du grand pouvoir de Gonzales dans le Royaume de Naples.

Il falloit toujours que Ferdinand eut des ennemis, ou publics, ou secrets. Lorsqu'il ne craignit plus les François dans le Royaume de Naples, il devint jaloux du Général qui avoit fait pour lui cette importante conquête. L'autorité que Gonzales y exerçoit, passoit de beaucoup celle d'un Viceroi ordinaire. Il avoit osé partager à son gré les dépouilles que lui-même avoit arrachées aux François, il distribuoit les confiscations, nommoit les Grands Officiers du Royaume, présentoit au Pape Jules II les Evêques que ce Pontife ne manquoit jamais d'instituer ; il dictoit des loix nouvelles, sous le prétexte de la nécessité ; enfin il faisoit, sous le bon plaisir du Roi Ferdinand : (car c'étoit toujours ainsi qu'étoient intitulés les Actes publics), ce que

1504. le Roi Ferdinand ne lui voyoit faire qu'avec le plus grand regret. Gonzales tâchoit d'ailleurs de mériter toujours les bontés de son Maître ; il fit déclarer les Pisans en faveur des Espagnols, quoi qu'ils eussent toujours été jusqu'alors sous la protection de la France ; il fit arrêter à Naples, & conduire à Madrid le Duc de Valentinois, ce fils d'Alexandre VI, que le Pape Jules II avoit enfin dépouillé de toutes ses usurpations dans la Romagne, & que Ferdinand vouloit tenir en captivité, de peur que ce factieux ne servît un jour les François. Plus les Etats de Ferdinand étoient considérables & paisibles en Italie, plus celui qui les gouvernoit lui devenoit suspect. Ferdinand qui avoit trompé toute sa vie, devoit se méfier de celui qu'on pouvoit nommer son complice ; d'ailleurs un foule d'envieux aigrissoient ses chagrins, & augmentoient ses soupçons.

Infirmités de la Reine Isabelle : chagrins qui les augmentent.

Cependant Isabelle étoit depuis deux ans accablée de maux, dont la nature & la continuité devoient faire craindre les suites. Il s'y joignit des chagrins très amers, qui contribue-

rent sans doute à terminer les jours de cette grande Reine. Isabelle aimoit tous ses enfans ; elle avoit gardée auprès d'elle Jeanne, sa fille aînée, & sa présomptive héritiere, tandis que Philippe faisoit en France ce traité, dont on a vu les suites. La mauvaise foi de Ferdinand avoit de plus en plus éloigné l'Archiduc de son épouse, dont l'amour effrené ne pouvoit que lui être très à charge, parcequ'il porta toujours ce caractere de démence, qui se développa si fort depuis. La froideur de Philippe, & les obstacles qu'il faisoit naître sans cesse, au retour de l'Archiduchesse Jeanne dans ses Etats, avoient tellement irrité cette malheureuse Princesse, qu'elle vouloit partir pour la Flandre, au milieu des rigueurs de l'hiver, avant même d'être accouchée de son second fils. Envain Isabelle employa toute son autorité ; Jeanne n'étoit pas en état de la reconnoître. La passion qui la tourmentoit, ne tarda pas à l'égarer. Comme elle vit qu'on lui refusoit des vaisseaux, & tous les moyens de passer en Flandres au milieu d'une saison rigoureuse, tandis

1504.

Démence de l'Archiduchesse Jeanne : son départ pour rejoindre l'Archiduc.

1504. qu'elle étoit à peine relevée de sa couche ; elle entreprit de faire le voyage, seule, à pied, sans prendre le soin de se déguiser, ni de cacher sa marche. Elle voulut, en plein jour, sortir du Château de Medina del Campo, pour s'acheminer vers Gand. On ne put s'opposer à ce bisare dessein, qu'en levant les ponts qui fermoient la forteresse. L'infortunée Princesse demeura exposée à l'injure de l'air, sans jamais vouloir rentrer dans son appartement, ni recevoir aucun service des ses Officiers ou de ses femmes. Elle prenoit ses repas auprès du pont qu'on avoit levé à sa vue, & ne cessoit de demander avec larmes qu'on lui laissa rejoindre son époux. La Reine pénétrée de douleur envoya Ximenès à l'Archiduchesse : le Ministre connut bientôt qu'on ne feroit qu'irriter ses maux en retardant son départ. Les promesses de Ximenès la calmerent, elle se laissa persuader d'attendre avec plus de tranquillité les vaisseaux qu'on préparoit pour elle à la Corogne. L'Archevêque de Tolede détermina la Reine à ne lui plus opposer aucune résistance. Il étoit dan-

gereux de laisser voir aux Castillans ce qui devoit exciter leur mépris & réfroidir leur zele. Ces peuples que la sagesse d'Isabelle avoit domptés avec tant de peine, pouvoient bien secouer le joug d'une Princesse qu'ils auroient vue tout à fait incapable de les gouverner. Jeanne partit de la Corogne les premiers jours de Mars, laissant la Reine sa mere, dans un état que l'idée de Philippe ne lui permit pas de voir. 1504.

Coruña

Les infirmités d'Isabelle ne ralentirent ni son activité, ni son affection pour ses Sujets, ni cet amour de la justice qui fit toujours la base de son caractere. Aidée par l'Archevêque de Tolede, elle porta jusqu'à la fin une attention éclairée aux affaires de l'administration. A l'occasion de la naissance du Prince Ferdinand, elle avoit délivré pour un an de toute espece d'impôts la ville d'Alcala, où l'Archiduchesse étoit accouchée. La Reine voulut faire participer à cette grace tous ses Sujets, malgré les frais de la guerre de Naples, auxquels elle avoit contribué; Isabelle trouva dans son économie les moyens de soulager les

Isabelle, accablée de maux, gouverne toujours son Royaume.

1504. deux Castilles d'une partie des droits d'entrée pendant l'année de la naissance de Ferdinand. Les secours qu'elle tiroit de Ximenès ne fermoient point ses yeux aux défauts de ce Ministre ; elle sut quelquefois réprimer sa sévérité, même dans l'administration de son Eglise, où l'Archevêque pensoit n'avoir aucun compte à rendre à ses Maîtres.

Cedaurs

Elle réprime une entreprise de l'Archevêque de Tolede.

L'état de la Reine ne permettoit pas à l'Archevêque de Tolede de veiller par lui-même à la conduite de son Diocèse. Ayant appris qu'il s'y étoit glissé quelques abus, il envoya deux Vicaires Généraux à Tolede ; dont le zele ardent, mais indiscret, aigrit le mal au lieu de le calmer. Indignés du luxe, & de tous les autres désordres que les Chanoines de Tolede étaloient aux yeux du peuple, ils rendirent contre eux des Sentences très séveres, & se porterent à un tel excès, qu'ils en firent emprisonner trois au nom de l'Archevêque. Ces Ecclésiastiques respectables, au moins par leurs dignités & par leur naissance, appellerent à Rome des Sentences décernées contre eux, & le Chapitre dé-

puta vers la Reine, pour réclamer contre la violence, & prouver à Isabelle que les Vicaires de l'Archevêque avoient excédé le pouvoir qui leur étoit confié. Malgré les prétentions exorbitantes des Evêques d'Espagne, malgré le crédit de Ximenès, & la confiance qu'il avoit inspirée à la Reine, Isabelle voulut être informée de la voie de fait. Après un mur examen, elle condamna les Vicaires de Ximenès, fit relâcher les prisonniers, qui n'avoient point dû être arrêtés sans sa permission, ordonna à l'Archevêque d'aller lui-même prendre connoissance des faits, & réformer les Sentences. Malgré les préjugés des tems & des lieux, Ximenès obéit; il partit pour Tolede, & ne vit plus la Reine, qui ne vécut que très peu de tems après ce dernier acte d'autorité. 1504.

Elle appelle en vain l'Archiduc en Castille.

Isabelle sentoit sa fin approcher; elle écrivit à l'Archiduc Philippe les lettres les plus pressantes, pour l'inviter à venir recueillir l'héritage que l'alliance de Jeanne lui promettoit. Mais Philippe étoit trop aigri contre Ferdinand pour reparoître jamais

dans une Cour où il le verroit regner.
1504. Des démêlés avec le Duc de Gueldres lui servirent de prétexte pour retarder son départ. Isabelle affoiblie par les maux, prit à son tour de l'éloignement pour celui qui lui montroit tant d'indifférence ; elle lui en donna des preuves dans son testament, qu'elle fit rédiger à Medina del Campo, peu de jours avant de mourir. Isabelle y laissoit la Couronne à l'Archiduchesse Jeanne, à qui elle ne pouvoit, ni ne vouloit l'ôter ; mais en cas que l'absence, la maladie, ou quelqu'autre cause empêchât la Princesse de gouverner, Isabelle nommoit Ferdinand, Regent du Royaume, jusqu'à ce que l'Archiduc Charles, leur petit-fils, eût atteint l'âge de vingt ans accomplis. Elle donnoit à Ferdinand 25000 ducats chaque année, à prendre sur les revenus de l'Etat, l'administration des trois Grandes Maîtrises qui appartenoient à ce Prince par les Bulles de réunion, & la moitié de tout l'or qui reviendroit du Nouveau Monde. Elle nommoit l'Archevêque de Tolede, l'Evêque de Palence ; Antoine

Isabelle nomme dans son Testament Ferdinand Régent de Castille.

Fonſeca, & Jean Velaſquès, tous deux Intendans des Finances, ſes Exécuteurs teſtamentaires. Elle ordonna que les anciennes aliénations fuſſent de nouveau examinées, & qu'on fît rentrer dans les domaines de la Couronne, tout ce qui en avoit été diſtrait ſans raiſon. Elle défendit qu'on portât ſon deuil, ni aucun autre à l'avenir en étoffes de groſſe ſerge, ſelon l'ancien uſage d'Eſpagne, & fit beaucoup de diſpoſitions pieuſes. 1504.

Prieres pour le rétabliſſement de la Reine : elle veut qu'on ne prie plus que pour le repos de ſon ame.

Toutes les Egliſes des différents Royaumes retentiſſoient de prieres, pour obtenir du Ciel le rétabliſſement de la Reine. Cette Princeſſe avoit trouvé le moyen de faire chérir un gouvernement ſévere, à ces Caſtillans juſques-là ſi amis de l'indépendance. Ceux même à qui elle avoit arraché les armes, l'aimoient encore plus qu'ils ne l'avoient redoutée, & tous s'écrioient douloureuſement, que Dieu vouloit abaiſſer l'Eſpagne, puiſqu'il lui ôtoit ſitôt une ſi grande Reine. Comme elle ſentit que, malgré les vœux de ſon peuple, ſes maux ne faiſoient qu'augmenter, réſignée à la volonté du Ciel, elle ordonna

1504. de cesser les prieres pour le rétablissement de sa santé, & de n'en faire plus que pour le repos de son ame. Isabelle mourut sous l'habit de Saint François, selon l'usage de ce siecle, le 26 de Novembre, âgée d'environ cinquante-trois ans; son corps fut porté à Grenade, ainsi qu'elle l'avoit desiré.

Sa mort: portrait de cette Princesse.

Le tems qui enveloppe tout de ténebres épaisses, nous éclaire sur ce qu'on doit penser des Rois. C'est dans la perspective de l'antiquité qu'on les apperçoit sans préjugé, sans enthousiasme & sans haine: alors on les juge ce qu'ils sont. Isabelle fut l'idole de son siecle, d'autant plus qu'elle ne s'éleva point au dessus de son siecle. Les Historiens Espagnols ne se lassent point de vanter son amour pour la justice, son courage, son discernement, l'élévation de son ame & la sureté de ses vues. Isabelle donna une existence nouvelle à cette nation, qui depuis plusieurs regnes, tournoit ses forces contre elle-même; elle sut mettre à profit pour le bonheur & la tranquillité de ses peuples les vices même qui les avoient divisés &

appauvris

appauvris : elle fit aimer l'autorité. 1504.
Les lumieres de cette grande Princesse pénétrerent tous les ressorts d'une sublime politique, & lui apprirent quel est le véritable intérêt des Etats ; mais elle ne connut jamais bien, ni l'intérêt de la Religion, ni l'esprit de l'Evangile, ni quel peut être l'empire des hommes sur les consciences. Ainsi que son Ministre, elle crut opérer la conviction par la crainte & par la cupidité. Sa sagesse avoit ramené l'ordre & l'abondance dans l'Espagne, mais elle y introduisit aussi la persécution & l'hypocrisie, au lieu de la foi qu'elle avoit prétendu y affermir.

Ferdinand se fait déclarer Régent.

Le jour même de la mort de la Reine, Ferdinand fit élever un échafaut dans la Place de Medina del Campo, il y abdiqua le titre de Roi de Castille, & se fit déclarer Régent. On arbora les étendards des deux Royaumes au nom de Jeanne & de l'Archiduc son époux ; la même cérémonie se pratiqua dans toutes les Provinces ou Royaumes. Au milieu de la consternation générale, Ferdinand montra une douleur qui pouvoit être

1504. vraie, mais qui ne fut ni assez vive, ni assez profonde, pour lui faire oublier ses propres intérêts. L'autorité étoit prête à lui échapper en Castille, & il vouloit la retenir. Il avoit de violens soupçons sur la fidélité de Gonzales en Italie, il songeoit à s'en assurer. La prudence de ce Prince avoit toujours applani des difficultés, mais Ferdinand s'étoit plus occupé à tromper les hommes, qu'à les séduire. Il sentit trop tard à la mort de la Reine, que le cœur des Castillans lui manquoit. Les factions qu'Isabelle avoit réprimées, reparurent aussitôt qu'elle eut fermé les yeux. On disoit tout haut que cette Princesse, si absolue pendant sa vie, avoit en vain prétendu donner des loix après sa mort; que Philippe, époux de Jeanne, devoit exercer sur la Castille, tous les droits que Ferdinand y avoit eus jusqu'alors, comme époux d'Isabelle. Plusieurs même soutinrent que le testament de la Reine étoit supposé; celui qui devoit profiter de cette fraude, leur paroissoit très capable de l'avoir inventée.

Murmure des Sujets.

Les Etats s'assemblerent à Toro;

ils y furent plus tranquilles qu'on n'avoit dû l'espérer, parceque les mécontens qui vouloient s'appuyer de l'autorité de Philippe, n'avoient point encore reçu de nouvelles de Flandres. L'Archevêque de Tolede parut à Toro, animé seulement de l'amour du bien public. Il n'entra dans aucune faction, se contentant d'exhorter les peuples à maintenir la paix intérieure qu'Isabelle leur avoit procurée. Le testament de la Reine fut lû aux Etats; on y déclara Ferdinand Régent, conformément aux intentions d'Isabelle, sans aucune opposition apparente. Ce Prince écrivit à l'Archiduc son gendre, que Jeanne étoit devenue Reine de Castille, qu'il pouvoit l'y conduire, s'il la croyoit capable de regner, mais qu'il ne falloit pas qu'il parût en Castille sans elle, parceque les Etats ne connoissoient que Jeanne pour leur véritable Reine, & que lui son pere étoit Régent, par la volonté d'Isabelle & de la loi, si Jeanne leur fille ne se trouvoit pas en état de gouverner. Par cette espece de déclaration, il espéroit éloigner, tant qu'il vivroit, Philippe de

1505.

Ferdinand est déclaré Régent dans les Etats assemblés à Toro.

1505. l'Eſpagne. Pour déconcerter les factions, il montra beaucoup de bienveillance à l'Archevêque de Tolede, & aux autres Grands, auxquels il voyoit le plus d'autorité.

Il rappelle Gonzales du Royaume de Naples : la fidelité de ce Général est tentée en vain par l'Empereur.

L'exceſſive prévoyance de Ferdinand, lui faiſoit voir le mal où il n'étoit pas. Il voulut croire toujours que Gonzales ſongeoit à ſe rendre indépendant à Naples, ſans doute parce-qu'à ſa place, il auroit tenté d'y regner. Inquiet ſur le nombre de troupes que Gonzales commandoit dans ce Royaume, il reſolut de diviſer ſes forces, pour le mettre hors d'état d'en abuſer. Ses lettres à ce Général étoient pleines de carreſſes, car il accabloit toujours de marques de bonté, ceux qu'il avoit le plus lieu de craindre; mais il lui ordonna de licencier tous les étrangers qui pouvoient être dans Naples au ſervice de l'Eſpagne, de lui renvoyer trois mille nationnaux, & de ne conſerver pour la garde du Royaune que trois mille hommes d'Infanterie, douze cents hommes d'armes, & ſix cents chevaux légers. Toutes ces précautions n'auroient pas garanti Ferdinand de la perte qu'il crai-

gnoit, si Gonzales avoit écouté les propositions de l'Empereur Maximilien, qui vouloit faire déclarer le Royaume de Naples, conquête de la Couronne de Castille. Philippe, indigné des entreprises de son beau-pere, songeoit à le troubler dans la possession de ses Etats, comme Ferdinand le troubloit dans les siens; il espéra même qu'une diversion dans l'Italie, ménagée par l'Empereur son pere, ne feroit que mieux valoir ses droits dans la Castille. Mais Gonzales, tout Castillan qu'il étoit, reçut mal les avances de l'Empereur. Soit qu'il craignît Ferdinand, soit qu'il espérât être plus maître à Naples sous lui, que sous Philippe, soit enfin (ce qui est le moins vraisemblable) qu'il voulut être fidele à ses engagemens, il fit dire à Maximilien, qu'il avoit conquis Naples pour le Roi d'Arragon, que c'étoit pour lui seul qu'il devoit conserver sa conquête.

1505.

Ferdinand fut moins heureux en Castille; les peuples répugnoient à une autorité usurpée; ils virent arriver avec plaisir des Ambassadeurs de Philippe, qui annonçoient sa ve-

Ambassadeurs de l'Archiduc Philippe qui annoncent sa venue en Castille.

1505. nue. Le Duc de Najare, le Marquis de Villena, qui, pendant la vie d'Isabelle, avoient gardé un silence très involontaire, songerent à prêter leur secours à un Prince que le peuple aimoit, qui pouvoit être en effet le Roi légitime, mais que les mécontens ne voyoient que comme un point de ralliement, & une occasion de recouvrer tout ce qu'Isabelle leur avoit ravi. Les Ambassadeurs de Philippe signifierent à Ferdinand, dans une audience où les Grands furent admis, que la Couronne étoit à la Reine sa fille, qu'on ne nommoit point de Regent à un Monarque qui n'étoit pas mineur, & que si des circonstances malheureuses forçoient la Reine à recourir à un Conseil, son époux seroit ce Conseil, comme lui même l'avoit toujours été de la Reine Isabelle. Le poids de ces raisons accabloit Ferdinand; il répondit que, pendant l'absence de Philippe & de Jeanne, il maintiendroit l'autorité, & qu'il enverroit des Ambassadeurs à sa fille & à son gendre, pour leur faire comprendre que le bien de leur Couronne demandoit ses soins, & pour dis-

Ils signifient à Ferdinand que la Castille n'a pas besoin de Régent.

cuter leurs intérêts respectifs.

En effet l'Evêque de Palénce, & Dom André de Conchillos, partirent de Séville, où étoit la Cour, pour aller auprès de l'Archiduc, faire valoir les raisons de Ferdinand. Il avoit, disoit-il, conquis le Royaume de Grenade, & celui de Naples; il étoit par sa naissance, Roi d'Arragon, de Valence, de Catalogne & de Sicile; Isabelle l'avoit fait Régent des deux Castilles, pour ne pas diviser cette vaste Monarchie, dont le plus grand intérêt étoit de demeurer toujours unie, qui par cela seul, devenoit si formidable dans l'Europe, & si susceptible d'accroissement, & pour qu'il remît à sa postérité un Etat rendu florissant par ses travaux, & par son expérience. Mais Philippe, qui n'estimoit pas Ferdinand, qui même, depuis l'infraction du Traité de Lyon, avoit une aversion décidée pour son beau-pere, ne songeoit qu'à lui arracher un sceptre qu'il croyoit mal entre ses mains. Il manda à Bruxelles, Dom Juan Manuel, Ambassadeur de Castille, auprès de l'Empereur, son pere. Manuel avoit obtenu la confiance de

1505.

Le Roi d'Arragon envoie des Ambassadeurs à son gendre : Dom Manuel aigrit l'Archiduc contre son beau pere.

1505. l'Archiduc, pendant son séjour en Espagne; ce Prince vouloit se conduire par ses Conseils, & qu'il lui indiquât ceux d'entre les Castillans qui seroient le plus en état de le servir. La crainte de susciter une guerre civile, lui faisoit différer son voyage. Philippe vouloit, en arrivant dans ce Royaume, n'avoir plus qu'à gouverner des peuples, que la justice de ses prétentions, & le bruit de ses grandes qualités auroient gagnés.

Ferdinand veut rappeller Dom Manuel qui lui lui désobéit ouvertement.

Ferdinand ne tarda pas à s'appercevoir que l'autorité lui échappoit. Les correspondances de Manuel avec tous les Grands de Castille inquiétoient ce Prince; il n'avoit que trop de raison de se défier d'un Ministre, qui étoit parti sans son ordre de la Cour où il l'avoit envoyé, pour aller s'établir dans celle de son ennemi. Ferdinand lui fit commander de quitter Bruxelles; mais Manuel, levant le masque, répondit qu'il étoit Castillan, qu'il devoit obéir à Jeanne, sa Souveraine, & à celui que le mariage avoit fait asseoir sur son trône, comme il avoit obéi jusqu'alors à Isabelle & à Ferdinand, & qu'il ne quitteroit Philippe son

maître, que quand il recevroit des ordres de lui. Cette réponse fit prévoir à Ferdinand tout ce qui devoit bientôt arriver ; il s'efforça de gagner Manuel, mais celui-ci n'avoit nulle confiance dans ses promesses, & ne craignoit pas ses menaces. Il fallut recourir à la ruse. 1505.

Conchillos surprend un Ecrit de la Reine, qui établit le Roi son pere Régent de Castille.

Ferdinand voulut connoître l'intérieur de la Cour de Bruxelles. Conchillos, le moins qualifié de ceux qu'il y entretenoit (car il n'étoit que Sécrétaire d'Ambassade), lui parut le plus propre de tous à l'y servir. Le Sécrétaire apprit bientôt à Ferdinand que la Reine, dont l'état empiroit, se plaignoit toujours amèrement des froideurs de l'Archiduc, que les plaintes continuelles de cette Princesse ne faisoient qu'exciter les dégoûts, & augmenter les torts de celui qu'elle croyoit infidele ; & que comme l'amour irrité, est de toutes les passions celle qui ressemble le plus à la haine, il ne seroit pas difficile de la déterminer à se déclarer contre son époux. Conchillos sut gagner la confiance de la Reine, il obtint même une charge dans sa maison, &

1505. profita des momens où son devoir l'attachoit auprès d'elle, pour aigrir ses soupçons contre le Roi & allumer son ressentiment à tel point, qu'elle écrivit au Roi, son pere, une Lettre qui devoit être connue des Etats, par laquelle elle le prioit d'accepter la Régence de Castille, & de gouverner ses peuples en son nom, conformément au testament de la Reine sa mere. Elle dicta pareillement un Edit, qui enjoignoit à tous les Ordres du Royaume d'obéir à Ferdinand.

Philippe fait emprisonner Conchillos & prévient les desseins de Ferdinand.

Ces actes, qui n'étoient pas émanés d'une volonté bien constante, pouvoient néanmoins devenir très-funestes à Philippe, & peut-être à la Castille, si ce Prince ne les avoit pas surpris, soit que la Reine les lui ait appris elle-même, soit (comme on l'a cru) que Manuel eut découvert les artifices de Conchillos. Ce Sécrétaire fut saisi par ordre de Philippe, & précipité dans une prison obscure & souterraine, où il eut tout le tems de se repentir d'avoir servi Ferdinand. L'Archiduc envoya vers la Reine le Prince de Chimay, & le Seigneur du

Fresnoy pour se plaindre de la lettre qu'elle avoit écrite à son pere, & de l'injustice qu'elle avoit voulu faire à son époux, & pour lui annoncer que son Secrétaire étoit dans les fers. Jeanne, que cette contrariété avoit jetté dans un violent accès, oubliant ce qu'elle devoit à sa dignité & à son sexe, s'emporta contre ces deux Seigneurs jusqu'à leur sauter au visage, & les accabler de coups. Depuis ce moment, Philippe voulut la cacher à tous les yeux, ses femmes seules l'approchoient; le Roi-Archiduc ne permettoit pas même qu'aucunes d'elles fût jamais seule avec la Reine, de peur qu'on n'abusât de la facilité de cette malheureuse Princesse qui n'étoit plus en état de connoître, ni la raison, ni ses véritables intérêts. 1505.

L'Archevêque de Tolede conseille à Ferdinand d'user de représailles envers les Ambassadeurs de Philippe.

Ferdinand apprit avec beaucoup de chagrin la détention de Conchillos, & le mauvais succès de tout ce qu'il avoit tramé à Bruxelles. L'Archevêque de Tolede, consulté dans cette occasion, vit surtout, dans la conduite de Philippe, qu'on avoit violé le droit des gens. Sans doute Ximenès ignoroit que Conchillos fût devenu

1505. le Domestique de la Reine, car il sollicita vivement Ferdinand de faire arrêter les Ambassadeurs du Roi-Archiduc. La politique du Roi d'Arragon n'adoptoit point de partis extrêmes ; il permit à l'Archevêque d'intimider les Ambassadeurs Flamands, mais non de leur faire violence. Ils furent mandés par Ximenès ; le Ministre leur déclara, avec cette hauteur qui lui étoit ordinaire, que le Roi d'Arragon les traiteroit bien-tôt comme Conchillos l'avoit été, si ce Secrétaire n'étoit incessamment relâché. La différence de l'état de Conchillos à celui des deux Ambassadeurs ne donnoit pas lieu à la représaille ; mais Ximenès les fit garder à vue. Ils s'attendoient à chaque instant à voir exécuter cette menace ; néanmoins ils n'obtinrent pas ce qu'ils étoient chargés de demander. Philippe répondit à leurs instances, & aux plaintes de Ferdinand, que Conchillos, sujet, & domestique de la Reine son épouse, pouvoit & devoit être puni par le Roi de Castille, qu'il avoit offensé. L'effroi des deux Ambassadeurs les fit consentir à un Traité qui n'eut jamais

Ferdinand obtient d'eux par la crainte un accord avantageux.

d'exécution ; ils convinrent, sans doute de peur d'être arrêtés, que tous les actes publics seroient faits au nom du Roi, de la Reine de Castille, & de Ferdinand, Régent du Royaume ; que tous trois auroient part au Gouvernement, & que les charges de l'Etat, étant acquittées, le surplus des revenus de la Couronne se partageroit également entre Ferdinand & la Reine sa fille. Philippe étoit trop lésé par cet accord pour qu'on pût espérer que jamais il y donneroit les mains. Il prétendit que ses représentants avoient agi sans pouvoir. D'ailleurs l'exemple de Ferdinand l'invitoit à user de représaille. Le Traité signé à Salamanque fut enfreint aussi-tôt que conclu.

1505.

Ferdinand apprend que Gonzales retarde son départ.

Les nouvelles du Royaume de Naples étoient un surcroît d'inquiétudes pour Ferdinand. Il avoit nommé l'Archevêque de Sarragoce, son fils naturel, Viceroi de Naples, & rappellé celui qui lui faisoit tant d'ombrage. Gonzales, sans se déclarer contre son Maître, se plaignoit hautement de son injustice. Il retardoit son départ, sous divers prétextes, & conservoit toujours la même autorité dans le Royau-

1505. me. Le ſoupçonneux Ferdinand ſe croyoit trahi; il auroit deſiré d'aller en Italie : mais il n'étoit pas sûr pour lui de quitter la Caſtille, où ſon Adverſaire abſent, acquéroit tous les jours des créatures, & où ſa puiſſance précaire s'affoibliſſoit. Louis XII, Maximilien, Philippe, Gonzales, lui paroiſſoient tout prêts à s'unir contre lui; ſa prudence devoit ſuccomber à tant d'ennemis, que ſon ambition ſeule lui avoit ſuſcités. Dans cette extrêmité il oſa recourir à Louis XII, & lui demander en mariage Germaine de Foix, la fille de ſa ſœur, ne voulant pour dot que la partie du Royaume de Naples, que le Roi de France avoit déja perdue. C'étoit tout-à-la fois ſe venger de Philippe, & ſe ménager un puiſſant Allié. Louis XII, quelqu'ennemi qu'il fût de Ferdinand, ne voulut pas perdre l'occaſion de marier ſa niece, qu'il aimoit comme ſa fille, & de ſe déſiſter, par une voie honorable, de la prétention ſur le Royaume de Naples, qui avoit déja été ſi funeſte à la France, & qui pouvoit le devenir encore. Ferdinand oublia bien-tôt Iſabelle, qui vivoit dans

Il demande en mariage Germaine de Foix, niece de Louis XII.

le cœur de tous les bons Castillans. Sans penser à la gloire, ni même à la tranquillité de l'Espagne, dont les intérêts devenoient différents du sien, il ne songea plus qu'à déchirer cet héritage, qu'il désespéroit d'obtenir tout entier. Après le Traité conclu entre Louis XII & Ferdinand, Germaine de Foix passa en Espagne, accompagnée des Seigneurs Pignatelli & de Saint-André, Ambassadeurs de France. Le Roi la reçut à Denia vers la fin du mois de Mars, & ratifia, en recevant la bénédiction nuptiale, le mariage, déja célébré en France. De-là il conduisit à Valladolid la nouvelle Reine d'Arragon.

1505.

On donne à cette Princesse la partie du Royaume de Naples, que les François avoient perdue.

La consternation du Peuple à la vue de cette pompe nuptiale, étoit égale à celle qu'il avoit montrée aux obsequës d'Isabelle. Si le Roi d'Arragon fit un trait de politique, en se conciliant la France, au moins faut il convenir, qu'il acheva de perdre tout ce qui lui restoit en Castille, & que ce second mariage, contracté quatre mois après la mort d'Isabelle, servit mieux Philippe que tous ses partisans ne l'avoient pu faire. Ce Prince com-

Philippe songe à paroître en Castille : il se fait précéder par un Manifeste : il écrit au Roi son beau-pere.

1505. prit alors qu'il étoit tems de paroître en Castille, & qu'il pouvoit se flatter de regner paisiblement dans un Pays d'où son ennemi paroissoit lui-même s'exiler. Il achetoit assez cher la jouissance des Etats d'Isabelle, puisque l'âge de Ferdinand, qui n'avoit que cinquante-un ans, celui de Germaine de Foix, qui n'en avoit que vingt-deux, leur faisoient espérer de donner bien tôt des Rois à l'Arragon & au Royaume de Naples. Mais la Providence avoit réglé que la Monarchie d'Espagne ne demeureroit pas longtems divisée. L'Archiduc se fit précéder par des Manifestes adressés à tous les Corps de la Castille, dans lesquels il établissoit la justice de ses prétentions. En annonçant l'arrivée de la Reine légitime, & la sienne, il y parloit du Roi son beau-pere avec beaucoup de respect apparent; il ne sembloit pas même douter que Ferdinand ne lui cédât toute l'autorité qui lui étoit due. Dans des Lettres particulieres au Roi d'Arragon, il lui demandoit son amitié & ses conseils, il le félicitoit sur son mariage avec Germaine de Foix, & lui apprenoit

que la Reine sa fille venoit de mettre au monde une Princesse.

1505.

Ferdinand envoie en Afrique les troupes qui viennent du Royaume de Naples.

Ferdinand, sans s'expliquer sur des prétentions, dont il craignoit, avec raison, le mauvais succès, prit le parti de dissimuler avec les Castillans, & avec son Gendre. Les troupes qu'il avoit ôtées à Gonzales venoient de débarquer dans les Ports du Royaume de Grenade; la paix apparente qui regnoit en Espagne, & l'intérêt de l'Etat, demandoient qu'elles fussent licenciées. Ferdinand, pour les tenir toujours sur pied, les envoya de l'autre côté de la mer à l'extrêmité de l'Afrique, tenter quelques conquêtes sur les Maures. Il n'osoit pas armer contre Philippe, parcequ'il n'auroit pas été secondé; mais il ne pouvoit pas renoncer à l'espoir de regner en Castille. Les actes publics portoient les trois noms, de Philippe, de Jeanne, & de Ferdinand. Quoique tout fût en trouble, il ne s'étoit pas commis la moindre hostilité dans toute l'étendue des deux Castilles: on auroit cru qu'Isabelle y regnoit encore. Ximenès, toujours Ministre, sans qu'on sût, & sans qu'il sût lui-même de quel Maî-

Tranquillité du Royaume de Castille au milieu des différents intérêts.

1505. tre, contenoit les factieux, protégeoit les foibles, & agissoit toujours utilement pour l'intérêt de l'ordre, & pour le bien public.

L'Archiduc Philippe s'embarque pour la Castille; il échoue en Angleterre.

La nouvelle alliance de Louis XII avec Ferdinand, la paix qui s'étoit publiée dans le Royaume d'Arragon, & dans celui de Naples, dissuaderent le Roi-Archiduc de passer par la France pour se rendre en Castille. Il s'embar-
1506. qua vers les premiers jours de Janvier dans un Port de Zélande appellé Midelbourg, avec la Reine & toute sa Cour, laissant le Prince de Crouï Gouverneur des Pays-Bas. Sa navigation ne fut pas heureuse, une tempête violente le jetta sur les côtes d'Angleterre; il y débarqua forcément, le reste de sa flotte fut récueilli au Port de Veïmouc. Le Roi d'Angleterre Henri VII vint recevoir à Vindsor le Roi & la Reine de Castille; on étala dans cette occasion toute la magnificence qui convenoit aux deux Monarques. Le séjour du Roi-Archiduc fut prolongé jusqu'aux premiers jours de Mars. Henri voulut que ce Prince attendit, au milieu des Fêtes, que la mer devînt plus praticable, & que

ſes vaiſſeaux fuſſent tout-à-fait réparés. On a prétendu que le Roi d'Angleterre étoit d'accord avec Ferdinand, dont tous les efforts tendoient à interdire l'entrée de la Caſtille à ſon gendre. Ce qu'il y a de conſtant, c'eſt qu'Henri viola les droits de l'hoſpitalité envers le Roi-Archiduc; il exigea qu'on lui remettroit le Duc de Suffolk, prétendant à la Couronne d'Angleterre, à qui Philippe avoit donné un aſile, ou plutôt une priſon dans le Château de Namur, car ce Prince n'y étoit pas libre. Philippe réſiſta long-tems, mais le Roi d'Angleterre lui fit déclarer qu'il ne ſortiroit point de ſes Etats qu'il n'eut remis ſon ennemi entre ſes mains. Le Roi-Archiduc brûloit de paroître en Caſtille; Philippe & Henri ſacrifierent tous deux le droit des gens à l'intérêt perſonnel. L'infortuné Suffolk fut conduit du Château de Namur dans la Tour de Londres, ſous la promeſſe que le Roi d'Angleterre fit à celui de Caſtille, de lui laiſſer la vie. Henri tint exactement ſa parole, mais ſon ſucceſſeur fit depuis trancher la tête à ce rival.

1506.

Il remet le Duc de Suffolk au Roi d'Angleterre, pour ſortir de ſes Etats.

1506. Il arrive en Castille avec la Reine son épouse ; il est reconnu Roi unanimement.

Enfin le Roi-Archiduc & son épouse s'embarquerent à Plimouth, pour aller prendre possession de leurs Etats. Ferdinand se préparoit à opposer de l'adresse, des négociations & des conférences à celui qu'il désespéroit d'intimider, car les Castillans d'une voix presque unanime, l'avoient nommé leur Roi. Philippe débarqua à la Corogne : 2000 Allemands composoient toute son escorte. Au bruit de son arrivée, la Noblesse Castillane accourut en foule sur ses pas. Le jeune Roi fit dire aux Grands qui avoient levé des Soldats, qu'il ne prétendoit entrer en Espagne ni comme un Usurpateur, ni comme un Conquérant, & qu'il ne vouloit à sa suite que la garde nécessaire pour la dignité du trône. Ferdinand envoya complimenter son gendre, & alla lui-même s'établir à Astorga, petite Ville du Royaume de Léon, pour épier les dispositions du nouveau Roi & de ses sujets.

Philippe ne laisse pas même l'apparence du pouvoir à Ferdinand.

Philippe ne le laissa pas long-tems dans l'attente, toutes ses démarches annoncerent à Ferdinand qu'il ne lui accorderoit pas même l'ombre du pouvoir. Les Alcades de la Cour se

présenterent devant le Roi-Archiduc de la part du Roi Catholique, qui les envoyoit, disoit il, pour accompagner sa marche, & maintenir l'ordre dans tous les lieux de son passage. Philippe les renvoya, disant qu'il sauroit se faire obéir dans son Royaume, sans que le Roi Ferdinand dût prendre aucun soin à cet égard. Il déclara que, comme époux de la Reine, il étoit le seul Roi en Castille, & qu'il n'y souffriroit aucune autorité qui contrebalançât celle du trône. Le bon droit, l'assurance & la fierté de Philippe déconcerterent l'Astuce de Ferdinand; le beau-pere humilié voulut encore donner des conseils à son gendre, & solliciter une entrevue qu'il n'obtint qu'avec bien de la peine. 1506.

L'Archevêque de Tolede va solliciter auprès de Philippe une entrevue avec le Roi d'Aragon.

L'Archevêque de Tolede fut chargé de cette négociation auprès du Roi-Archiduc. Son attachement pour le beau-pere n'avoit point fait illusion à Ximenès; comme tous les bons Castillans, il voyoit dans l'Archiduc l'époux de la Reine régnante, il reçut avec joie l'ordre que Ferdinand lui donna d'aller trouver Philippe. Ce Prince avoit affecté de quitter la

1505. route que son beau pere suivoit pour le joindre, il alloit par des chemins détournés à Burgos, où il comptoit se faire couronner; il avoit commandé aux troupes, envoyées par Ferdinand sur les côtes d'Afrique, de repasser la mer; il avoit écrit à tous les ordres de l'Etat pour exiger d'eux le serment, sans faire mention de son beau-pere; enfin il étoit impossible ni d'affecter plus de mépris d'une part, ni de laisser voir plus de foiblesse de l'autre. L'archevêque de Tolede joignit le Roi-Archiduc à Orense, il en fut accueilli avec distinction. Philippe le pressa de continuer les fonctions du Ministere, de gouverner l'Espagne & d'éclairer son Roi; mais l'Archevêque, comblé des bontés de son nouveau Maître; ne put rien obtenir sur l'objet de sa mission. L'Archiduc lui dit avec fermeté qu'il ne devoit pas exister dans un Royaume une autorité indépendante de la souveraine; que Ferdinand & lui avoient des principes si opposés, qu'ils ne regneroient jamais de concert; que le Roi d'Arragon, en se remariant quatre mois après la mort

Le nouveau Roi de Castille montre beaucoup d'éloignement pour Ferdinand.

d'Isabelle, avoit déja partagé l'Espagne, & qu'il devoit au moins laisser jouir sa fille & lui de ce qui leur appartenoit; qu'il vouloit bien traiter Ferdinand comme son beau-pere, mais jamais ni comme son tuteur, ni comme son collegue, encore moins comme son Maître. On s'étonnera sans doute que, dans un pays si sujet aux factions, Ferdinand n'ait pas su se former un parti; mais la Reine Isabelle & Ferdinand, lui-même, avoient déja changé l'esprit de cette Nation; ils avoient démontré aux Espagnols tout l'avantage d'un Gouvernement paisible, & ceux que l'intérêt particulier auroit pu entraîner dans des brigues contraires au bien public, n'auroient pas voulu d'un Maître comme Ferdinand, qui ne travailloit que pour lui, & qui devenoit jaloux de ceux qui l'avoient servi le mieux. 1505.

Il venoit de mourir à Valladolid un homme qui avoit été pendant sa vie un exemple bien frappant de la jalousie de Ferdinand: c'étoit Christophe Colomb. Ce Grand Homme, après avoir été, comme ou l'à vû, victime de ses ennemis, étoit retour- Mort de Christophe Colomb.

1505. né dans les Indes sur une flotte considérable pour y faire de nouvelles découvertes. La révolte de son équipage, une navigation très-pénible & des dangers pressans, le forcerent de relâcher à cette Isle Espagnole qu'il avoit découverte, défendue, fertilisée, & où il s'étoit vu traité comme le plus vil criminel. Le nouveau Gouverneur de cette Isle, qui savoit que Colomb avoit perdu de son crédit auprès de la Reine, ne le reçut pas avec tous les égards auxquels l'Amiral devoit s'attendre. Pénétré de douleur, il retourna en Espagne, n'ayant plus d'espérance que dans la Reine Isabelle qu'il savoit juste, qu'il avoit vu sensible à ses malheurs, & qui lui avoit promis de lui rendre la Vice-Royauté du nouveau Monde. Colomb en débarquant apprit la mort de la Reine, il ne put pas seulement obtenir audience de Ferdinand. Le chagrin le saisit à tel point, qu'il mourut très peu de mois après. Il ordonna qu'on enterreroit avec lui les chaînes dont il avoit été chargé dans l'Isle Espagnole, comme un monument de l'ingratitude & de la méchanceté des hommes. Malgré

Malgré les instances de l'Archevêque de Tolede, l'Archiduc refusa constamment de voir son beau-pere, avant que son épouse & lui eussent été couronnés. Ximenès, comme Primat des Espagnes, devoit faire cette cérémonie; il n'osa pas s'y refuser. Jeanne parut aux yeux de ses peuples pour la premiere fois depuis son arrivée. Elle rentra dans sa retraite aussitôt après le couronnement, les accès de son mal étoient fréquens. Le Roi-Archiduc craignoit d'exposer cette Princesse au mépris que son état pouvoit inspirer. Ferdinand saisit ce prétexte de se plaindre hautement de son gendre; il voulut même lever des troupes pour délivrer, disoit-il, la Reine sa fille de l'oppression sous laquelle on la faisoit gémir. Mais des ordres de Philippe, adressés aux Corrégidors de plusieurs villes, suffirent pour dissiper ce nuage. Ferdinand n'eut pas le crédit de soulever ces mêmes Sujets qu'il avoit autrefois soumis. Il ne se croyoit plus de ressources, que dans sa supériorité sur un jeune Prince, qu'il espéroit encore gagner en lui parlant. Il sollicita vi-

1506.

Couronnement du Roi & de la Reine de Castille.

1506. vement une entrevue, sans se rebuter des prétextes que Philippe opposoit toujours pour la différer.

Entrevue de Ferdinand & de son gendre : à quelles conditions.

Ferdinand sachant le Roi-Archiduc à Zanubria, vint habiter Asturiano, qui n'en est qu'à huit milles. Il engagea l'Archevêque de Tolede à faire comprendre à Philippe qu'il ne pouvoit plus refuser de voir son beau-pere, sans rompre ouvertement avec lui. Philippe y consentit enfin, mais par une suite de la défiance que Ferdinand lui avoit toujours inspirée, Philippe prescrivit au Roi d'Arragon, de ne paroître à cette entrevue, qu'avec deux cents hommes tout au plus, qui ne feroient armés que de leurs épées, tandis que lui Archiduc se fit accompagner par deux mille Piquiers, six cents hommes d'armes, & un grand nombre de Chevaux-légers. Tous les Seigneurs, qui s'empresserent à sa suite, formerent un cortege, plus pour la sureté, que pour la magnificence ; ils portoient des cuirasses sous leurs habits. Ferdinand se trouva le premier au lieu indiqué, il n'avoit à sa suite que le Duc d'Albe, qui lui avoit toujours été fidele. Les

Gentilshommes & les Officiers de sa Maison au nombre de deux cents, n'étoient montés que sur des mules. Ferdinand vit de dessus une hauteur défiler la nombreuse escorte de son gendre. Les troupes s'emparerent de tous les passages, & envelopperent la suite du Roi d'Arragon. Il fit tous les pas vers Philippe; cependant lorsque les deux Rois furent près l'un de l'autre, le Roi-Archiduc parut vouloir baiser la main de son beau-pere, qui se hâta de l'embrasser. Comme tous les Seigneurs de la suite de Philippe s'empressoient pour baiser la main de Ferdinand, ce Prince sentit la cuirasse que le Duc de Beneventé portoit sous son pourpoint. Ah! Duc, lui dit-il, vous êtes bien fouré pour la saison. Sire, répondit ce Seigneur, en le regardant fixement, tous ces Cavaliers le sont comme moi: c'est le tems, qui le veut ainsi. Le Roi d'Arragon ayant apperçu Garcilasso, qu'il croyoit particulierement attaché à sa personne. Hé quoi! Garcilasso, lui dit-il, vous en êtes aussi? Oui, Sire, reprit le Castillan, je suis venu avec tous les autres.

1506.

Après les premiers complimens, Ferdinand, qui desiroit ardemment d'entretenir le Roi-Archiduc, lui proposa d'entrer dans une Chapelle où devoit se passer la conférence. Dom Manuel, Favori de Philippe, & l'ennemi déclaré de Ferdinand, suivit les deux Rois, ainsi que l'Archevêque de Tolede. Sans doute, le Roi-Archiduc redoutoit de se trouver seul avec son beau-pere. Il avoit ordonné à Manuel de ne le pas quitter; mais Ximenès prenant le Favori par la main à l'entrée de la Chapelle, *laissons*, lui dit-il, *nos Maîtres discuter leurs intérêts, ils s'accommoderont bien sans nous*; puis ayant fermé la porte, il s'assit au dehors: *je veux*, dit-il, *leur servir de portier*. On ne peut savoir que le résultat de cette conférence, de laquelle Ferdinand n'eut pas lieu d'être content. Il ne demanda pas à voir sa fille, & Philippe ne voulut pas lui en parler. Tous deux se plaignirent hautement de leur silence respectif, Philippe attribuant la réserve de son beau-pere à son indifférence, & Ferdinand prétendant que l'époux de sa fille la faisoit lan-

1506. Ximenès les laisse seuls.

Mécontentement mutuel des deux Monarques.

guir dans une injuste captivité. Les deux Rois ne convinrent de rien; Philippe montra seulement à son beau-pere qu'il se défioit de lui, sans le craindre, & qu'il étoit assez fort pour le braver. Ferdinand & Philippe se séparerent plus mécontens l'un de l'autre, qu'auparavant leur entrevue. 1506.

Ximenès répétoit sans cesse à Philippe, que son beau-pere étoit un ennemi dangereux; que s'il ne vouloit pas le laisser regner en Castille, il falloit l'en éloigner par toute autre voie, que par celle des armes; que l'état de la Reine, & les précautions qu'on prenoit contre elle, étoient un prétexte de guerre, que son pere ne manqueroit pas de saisir. Ces raisons vainquirent le Roi-Archiduc. Il convint d'abandonner à Ferdinand les trois Grandes Maîtrises de Saint Jacques, Calatrava & Alcantara pendant sa vie, avec une pension de 50000 écus, pourvu qu'il sortît de Castille. La nécessité d'appaiser ce Prince, & le conseil unanime de tous les Ministres de Philippe, surmonterent la répugnance qu'il avoit à se détacher de ces

Philippe abandonne les trois grandes Maîtrises & une pension à son beau-pere, à condition qu'il sortira de Castille.

1506. trois Dignités, si nécessaires à la sûreté de sa Couronne, mais qui appartenoient au Roi d'Arragon, puisqu'elles avoient été réunies sur sa tête. Ferdinand, persuadé qu'il n'y avoit plus rien à espérer pour lui en Castille, se détermina d'autant plus volontiers à quitter ce Royaume, qu'il avoit affaire ailleurs. Gonzales jouissoit toujours à Naples de l'essentiel de la Souveraineté, malgré les ordres réitérés du Roi d'Arragon qui le rappelloit en Espagne. Ferdinand lui avoit offert plusieurs fois la Grande Maîtrise de Saint Jacques, qu'il ne pouvoit, ni ne vouloit lui conférer; mais ce Prince persuadé qu'on devenoit usurpateur, toutes les fois qu'on trouvoit les moyens de l'être, ne ménageoit rien pour tirer Gonzales d'Italie. Il résolut d'y aller lui-même, & dans cette vue il accepta tout ce que son gendre voulut lui offrir. On fit un accord, par lequel Ferdinand promettoit de sortir de Castille, y laissant des Administrateurs pour chacune des trois Grandes Maîtrises: il consentoit aussi que sa fille fût déclarée incapable de gouverner; mais

Le Roi d'Arragon se détermine à passer à Naples: il proteste en secret contre le Traité fait avec son gendre.

par une suite de son caractere, il protesta devant quatre Secrétaires d'Etat, contre ce traité qu'il disoit arraché à la violence, & qu'on lui avoit fait signer, disoit-il, parcequ'il s'étoit trouvé sans défense sous la puissance de son gendre. 1506.

Avant le départ du Roi d'Arragon, Philippe voulut profiter du consentement qu'il avoit donné à l'interdiction de la Reine; mais cette démarche étoit trop importante, pour la risquer contre le gré du peuple & des Grands du Royaume. Il consulta d'abord l'Amiral, premier Prince du Sang de Castille, le Duc de Beneventé & plusieurs de ceux qui l'avoient servi. Ces Seigneurs avant que de lui répondre, demanderent permission de voir la Reine. Philippe ne s'offensa point de cette fermeté; l'Amiral, l'Archevêque de Tolede, & le Duc de Beneventé, se transporterent au Château de Mucientes; ils y trouverent la Reine dans une salle basse, elle étoit vêtue d'une mante noire toute déchirée, & avoit plutôt la contenance d'une personne affligée, que l'air égaré. Elle fit quelques ci-

Philippe veut faire déclarer la Reine incapable de gouverner: il en est dissuadé par les Grands.

1506. vilités à l'Amiral & à ses deux compagnons, & demanda des nouvelles du Roi son pere. On lui répondit qu'il étoit prêt à partir pour l'Arragon. Elle témoigna du desir de le voir, versa quelques larmes, & ne parla plus. Les trois Grands sortirent de cette audience le cœur ému de pitié ; ils conseillerent au Roi de ne rien entreprendre contre cette Princesse, qu'il devoit plaindre, & qui ne seroit jamais dangereuse, puisque le consentement que Ferdinand avoit donné à son interdiction, suffisoit pour l'empêcher d'abuser de son nom.

Seconde entrevue des deux Rois : ils en sortent plus contents l'un de l'autre.

Une seconde entrevue fut fixée à Renedo, entre Tudel où étoit Ferdinand, & Mucientes où étoit Philippe. Elle se fit le cinquiéme de Juillet ; les préparatifs furent les mêmes que ceux de la premiere : mais les deux Monarques se parlerent avec plus d'ouverture & de liberté, qu'à Asturianos, parceque le traité étoit alors convenu entre eux. L'Archevêque de Tolede qui y avoit eu le plus de part, resta longtems en tiers avec les deux Rois. Ferdinand donna des conseils

à son gendre, & lorsque Ximenès les eut quittés, le Roi d'Arragon dit à Philippe, que l'Archevêque étoit celui de tous ses Ministres en qui il trouveroit le plus de lumieres, & l'amour le plus constant du bien public. Malgré la défiance que Philippe eut toujours de son beau-pere, il profita de cet avis, soit qu'il ne supposât plus à Ferdinand aucun intérêt de le tromper, soit qu'il eût jugé comme lui. Il ne fut pas plus question de la Reine à cette seconde entrevue qu'à la premiere, & les deux Rois se séparerent en apparence contens l'un de l'autre, sans doute parcequ'ils ne devoient plus se revoir. 1506.

Ferdinand passe en Arragon pour y disposer son voyage à Naples.

Au retour de Renedo, Ferdinand détermina son départ pour l'Arragon. Le séjour de la Castille ne pouvoit plus lui être qu'odieux. Il montra un visage serein à tous les Grands qui lui avoient arraché la Régence, & qui s'empressoient pour lui faire leurs adieux; soit par une habitude de dissimulation, qui ne fit qu'augmenter pendant toute sa vie, soit par un pressentiment de ce qui devoit arriver bientôt. Il mena d'abord à Sar-

1506. ragosse la nouvelle Reine d'Arragon. Ses peuples, plus patriotes qu'aucuns Espagnols, voyoient renaître pour eux l'espoir de vivre sous des Rois de leur nation, à l'abri des loix si contraires au pouvoir arbitraire. La jeune Reine fut reçue avec transport dans toutes les villes de son Royaume; mais Ferdinand, qui n'étoit pas venu dans ses Etats pour y assister à des tournois, se pressa d'armer une flotte qui pût le porter à Naples. Cet armement se fit à *Barcelonne*, où le Roi s'étoit transporté. Il y trouva un Gentilhomme de Gonzales, qui venoit excuser son maître, & justifier tous les délais qu'il apportoit à son retour. Le Roi n'étoit pas disposé à adopter ces raisons; il bruloit de paroître à Naples, & sur-tout de se montrer à Gonzales, comme un Maître qu'il devoit redouter.

Philippe tient les Etats à Valladolid: caractère de ce jeune Prince: Ximenès s'oppose à sa prodigalité.

Cependant le Roi Philippe tenoit les Etats à Valladolid. On présumoit beaucoup de ce jeune Prince; un grand amour de la justice, une fidélité inviolable à sa parole, une confiance éclairée dans ceux de ses Ministres, qui lui paroissoient la mé-

riter, faisoient espérer aux Castillans de revoir le regne d'Isabelle; mais les vertus poussées à l'extrême, dégénerent en vices. Philippe, né bienfaisant, crut pouvoir prodiguer les trésors de la Castille aussitôt qu'il s'en vit le Maître. Sans la sage fermeté de Ximenès, il auroit épuisé pour bien des années cet Etat, qu'il ne gouverna qu'un moment. Les Seigneurs Flamans, qui avoient suivi leur Maître, regardoient la Castille comme une terre étrangere; qu'il étoit permis de dévaster. Les Grands du Royaume qui avoient soutenu Philippe contre les prétentions de Ferdinand, croyoient pouvoir demander le prix de leurs services, & ce Prince, qui ne savoit pas refuser, donnoit sans fin & sans mesure. La confiance du Roi se partageoit sur-tout entre Ximenès & Dom Manuel. Celui-ci ne songeoit qu'à grossir sa fortune, mais Ximenès s'occupoit sérieusement du bien de l'Etat. Un jour il se fit apporter la liste de toutes les gratifications nouvellement accordées: comme il vit qu'elles absorboient les fonds qui devoient se trouver dans le trésor

1506.

1506. Royal, & que plusieurs Seigneurs avoient obtenu des Ordonnances sur la ferme des soies de Grenade hypothéquée aux 50000 écus, que devoit toucher chaque année le Roi d'Arragon, Ximenès menaça tout haut le Secrétaire d'Etat qui avoit signé ces actes, de le faire punir comme ravisseur des deniers Royaux, quoique cet Officier lui montrât la signature de Philippe, que la sienne ne faisoit que vérifier. L'Archevêque alla trouver le Roi dans l'instant même, il lui remontra, avec une liberté qui ne déplut point à ce Prince, qu'il n'avoit ni pû, ni dû absorber en prodigalité, tous les revenus de la Castille; que lorsque les Castillans l'avoient reconnu pour leur Maître, ils ne lui avoient pas donné le droit de ruiner leur pays, qu'un bon Roi devoit sauver le bien de ses Sujets de la déprédation des Courtisans avides. Toutes les Ordonnances furent déchirées en présence même de Manuel, qui en avoit espéré la meilleure partie.

Philippe veut détruire l'Inquisition.

Cette confiance, que Philippe accordoit à ses Ministres, n'étoit ni universelle, ni aveugle. L'inflexible

Ximenès protégeoit l'Inquisition, ses Arrêts & ses Ministres. Il vouloit que le fer & le feu ramenassent dans le sein de l'Eglise les brebis égarées. Ces moyens semblerent odieux à un jeune Prince, qui n'avoit point été nourri dans le fanatisme Espagnol, qui n'avoit rien lu dans l'Evangile qui pût autoriser à verser du sang; & à qui la raison démontroit que des bourreaux ne seroient jamais des Apôtres. La tyrannie des Inquisiteurs de Cordoue excita la fureur d'une partie du Peuple. Tandis que les uns se prosternoient devant eux, d'autres, qui avoient à pleurer leurs peres ou leurs enfants, condamnés aux flammes, ou languissants dans les cachots, forcerent les prisons de l'Inquisition, & pillerent le logis des Inquisiteurs. Philippe prit connoissance de tous ces faits; il commença par défendre les exécutions de l'Inquisition, appellées actes de foi; malgré les cris du fanatisme, il se préparoit à renverser cet odieux Tribunal, lorsque la mort le surprit après quatre mois de regne. Les superstitieux Espagnols regarderent, comme un châtiment du Ciel,

1506.

Sa mort prématurée: il laisse au Roi de France la tutelle de Charles son fils aîné.

ce qui ne fût que l'effet d'une pleurésie qui saisit ce jeune Prince au sortir d'un jeu d'exercice, où il s'étoit fort échauffé.

1506.

Cette maladie le surprit à Burgos, où il étoit avec la Reine. Le malheureux état de Jeanne fut suspendu par le danger du Roi : la crainte lui donna la force de rendre à son époux tous les soins que lui dictoit sa tendresse. Lorsqu'après six jours Philippe fut expiré, on eut peine à l'arracher d'auprès de son corps. Les accès du mal de la Reine devinrent plus terribles, & plus fréquents que jamais. Par son Testament, Philippe confia au Roi de France l'éducation & la tutelle de l'Archiduc Charles, son fils aîné, sans doute pour mettre en sûreté les Pays-Bas & toute la succession de Marie de Bourgogne. Le Roi de Castille connoissoit Louis XII; il vouloit ménager à son fils, enfant, la protection d'un Prince qui songeroit plutôt à défendre son Pupille qu'à le dépouiller.

Ximenès assemble les Grands : on nomme des Administrateurs : Loix portées pour le moment.

L'état n'avoit plus de Maître qu'une Reine insensée, & des Princes enfants. A peine le Roi fut expiré, que l'Ar-

chevêque de Tolede assembla tous les Grands; il leur remontra vivement que le malheur qui affligeoit la Castille exigeoit d'eux de prompts secours, que tous les moments étoient chers, & qu'il falloit, avant toutes choses, pourvoir à la sûreté du Gouvernement. Quelques Grands, qui voyoient avec plaisir la saison des troubles renaître, ne vouloient convenir de rien. Mais Ximenès s'écria que l'Etat étoit perdu, s'il demeuroit sans Chef seulement une heure, qu'il ne demandoit qu'à obéir, & qu'il falloit déclarer ennemi de la Castille celui qui sortiroit de l'assemblée avant que la forme du Gouvernement fût prescrite. Plusieurs objecterent que les Etats du Royaume pouvoient seuls nommer des Administrateurs ou un Régent. » Qui réprimera les désordres, s'écria Ximenès, d'ici à ce » qu'ils soient assemblés ? Vous êtes » les Grands du Royaume, c'est à » vous à l'empêcher de périr ». Cette force de raison vainquit les plus mal-intentionnés. On nomma presqu'unanimement l'Archevêque de Tolede, l'Am..al & le Connétable de Castille,

1506.

1506. le Duc de l'Infantado, le Duc de Najar, André del Burgo, & le Seigneur de Vere, Administrateurs jusqu'à l'assemblée des États, & l'on convint que ces Seigneurs obtiendroient de la Reine qu'ils seroient convoqués incessamment. Les nouveaux Administrateurs firent publier une défense à tous citoyens de prendre les armes, sous des peines corporelles, & de verser du sang sous peine de la vie. Ces sages précautions ne prévinrent pas tous les maux; mais c'étoit beaucoup d'empêcher la guerre civile & l'Anarchie.

Obseques du Roi : la Reine Jeanne refuse l'assemblée des Etats, qu'on convoque sans elle.

Les obseques de Philippe se firent avec plus de pompe qu'on n'en montroit en Espagne à la mort des Rois. La Reine, pour contenter sa passion, fit exposer plusieurs jours, aux regards des Castillans, le corps de son époux, revêtu des ornements royaux, & couvert de tous les diamants de la Couronne. Puis on le porta en dépôt dans la Chartreuse de Miraflore, en attendant que la Chapelle funéraire qu'on préparoit à Grenade fût achevée. Il étoit intéressant de convoquer les Etats. Ximenès ni ses Collegues n'en avoient pas le droit, qui appartient

aux ſeuls Rois d'Eſpagne. Ils ne pouvoient pas non plus eſpérer de gouverner long-tems en leurs propres noms. Il falloit un Prince qui portât le ſceptre que Jeanne ne pouvoit pas même toucher. On eut recours à elle dès le quatrieme jour ; elle donna audience aux Adminiſtrateurs, d'une petite fenêtre grillée ; elle ne leur parla que de ſon époux, & répondit toujours aux demandes qu'ils lui faiſoient pour le Gouvernement, que le Roi ſon pere régleroit toutes choſes. Ximenès lui remontra en vain que c'étoit pour armer Ferdinand d'une autorité légitime, que les Grands du Royaume la ſupplioient d'aſſembler les Etats. L'infortunée Princeſſe ne comprit rien aux diſcours de l'Archevêque, qui prit acte de ſon refus, quoiqu'elle ne pût en effet, ni rien refuſer, ni rien accorder. 1506.

Les Adminiſtrateurs firent publier des Lettres de convocation pour tous les Ordres, & indiquerent l'Aſſemblée à un jour fixe en la Ville de Burgos. Tous les mal-intentionnés prétendirent que cette convocation n'étoit pas légitime ; ils argumenterent

Ximenès fait nommer le Roi d'Arragon Régent de Caſtille.

1506. des Loix du Royaume pour tâcher de le troubler. Mais malgré les protestations, le plus grand nombre obéit. On s'occupa sérieusement du soin de donner un Régent à la Castille, menacée de retomber dans l'Anarchie, dont Isabelle l'avoit tirée. Ce choix ne pouvoit tomber que sur l'Empereur Maximilien, pere de Philippe, ou sur Ferdinand, pere de la Reine. Les droits de celui-ci étoient, sans doute, les mieux fondés, puisqu'il s'agissoit de l'héritage de sa fille; mais ses ennemis, en très grand nombre, disoient que Maximilien étoit plus intéressé que Ferdinand à conserver cette Couronne pour Charles, son petit-fils, & l'héritier de son nom. Ils objectoient que le Roi d'Arragon attendoit des enfants de son nouveau mariage, & que cette diversité d'intérêts pouvoit replonger la Castille dans bien des maux. Ximenès leur répondit que Philippe avoit peu compté sur la protection de l'Empereur son pere, puisqu'il avoit confié la tutelle de l'Archiduc à un Prince étranger; que le joug de Maximilien seroit plus lourd pour des Castillans que celui

d'un Roi presque leur compatriote, qui les avoit si sagement gouvernés 1506.
pendant tant d'années, qui avoit même reculé leurs limites en combattant pour eux; qu'enfin Jeanne étoit leur Reine légitime; que si elle avoit besoin d'être soutenue sur son Trône, ce devoit être plutôt par les mains de son Pere que par celles d'un Etranger, dont l'avidité étoit connue dans toute l'Europe, & qui ne voudroit régir la Castille que pour l'épuiser. Ximenès ajoûta que l'on devoit au moins à la mémoire d'Isabelle de respecter son choix; que cette grande Princesse connoissoit mieux qu'un autre les intérêts du Peuple qui lui avoit été si cher; & que s'il avoit fallu couronner les droits de Philippe, au moins après sa mort, la volonté d'Isabelle étoit une loi pour tous les bons Castillans. Ximenès entraîna, pour la seconde fois, les suffrages. Malgré les cris de Dom Manuel, du Duc de Najare, du Marquis de Villena, du Duc de Benevente, Ferdinand fut solemnellement Régent de ce Royaume, dont il avoit été chassé quelques mois auparavant. Quelques-uns pro-

1506. poserent de déclarer la Reine incapable de gouverner, & de lui assigner une retraite; mais le plus grand nombre crut qu'il falloit ménager l'honneur du sang Royal, & qu'on pouvoit gouverner indépendamment de la Reine, sans attenter à sa liberté. Le Prince Ferdinand, son second fils, qui étoit élevé à Simancas, fut conduit à Valladolid, sous les yeux de Dom Pedre Gusman, que le Roi son pere lui avoit donné pour Gouverneur.

Ferdinand confirme à Ximenès & aux autres Administrateurs leur pouvoir pendant son absence.

Ximenès manda au Roi d'Arragon que les Castillans le reconnoissoient une seconde fois pour leur Maître, & que ce Royaume avoit besoin de sa présence & de son autorité. Toute l'Europe jugea de la joie secrette de Ferdinand, par la haine qu'il avoit toujours portée à son Gendre, & par le chagrin qu'il affecta en public. Mais il n'étoit pas encore à Naples; les affaires de ce Royaume, qui l'intéressoient autant que celles de Castille, ne lui permettoient pas de retourner si-tôt en Espagne. Il écrivit à Ximenès qu'il lui confirmoit ses pouvoirs, ainsi qu'à tous les autres mem-

bres du Conseil d'administration, & il le chargea de veiller sur ses ennemis, de les contenir, ou de les gagner. Il falloit en effet tous les talents & toute la fermeté de l'Archevêque de Tolede pour appercevoir les sources du mal, & pour y remédier dès sa naissance. Une Reine insensée, des Puissances étrangeres intéressées à occuper son Trône, des Grands avides & mécontents de ce bel ordre, que le dernier regne avoit établi en Castille, tout cela devoit ramener les jours de Henri IV. On ne parloit que d'émeute à Tolede, à Madrid, à Tocina en Andalousie. Plusieurs Grands avoient pris les armes au nom de la Reine; ils la trouvoient plus digne de gouverner, suivant leurs intérêts, que Ferdinand ou Ximenès. Quelques-uns même vouloient marier Jeanne à leur gré, soit au Duc de Calabre, fils du dernier Roi de Naples, soit à Dom Alphonse d'Arragon, Prince de son Sang. Mais il eût été impossible de déterminer Jeanne, toute insensée qu'elle étoit, à contracter un second engagement.

1506.

Quelques Grands prennent les armes au nom de la Reine.

Ximenès comprit qu'une autorité

1506. Ximenès arme lui-même, puis il négocie avec les mécontents.

désarmée ne pouvoit être que très foib e. Presque toutes les troupes nationales étoient licenciées ; il craignoit de se commettre avec l'Hermandad. D'ailleurs il ne vouloit pas pendant son administration proposer de nouveaux impôts pour lever des Soldats. Les trésors de l'Archevêché de Tolede lui fournirent des ressources. Il engagea à ses frais, au service de la Reine, un Capitaine Vénitien nommé Vianel. Cet homme lui amena en peu de tems 500 lances & 1500 hommes d'Infanterie qu'il joignit aux Vassaux de son Archevêché. Il paya de ses deniers les quatre Compagnies des Gardes de la Reine, & lorsque Ximenès se vit en état de faire tête aux mécontens, il se souvint que Ferdinand lui avoit recommandé de les gagner. Le Marquis de Villena, le Duc de Najare, le Duc de l'Infantado, le Comte de Beneventé, étoient les plus considérables dans le parti contraire. Ils avoient publié que la Reine gémissoit en captivité, & que le Conseil de Régence usurpoit le pouvoir qui n'appartenoit qu'à cette Princesse. Ximenès leur fit demander

pourquoi ils s'oposoient à la seule autorité légitime qu'on pût reconnoître dans la Castille ; tous quatre mirent leur retour à prix, & tous quatre obtinrent leur demande. On donna l'Evêché de Palence au fils du Duc de l'Infantado, on rendit au Marquis de Villena une partie de ce qu'il avoit perdu dans la guerre de Portugal contre Isabelle. On admit de nouveau le Duc de Najare au Conseil de Régence, dont il avoit été écarté, & on rendit au Comte de Beneventé des droits qu'Isabelle lui avoit ôtés sur les marchés publics. Alors Ximenès espera qu'il remettroit à Ferdinand les rênes d'un Gouvernement plus tranquille. 1506.

Effets de la démence de la Reine ; elle promene dans toute la Castille les cendres de son époux.

C'étoit à tort que les mécontens avoient parlé de la prétendue captivité de la Reine. Elle jouissoit, ou plutôt elle abusoit de toute sa liberté. Son amour pour Philippe, qui l'avoit laissée enceinte sembloit s'être accru depuis la mort de ce Prince. Elle sortit un jour de l'espece de cachot où elle s'étoit confinée, pour aller à la Chartreuse de Miraflore, prier, disoit-elle, pour le Roi. Elle n'étoit

1506. vêtue que d'un gros drap noir qui la serroit autour du col, qu'elle assujettissoit avec une ceinture de laine, & qui descendoit jusqu'aux pieds. Un voile épais lui cachoit presque toujours le visage. Arrivée à Miraflore, elle se fit ouvrir le tombeau de Philippe, elle considéra long-tems cette cendre qui n'avoit plus figure humaine sans verser une larme, ni proférer une seule plainte. On eut peine à l'arracher à cette funeste vue. De retour à *Burgos*, la Reine déclara qu'elle n'habiteroit plus une ville où elle avoit perdu son époux. Les remontrances de Ximenès, ni des autres Membres du Conseil, ne purent l'arrêter; elle se mit en chemin, & il fallut la suivre, sans savoir où elle vouloit aller. Passant par Miraflore, elle enleva le cercueil de Philippe & le fit porter devant elle sur une litiere, environnée d'un grand nombre de flambeaux. Cette pompe funebre marcha toute la nuit; arrivée à la pointe du jour près d'un Monastere, la Reine voulut y mettre les cendres de son époux en dépôt, mais ayant appris que c'étoit une Abbaye de Religieuses

ligieuses, Jeanne, qui ne permettoit pas qu'aucune femme approchât du cercueil, aima mieux camper que souffrir qu'il fût déposé dans cette Maison. Elle attendit la nuit pour faire marcher le convoi, qui arriva dans le même ordre à Torquemada, Bourg assez pauvre, où la Reine voulut absolument établir sa demeure. Il fallut y loger le Conseil, & tous ceux que leurs emplois attachoient au Gouvernement ou à la personne de la Reine. Elle y accoucha les premiers jours de Janvier d'une Princesse, qui fut nommée Catherine, & qui monta depuis sur le Trône de Portugal.

1506.

Elle accouche dans un Bourg appellé Torquemada.

La Reine fut privée dans ce lieu d'une partie des secours nécessaires à son état. La fatigue & le chagrin la mirent en danger de mort. Elle habitoit à Torquemada, comme à Burgos, une chambre basse & obscure; sa Cour, très nombreuse, entassée dans un lieu qui ne devoit contenir que peu d'habitants, éprouvoit toutes les incommodités à la fois. Une maladie épidémique en chassa bien-tôt tous ceux qui pouvoient se dispenser de suivre la Reine. Ximenès trans-

1507.

porta le Conseil à Hermillon. Cette

1507. Princesse revint à la vie, mais plus incapable que jamais de gouverner. Le respect des Etats, qui n'avoient osé interdire leur Souveraine, jettoit souvent Ximenès & le Conseil dans les plus grands embarras. Des Sujets avides, ou mal-intentionnés, surprenoient des ordres de la Reine, dont il étoit très difficile d'empêcher l'exécution. Un jour un Trésorier, nommé Renedo, avoit disposé d'une somme considérable sur une Ordonnance de cette espece. Comme l'Archevêque lui en marquoit sa surprise, cet homme lui répondit arrogammment que Jeanne étoit Reine de Castille, & leur Souveraine à tous deux. » Seigneur » Renedo, répliqua l'Archevêque, » sans doute Jeanne est votre Souveraine, & vous devez lui obéir; » mais priez Dieu qu'elle ne vous envoie plus d'ordres semblables; car » je vous donne ma parole, comme » Administrateur du Royaume, que » vous serez pendu aussi-tôt après l'avoir exécuté ». Ainsi la fermeté de Ximenès maintenoit l'harmonie, toujours prête à s'altérer; mais, par une

Comment Ximenès arrête les désordres que cette démence pouvoit causer.

ſuite de ſon caractere, il rendit à l'Inquiſition toute l'autorité que Philippe avoit projetté de lui ôter, & il remit en place les Inquiſiteurs, dont le pouvoir avoit été ſuſpendu. 1507.

Ferdinand eſt tranquille à Naples.

Tandis que Ximenès contenoit avec peine des Peuples factieux, & que la Reine prouvoit, par ſa conduite, qu'il falloit un autre Maître à la Caſtille, Ferdinand jouiſſoit à Naples du pouvoir ſouverain, que, malgré ſes plaintes, Gonzales n'avoit jamais penſé à lui diſputer. Auſſi-tôt qu'il avoit ſu l'arrivée de ſon Maître, ce Général s'étoit empreſſé de voguer à ſa rencontre à la tête de toute ſa flotte, qui ne ſervit qu'à honorer l'entrée de Ferdinand. Il joignit le Roi d'Arragon dans le Port de Gênes, où ce Prince vit tous ſes ſoupçons diſſipés. Il venoit d'apprendre que les Etats de Caſtille l'avoient déclaré Régent du Royaume : dès lors il réſolut de ne faire à Naples que très peu de ſéjour, & ſur-tout de ramener avec lui Gonzales, qu'il ne ceſſoit point de redouter. Pour couvrir cette diſgrace, qu'on pouvoit appeller injuſtice, le Roi d'Arragon promit au Conquérant de

Il promet à Gonzales la Grande Maîtriſe de Saint Jacques, pour le déterminer à revenir en Caſtille.

1507. Naples la Grande Maîtrise de S. Jacques, qu'il ne lui conféra jamais. Ferdinand ne voulut point entrer dans le Port de Gênes. Il menaça les Députés que les États lui envoyerent d'aider le Roi de France à les soumettre, si, comme on le prévoyoit, ils se révoltoient contre lui. Le Roi d'Arragon se remit en mer pour gagner le Port de Gayette, de-là il alla à Pouzol attendre que les préparatifs de son entrée à Naples & de son couronnement fussent achevés. Il y apprit que Charles, son petit-fils, n'épouseroit point la fille du Roi de France. Ce Prince, à la sollicitation des Grands de son Royaume, s'étoit déterminé à donner sa fille en mariage à François, Duc de Valois, Premier Prince du Sang, & l'héritier présomptif de son Trône, pour ne point séparer de la France le Duché de Bretagne, ni le Duché de Milan, qui devoient composer la dot de la Princesse Claude.

Cette espece d'infraction aux anciens Traités n'intéressoit plus Ferdinand ; lui-même desiroit ardemment dépouiller la Maison d'Autriche, puisqu'il espéroit des enfants de Ger-

maine de Foix, sa seconde épouse. Il ne songeoit qu'à plaire à la France, dont il avoit besoin contre Maximilien, qui lui disputoit la Régence de Castille, & contre les Castillans même, qu'il ne croyoit pas soumis. Arrivés à Naples, la Reine Germaine & lui furent couronnés avec la plus grande pompe. Ils voulurent mettre tous les Sujets du parti de Louis XII en possession de leurs biens confisqués. Ces terres avoient été données à titre de récompenses militaires à des Napolitains fideles à l'Espagne, & même à des Espagnols. Il fallut dédommager ces Possesseurs par de nouvelles graces. Ferdinand se dépouilla lui-même, en abandonnant les Domaines de la Couronne. Il lui importoit de faire oublier à Louis XII tous les manques de foi que ce Prince lui avoit tant reprochés.

1507.

Couronnement de Ferdinand & de la Reine Germaine à Naples. On rend les biens à ceux qui avoient servi Louis XII.

Cependant Maximilien ne pouvoit pas renoncer à la Régence de Castille. Il envoya des Ambassadeurs à Naples pour faire valoir ses prétentions auprès de Ferdinand. L'Empereur Maximilien, par sa dignité,

Maximilien envoie des Ambassadeurs à Ferdinand pour demander la Régence de Castille: celui-ci défend ses droits.

1507. le premier Monarque de l'Europe, étoit en effet le moins puissant. Les riches successions que plusieurs alliances accumulerent depuis dans la Maison d'Autriche n'y étoient point encore arrivées. Quand les droits de l'Empereur sur la Castille auroient été aussi constans qu'ils l'étoient peu, Ferdinand n'auroit rien cédé à un Prince qu'il ne pouvoit pas craindre. Il répondit aux Ambassadeurs Allemands qu'il n'appartenoit qu'à lui d'être le tuteur de sa fille, qu'il étoit désigné Régent de Castille par la nature, par le consentement des peuples, & même par Isabelle, sa premiere épouse, dont la derniere volonté devoit être respectée. Les Ministres de l'Empereur lui proposerent envain de nommer conjointement avec leur Maître, des Administrateurs du Royaume, Ferdinand déclara qu'il ne céderoit rien à une autorité étrangere, qu'il ne laisseroit point sortir des Espagnes les richesses que cette terre avoit produites, & qu'il ne s'en rapporteroit qu'à lui du soin de la gouverner. Ferdinand refusa même la proposition que lui fit Maximilien

de le déclarer Empereur d'Italie; le Roi d'Arragon étoit trop habile pour ſacrifier des avantages réels à un vain titre dont l'Empereur avoit voulu l'éblouir, & qu'il n'étoit pas même en état de partager. 1507.

Ferdinand ſonge à repaſſer en Caſtille : il nomme des Vicerois aux Royaumes de Naples & de Sicile, & demande pour lui ſeul l'inveſtiture du Royaume qu'il n'obtient pas.

Les affaires de Caſtille demandoient la préſence de Ferdinand. Il ſe preſſa de terminer celles de Naples; il nomma des Vices-Rois, Dom Juan d'Arragon de Ribacore, pour le Royaume de Naples, le Comte de Cardone, pour le Royaume de Sicile. Mais le ſoupçonneux Ferdinand borna tellement leur autorité qu'il n'eut plus à les craindre. Il compoſa un Conſeil à chacun d'eux, ſans lequel ils ne pouvoient décider rien d'important, & ſur-tout il leur ôta le droit de conférer les Dignités & de répandre les graces. Avant de quitter l'Italie, il vouloit obtenir de Jules Second l'inveſtiture du Royaume de Naples : le Pontife prétendit la mettre à prix. Les Ambaſſadeurs de Ferdinand furent bien reçus à Rome, mais ils n'obtintent rien de ce qu'ils étoient chargés d'y ſolliciter. Ferdinand demandoit tout haut pour Gon-

zales la Grande Maîtrise de Saint-
1507. Jacques, & il étoit convenu avec le Pape qu'elle lui seroit refusée. Le Roi d'Arragon ne vouloit pas sérieusement détacher de la Couronne de Castille cette pierre précieuse qu'il avoit tant désiré d'y enchasser. Il ménagea Gonzales, mais il crut pouvoir payer de tromperie celui qui avoit tant trompé pour le servir. A l'égard de l'investiture, Jules Second ne la refusoit pas, mais il demandoit des troupes au Roi d'Arragon pour reprendre aux Vénitiens quelques Places qu'ils avoient usurpées dans l'Etat Ecclésiastique. Il s'en tint à l'ancienne investiture, sans refuser précisément à Jules Second les secours qu'il lui demandoit : il répondit au Pontife, qu'il étoit pressé de se rendre en Castille.

Louis XII étoit passé en Italie à la tête d'une armée nombreuse pour réduire les Gênois, qui avoient prétendu secouer le joug de la France. Louis eut bien-tôt soumis les Rébelles, & fait punir leur Chef du dernier supplice. Tandis qu'il s'occupoit à raffermir son autorité, il re-

çut une invitation de Ferdinand pour ſe trouver à ſon paſſage. Le Roi de France avoit oublié généreuſement les juſtes ſujets de plaintes que Ferdinand lui avoit donnés tant de fois. Il deſiroit revoir la Reine, ſa niéce, & entretenir ſon époux dans une alliance utile à tous deux. Louis XII alla de Milan à Savone, pour y attendre le Roi d'Arragon. Ce Prince partit de Naples avec ſeize Galeres; le gros tems le contraignit de relâcher dans le Port de Gayette. Il fit force de rames vers Savone auſſi-tôt que les vents le lui permirent. Louis XII envoya le Comte de Foix, frere de la Reine Germaine, au devant d'elle & de ſon époux, pluſieurs lieues ſur la mer. Auſſi-tôt que la Galere qui la portoit, eut mouillé dans le Port de Savone, Louis XII y monta accompagné ſeulement de d'Amboiſe, Grand Maître de ſa Maiſon, & de Saint Séverin, ſon Grand Ecuyer. Les deux Rois ſe donnerent des témoignages d'une amitié réciproque, ſe parlant comme s'ils avoient toujours été contens l'un de l'autre. Au ſortir de la Galere, toute la Cour de

1507.

Ferdinand rencontre le Roi de France à Savone : il en eſt reçu avec amitié.

1507. Louis XII vint rendre ses hommages à Ferdinand & à Germaine de Foix. Tous les Seigneurs Espagnols s'empresserent aussi pour baiser la main du Roi de France.

Louis XII fait beaucoup de caresses à Gonzales, & le comble d'honneurs.

On s'achemina vers le Palais de Savone. Louis XII prit la Reine en croupe derriere lui : les deux Cours confondues, formoient un magnifique spectacle. Le Roi de France défraya ses hôtes, avec la profusion & l'éclat que la circonstance sembloit exiger. Il accabla Gonzales de Cordoue de témoignages d'estime & de distinction. Il lui fit l'honneur de l'admettre à sa table, seul avec trois têtes couronnées, & ne parla devant lui que de sa vaillance & de ses talens militaires qui avoient été funestes à la France. Gonzales, honoré par le Prince à qui il avoit fait tant de mal, n'en sentit que plus vivement l'ingratitude de celui qu'il avoit si bien servi. Ferdinand accueillit à son tour le Cardinal d'Amboise & les principaux Seigneurs François. Les deux Rois eurent ensemble plusieurs conférences secrettes. On a prétendu qu'ils jetterent alors les premiers fon-

Les deux Rois jurent sur les Saints Mysteres de se secourir mutuellement.

demens de cette fameuse ligue qui se forma l'année suivante contre la République de Venise. Comment Louis XII & son Ministre pouvoient-ils traiter encore avec Ferdinand ? Quoi qu'il en soit, ils jurerent sur les Saints Mysteres de se secourir mutuellement & de ne rien entreprendre l'un contre l'autre. Le Roi d'Arragon avoit grand besoin de la France. Ferdinand demeura trois jours à Savone. Les Politiques ont admiré que Louis XII ne se soit point assuré de sa personne pour recouvrer la partie du Royaume de Naples, que l'Arragonnois lui avoit ravie. Mais une perfidie n'excuse pas une perfidie. Louis XII, le plus équitable de tous les hommes, ne se fit point un mérite d'avoir respecté le droit des gens. 1507.

Ferdinand arrive en Castille : il y trouve quelques troubles : il y est respecté.

Ferdinand & Germaine se rembarquerent ; après une navigation pénible, les vents les contraignirent de relâcher à Valence. Ferdinand y laissa la Reine & se pressa de paroître en Castille, où sa présence étoit bien nécessaire. Les tentatives de Maximilien & de Manuel y avoient élevé un parti que tous les talens de Ximenès

n'avoient point entiérement dissipé.
1507. L'inconstant Duc de Najare étoit encore retourné vers les mécontens ; il avoit poussé l'audace jusqu'à prendre publiquement la qualité de Lieutenant de Maximilien, Régent de Castille. Une multitude de Seigneurs Castillans s'empresserent à la rencontre de Ferdinand. Malgré les troubles qui agitoient ce Royaume, ce Prince étoit respecté d'un peuple qu'il avoit sagement gouverné pendant plus de trente années. Ils pensoient que celui qui avoit soumis la Castille, lorsqu'il étoit jeune & sans Etats, ne devoit pas être moins redoutable après avoir conquis des Royaumes, après avoir blanchi dans la politique & dans l'art de gouverner. Ximenès rendit compte à son Maître des efforts qu'il avoit faits pour sa cause, & de l'état de la Reine qui ne pouvoit pas être plus déplorable. L'Eglise de Torquemada ayant été endommagée par le feu, Jeanne avoit pris ce prétexte pour faire transporter dans sa demeure, & même dans sa chambre le cercueil de son époux, dont elle ne se séparoit plus. Les bons in-

Etat de la Reine Jeanne.

tervalles dont la Reine jouissoit quelquefois, augmentoient la difficulté de gouverner en son nom, parcequ'elle vouloit alors défaire tout ce que ses Ministres avoient fait, & qu'elle joignoit de l'obstination & de l'autorité à la foiblesse & à l'incapacité la plus parfaite. Malgré ces détails affligeants, Ferdinand approuva les obstacles qu'on avoit mis à l'interdiction de la Reine. Il ne pouvoit user que des droits de sa fille, il les croyoit plus sûrs & plus entiers, tant que Jeanne seroit maîtresse de sa Couronne, & que son pere paroîtroit seulement la soutenir sur sa tête. 1507.

Le Roi confia le commandement des troupes qu'il avoit amenées de Naples, & de celles que Ximenès avoit levées, à Pierre Navarre. La disgrace de Gonzales de Cordoue, ne fit qu'augmenter, lorsqu'il fut sorti d'Italie. Ferdinand, persuadé qu'il n'étoit plus à craindre, se fit un plaisir de condamner à l'obscurité, celui qui avoit jetté tant d'éclat sur les armes Espagnoles, & qui avoit ajouté un Royaume à tous les siens. Gonzales connut bientôt que la promesse

Le Roi Régent confie le commandement général des troupes à Pierre Navarre : Ximenès est fait Cardinal.

de la Grande Maîtrise de Saint Jac-
1507. ques n'avoit jamais été sincere. Le Pape Jules envoya un chapeau de Cardinal à Ximenès, pour adoucir, disoit le Roi, le refus que le Pontife faisoit de la Grande Maîtrise. C'étoit sur l'Archevêque de Tolede, que devoient tomber toutes les graces, non pas parcequ'il étoit plus honnête homme que Gonzales, mais parceque Ferdinand craignoit l'un & avoit besoin de l'autre. Le bruit se répandit que Gonzales vouloit donner sa fille en mariage au Duc de Calabre qu'il avoit fait prisonnier de Ferdinand contre la foi des sermens les plus solemnels. Si ce Général eut pensé à s'emparer du Royaume de Naples, il en auroit disputé l'entrée à son Maître, au moins il ne se fut pas laissé ramener en Espagne; mais le Roi d'Arragon voulut écouter des soupçons qui excusoient son ingratitude. Il fit redoubler la garde du Duc de Calabre, & déclara qu'il ne pouvoit plus employer un Sujet dont il avoit
1508. tant de raisons de se défier.

Le bruit se répand que Gonsales veut donner sa fille au Duc de Calabre.

Entrevue du Roi Régent & de la Reine Jeanne.

Aussitôt que la Reine eut appris l'arrivée du Roi d'Arragon, elle quit-

ta Torquemada, & s'avança à sa rencontre, traînant constamment à sa suite le cercueil de son époux. Leur entrevue se fit à Tortolès; Jeanne se jetta aux genoux de son pere, qui lui donna beaucoup de témoignages de tendresse, la traita en public comme la Souveraine de Castille, répondant à toutes les demandes: *J'en parlerai à la Reine;* enfin faisant autant d'effort pour attribuer à Jeanne un fantôme d'autorité, qu'il en avoit fait autrefois pour miner la puissance réelle d'Isabelle. Les deux Cours demeurerent sept jours à Tortolès, puis le Roi & la Reine sa fille, se transporterent à Medina del Campo, où Ferdinand crut s'appercevoir qu'André du Bourg, Ambassadeur de l'Empereur, cabaloit secretement pour gagner des créatures à son Maître. Le Roi Régent, ordonna à ce Ministre de sortir sans délai du Royaume, & envoya un Gentilhomme à l'Empereur pour lui demander au nom de la Reine & au sien, des Ambassadeurs qui à l'avenir ne portassent pas le trouble dans les Etats de ses alliés. Le Duc de Najare &

1508.

Le Roi Régent fait sortir du Royaume l'Ambassadeur de l'Empereur & plusieurs rebelles se soumettent.

1508. Manuel conservoient encore quelques Places, telles que les Châteaux de Burgos, de Jaën, de Placencia, de Miravet. Pierre Navarre distribua des troupes devant chacune de ces Citadelles : on se disposoit à tirer de l'artillerie de plusieurs arsénaux, il n'en fut pas besoin. Les Gouverneurs qui craignoient d'être traités en rébelles, s'empresserent de mériter leur grace. Manuel n'en pouvoit attendre aucune; il s'enfuit auprès de Maximilien, qui ne lui donna pas toute la confiance que Philippe lui avoit prodiguée.

Le Duc de Najare, Lieutenant de Maximilien, se soumet aussi.

Il ne restoit plus à soumettre que le Duc de Najare. Retranché dans la ville qui portoit son nom, ce rebelle faisoit garder quelques Châteaux répandus dans toute la Castille, & se disoit toujours le Lieutenant de Maximilien. Ferdinand lui fit ordonner de venir rendre compte de sa conduite. Le Duc répondit qu'il ne refusoit pas une entrevue, voulant sans doute traiter avec le Roi, comme le Marquis de Villena avoit traité autrefois avec Henri IV. Ferdinand, indigné de cette proposition, chargea

Navarre d'y répondre. Ce Général s'avança vers Najare à la tête d'un corps de troupes considérable, & d'une nombreuse artillerie : alors le prétendu Lieutenant de Maximilien comprit qu'il ne seroit pas le plus fort. Instruit d'ailleurs que le Roi d'Arragon avoit fait commencer son procès comme à un criminel de Leze-Majesté, il demanda grace avant que sa ville fut assiégée. Ferdinand voulut mêler la clémence à la sévérité; il déclara qu'il ne pardonneroit au Duc, qu'autant que celui-ci abandonneroit tous ses Châteaux, & même tous ses domaines, & se réduiroit à une pension alimentaire. L'Empereur, son prétendu Maître, ne lui fournissoit aucun secours, il fallut céder. Toutes les Forteresses du Duc de Najare reçurent des garnisons Royales; mais le Roi Regent, peu de jours après, accorda cette confiscation au Comte de Trevigno, fils du Duc, qui n'avoit eu aucune part à la révolte de son pere. Après les soumissions du Duc de Najare; tous les Castillans parurent reconnoître unanimement le Roi d'Arragon, Re- 1508.

1508. gent du Royaume. Mais il s'en falloit bien que cet Etat fût aussi tranquille qu'il l'avoit été pendant la vie d'Isabelle. Tous les Grands s'efforcerent de reprendre dans leurs domaines cette autorité tyrannique, que la Reine Isabelle leur avoit si sagement enlevée : persuadés que Ferdinand devoit les craindre, & avoit intérêt de les gagner, ils espéroient que la politique ou la reconnoissance fermeroient ses yeux sur toutes leurs exactions.

Révolte des deux d'Aguilar, neveux de Gonzales : à quelle occasion.

Le Roi Regent avoit établi son séjour à Burgos, tandis que Jeanne, qui ne vouloit point demeurer dans la ville où son époux étoit mort, restoit à Arcos. Ferdinand apprit qu'il y avoit du trouble dans Cordoue. Persuadé que l'autorité suffiroit pour le faire cesser, le Roi Regent envoya un Alcade de la Cour, informer contre les séditieux qui avoient insulté le Magistrat. Le Marquis de Priego & son frere Dom Pedre d'Aguilar, tous deux fils du Comte d'Aguilar, mort à la guerre de Grenade, & par conséquent neveux du grand Gonzales, étoient alors à Cordoue, tout pleins

du ressentiment de leur oncle, qu'on laissoit languir dans ses terres, sans emplois & sans la moindre récompense. Ils entreprirent de troubler l'Etat qu'on ne vouloit pas qu'ils servissent, car ils partageoient la disgrace de Gonzales. Les deux d'Aguilar firent défense à l'Alcade de poursuivre les informations commencées, jusqu'à ce qu'ils eussent reçu réponse à des lettres qu'ils avoient adressées au Roi. L'Alcade, qui ne connoissoit à ces Seigneurs aucun droit de lui commander, répondit par un ordre aux deux freres de sortir de Cordoue; & les deux d'Aguilar qui se trouvoient les plus forts, dans l'instant même firent arrêter l'Alcade, & l'enfermerent dans un Château près de la ville. A cette nouvelle, le Roi Regent convoqua l'Hermandad, & fit marcher toutes les troupes réglées en quartier dans l'Andalousie, protestant qu'il en couteroit la vie aux rebelles. Les liens qui les unissoient à Gonzales, étoient plus propres à les faire condamner, qu'à les défendre dans le cœur de Ferdinand. 1508.

Le Roi lui-même se mit en che-

min pour Cordoue. Auſſitôt que Gonzales eut apprit cette malheureuſe affaire, il écrivit à ſes neveux qu'il ne leur voyoit de reſſource que dans la clémence du Roi, & qu'il n'oſoit la réclamer, tant qu'ils ſeroient armés, parcequ'il ne vouloit pas paſſer pour leur complice; qu'il falloit ſe repentir ſur l'heure, ou qu'il ſe déclaroit leur ennemi. Les deux freres avoient compté ſur le ſecours, le crédit & le reſſentiment de leur oncle. Sa lettre leur fit tomber les armes des mains; auſſitôt ils s'acheminerent à la rencontre du Roi pour demander leur grace. Ferdinand leur fit défendre d'approcher de la Cour. Gonzales ſachant ſes neveux ſoumis, quitta ſa retraite pour tâcher de fléchir le Roi Regent. Immédiatement après l'audience que Gonzales eut beaucoup de peine à obtenir, Ferdinand ſigna l'ordre d'arrêter les deux rebelles, ils ne firent aucune réſiſtance. Le lendemain on commença leur procès; les accuſés n'oppoſerent pour défenſe, que l'aveu & le repentir de leur faute.

1508.

Gonzales blâme ſes neveux : ils s'excuſent : Gonzales demande leur grace.

Cependant Ferdinand marchoit

toujours vers Cordoue à la tête des troupes qu'il avoit rassemblées. Il y arriva le jour qu'on prononça l'Arrêt définitif, tout le peuple l'attendoit en silence ; il décernoit la peine de mort contre les Chefs de la révolte. Quelques Gentilshommes qui avoient commandé sous les deux freres, & qui n'avoient pas désarmé sitôt qu'eux, furent exécutés sans délai. Quant à eux, Ferdinand commua leur peine en un bannissement, & en la saisie de toutes leurs terres. Quoi qu'ils méritassent ce châtiment, & un plus grand encore; les Espagnols n'étoient pas accoutumés à voir exercer tant de sévérité sur les Grands des Royaumes, sur-tout lorsqu'ils s'étoient repentis presque aussitôt. Isabelle ellemême avoit traité plus favorablement des ennemis plus criminels & plus endurcis dans la rébellion, que les deux d'Aguilar. Gonzales dit tout haut, que lui seul avoit rendu le repentir de ses deux neveux inutile, & qu'ils étoient malheureux de lui appartenir. Ces plaintes furent la seule vengeance qu'il voulut tirer de Ferdinand. Si le Roi d'Arragon manqua

1508.

Comment ils sont punis: mécontentement de Gonzales.

1508. de reconnoissance envers Gonzales, il faut convenir que celui-ci méritoit bien de trouver des ingrats.

Les complices de la rébellion fuient en Portugal : plaintes des Grands : réponse du Roi.

Deux Seigneurs de la Maison de Giron furent impliqués dans cette affaire. Ils fuirent en Portugal aussitôt qu'ils surent les deux d'Aguilar arrêtés. Ferdinand les fit condamner comme complices. Quelques Grands oserent s'en plaindre, alléguant que selon les loix, leurs pareils ne pouvoient être condamnés que présens, & de la propre bouche du Roi. Ferdinand répondit que l'Arrêt étoit juste, rendu de son autorité & de sa pleine science, que l'unique grace qu'il feroit aux coupables, seroit de ne les pas demander au Roi de Portugal pour qu'ils fussent condamnés & exécutés en personne, conformément à leur prétendu privilege. Le Cardinal Ximenès enhardissoit Ferdinand à tous ces actes de sévérité : il ne les exerça pas seulement contre les Espagnols.

L'Empereur veut renvoyer en Castille l'Ambassadeur qui en avoit déja été chassé : Ferdinand lui fait défendre l'entrée du Royaume.

L'Empereur Maximilien qui ne pouvoit pas renoncer à cette Régence tant désirée, avoit envoyé une seconde fois en ambassade auprès de

Ferdinand, André du Bourg, que ce Prince avoit déja chaſſé de Caſtille, parcequ'il cabaloit contre lui. Le prétexte étoit de négocier avec le Roi Regent, pour fixer en Eſpagne le ſéjour de l'Archiduc Charles, héritier préſomptif de cette Couronne. Ferdinand fit défendre ſous peine de la vie au prétendu Ambaſſadeur d'oſer paroître dans les Etats de Caſtille ou d'Arragon. Peu de tems après on ſurprit un émiſſaire de l'Empereur, qui parcouroit la Caſtille déguiſé en laquais : il ſe nommoit Guerrava. Ferdinand le livra aux horreurs d'une queſtion rigoureuſe. Dans la violence des tourmens, il accuſa pluſieurs Seigneurs Caſtillans de correſpondances ſecrettes avec l'Empereur : on dit même qu il nomma Gonzales dans le nombre des mécontens. Mais Ferdinand comprit qu'il ne pouvoit faire aucun fond ſur de pareils indices; ſeulement il en devint beaucoup plus ſoupçonneux. Il fit garder ſoigneuſement tous les ports de Caſtille & de Grenade; il tint ſes troupes en haleine, comme s'il s'attendoit à une guerre étrangere. Sa politique, ſa

1508.

1508. vigilance, & sa sévérité continrent un peuple factieux, qui ne trouvoit point de Chefs à opposer à l'autorité, qui d'ailleurs n'avoit à former contre le gouvernement aucune plainte raisonnable.



LIVRE

1508.

LIVRE SIXIEME.

Ligue de Cambrai.

A LA fin de cette année, fut conclue la fameuſe Ligue de Cambrai, qui paroît un phénomene politique dans l'Hiſtoire de l'Europe, en ce qu'elle réunit pour un tems de grands intérêts néceſſairement oppoſés. Le Pape, l'Empereur, le Roi de France, le Roi d'Arragon, avoient tous des droits dans l'Italie; toutes ces Puiſſances devoient ſe craindre: le Pape ſur-tout, le plus foible par les armes, & le plus ambitieux de tous, avoit intérêt d'éloigner des Alpes, Maximilien, que ſa qualité d'Empereur d'Occident déſignoit Souverain de toute l'Italie: le Roi d'Arragon, dont l'avidité n'étoit que trop ſuſpecte, & qui oſoit regner dans Naples, ſans l'inveſtiture de Jules: le Roi de France, qui avoit fait des efforts pour l'écarter du Pontificat, & qui ſe déclaroit l'allié du Duc de Ferrare, ſon plus grand ennemi. D'ailleurs, les trois Monarques, Maximilien, Louis & Ferdinand ne

1508. pouvoient se voir les uns les autres en Italie, qu'avec des yeux jaloux. Le défaut de postérité de la Reine Germaine, perpétuoit les prétentions du Roi de France, sur le Royaume de Naples. Louis XII, Duc de Milan & Souverain de Gênes, étoit un vassal dangereux pour Maximilien, & pour Ferdinand, un ennemi toujours à craindre. L'Empereur qui ne possédoit rien en Italie, faisoit ombrage à tous, parceque ses prétentions, qui n'avoient point de bornes, pouvoient se réaliser aussitôt qu'il y auroit un territoire.

Raisons qui unissent tous les Princes confédérés.

Ces Princes si divisés, se réunirent pour dépouiller la République de Venise, qui tenoit le milieu entre eux tous, & qui s'alliant à l'un d'eux, auroit pu faire pancher la balance. Cet Etat, le plus puissant de l'Italie, avoit profité depuis deux cents ans, des troubles qu'il avoit vu s'élever autour de lui. Il avoit pris à la Maison d'Autriche, le Frioul & l'Istrie, à l'Etat Ecclésiastique, pendant le séjour des Papes en Provence, plusieurs villes de la Romagne, telles que Faënza, Ravennes, Imola, Rimini;

à l'Empire Veronne, Padoue, Trevise, Vicence; au Duc de Milan, Bresse, 1508. Crémone, Creme, Bergame, Garde; enfin au Royaume de Naples, les ports de Brindes, Otrante & Trani. Ainsi la République de Venise s'étoit accrue des pertes de ses voisins. Tous s'entendireut pour recouvrer ce qui leur appartenoit, tous envoyerent des Plénipotentiaires à Cambrai sur les confins de la France & des Pays-Bas. Marguerite, Duchesse doüairiere de Savoye, fille de Maximilien, & veuve en premiere nôces de Dom Juan, Infant de Castille, étoit Gouvernante des Pays-Bas, & le premier Ministre de son pere. Elle fut chargée de négocier avec les autres Puissances; le Cardinal d'Amboise pour le Roi de France; Dom Jacques d'Albion, Ambassadeur de Ferdinand en France, pour le Roi son Maître; & le Nonce du Pape en France, dont l'Histoire ne dit pas le nom. Mais ce dernier, faute de pouvoirs suffisans, laissa toujours le Cardinal d'Amboise stipuler pour son Maître. Sans doute le Pontife vouloit

1508. se ménager la facilité de manquer à ses engagemens.

Secret de la négociation : accord entre les Princes.

Cette négociation fut couverte du plus grand secret, Ferdinand ne put refuser d'y entrer. Plusieurs petits Princes d'Italie, tels que le Duc de Ferrare, le Marquis de Mantoue y accéderent aussi. Ferdinand ne vouloit pas alors se brouiller avec la France ; il espéroit que des liaisons avec Maximilien, lui assureroient enfin l'administration de la Castille. D'ailleurs il devoit recouvrer à peu de frais trois beaux ports dans le Royaume de Naples ; on ne lui demandoit que deux mille hommes de vieilles troupes embarquées en Espagne, & les garnisons qui gardoient ses Places en Italie. L'Empereur & le Roi de France, s'engageoient à faire la guerre en personnes. Il fut arrêté que toutes les troupes pénétreroient ensemble dans les pays usurpés ; que la Ligue subsisteroit autant de tems, que chacun des Confédérés auroit quelque chose à réclamer, & que pendant cet intervalle, toutes contestations cesseroient pour la Régence de Castille. Les Vé-

nitiens n'apperçurent l'orage qu'au moment où il fondit sur eux. Les foudres du Saint Siége leur annonçoient les armes plus meurtrieres de la France. Louis XII conquit avec une incroyable rapidité les villes qui devoient appartenir à sa Couronne & à celle de l'Empereur, avant que celui-ci eut songé à se mettre en campagne. Le Roi de France rendit fidelement à Maximilien ce qui étoit à lui, & ce Prince lui donna l'investiture du Duché de Milan, comme ils en étoient convenus. Dans le même tems, François de la Rovere, Neveu du Pape, conquéroit pour le Saint Siége, ce que les Vénitiens lui retenoient dans la Romagne, & le Comte de Ribacorce, Viceroi de Naples, rentroit sans coup férir, dans les ports de Trani, de Brindes, d'Otrante, & quelques autres que les Républicains accablés de toutes parts, ne défendirent pas. 1508.

De tous les Princes qui avoient signé la Ligue de Cambrai, Ferdinand étoit celui qui y prénoit le moins de part. La petite flotte qu'il avoit envoyée sur les côtes de Na- 1509.

Premieres idées de la conquête d'Oran : à quelle occasion.

ples, étoit tout ce qui devoit lui en
1509. coûter pour cette grande entreprise. Ses efforts ne pouvoient pas épuiser l'Arragon & la Castille; le Cardinal Ximenès forma de nouveaux projets, qu'il fit adopter à son Maître : voici à quelle occasion.

Le Cardinal, indigné de l'ignorance dans laquelle le Clergé d'Espagne croupissoit depuis plusieurs siecles, avoit jetté dans sa ville d'Alcala les fondemens d'une Université, pour laquelle il ne ménagea rien, & qui devint du vivant même de ce Ministre, une des plus célébres du monde. Il y fit bâtir à grands frais des Ecoles publiques, capables de contenir une multitude d'Etudians, qui y abondoient de toutes les Provinces de l'Espagne; lui-même voyoit élever ces édifices sous ses yeux. Les soins qu'il donnoit à l'Université d'Alcala, le délassoient des affaires plus importantes, dont il étoit souvent accablé, & lorsque les circonstances le lui permettoient, il attiroit à Alcala ceux avec lesquels il aimoit à s'entretenir. Le Cardinal y invita en même tems le Grand Gonzales, Pierre Navarre

& Jérôme Vianelli ; celui-ci Vénitien de très basse naissance, s'étoit distingué par de profondes connoissances dans la marine & dans les fortifications. Il avoit levé des plans très exacts & très détaillés de toutes les côtes de la Méditerranée, & il connoissoit bien le fort & le foible des Places qui appartenoient aux Maures Africains. 1509.

Obstacles qu'y met Ferdinand : comment surmontés.

De tous les plans que Vianelli offrit à la curiosité du Cardinal, celui d'Oran parut l'intéresser davantage. La proximité de cette Place située à l'extrémité de l'Afrique, qui regarde le Royaume de Grenade, y avoit fait abonder tous les Maures Espagnols, chassés de leur patrie, & pouvoit faire craindre des irruptions dans la nouvelle conquête des Espagnols. Ximenès consulta Gonzales & Navarre, sur la possibilité de s'emparer d'Oran, & sur les moyens de tenter cette entreprise. Ces habiles Généraux lui communiquerent leurs vues, & nourrirent l'envie que le Cardinal ressentoit d'assurer au de-là de la mer cette barriere au Royaume de Grenade. Ximenès à soixante-dix ans avoit au-

tant d'ardeur qu'un Conquérant dans
1509. la force de l'âge, il mit tous ses projets sous les yeux du Roi, qui ne les approuva pas d'abord. Le rusé Ferdinand, voulant profiter de la chaleur de Ximenès, fit naître des difficultés sans nombre, que son Ministre applanit en offrant de faire lui-même les frais de l'expédition, & de n'exiger aucune restitution des sommes qu'il y employeroit, si elle n'avoit pas un heureux succès. A ces conditions, le Roi d'Arragon consentit à tout : seulement il ne voulut pas permettre que Gonzales y commandât les troupes. Sa défiance, ni sa haine, ne s'épuisoient jamais ; d'ailleurs, il laissa le Cardinal maître des levées, du choix des Généraux, des tems, des moyens, & de tout ce qui avoit rapport à cette grande entreprise, & il promit de fournir les vaisseaux.

Levées de troupes aux frais de Ximenès : il demande en vain le secours des trois Ordres : ressources dans le clergé.

Le Cardinal leva de ses deniers 10000 hommes d'Infanterie & 4000 chevaux. Il demanda en vain les secours des trois Ordres Militaires, dont l'institution n'étoit autre que de combattre les Maures. Des Che-

valiers qui possédoient de riches Commanderies, chargées d'un service militaire contre les Sarrasins, prétendirent qu'ils ne devoient pas obéir à un autre Chef, que leur Grand Maître, & surent éluder sous ce prétexte, les charges que leurs bénéfices leur imposoient. Ximenès tira plus de secours du Clergé; les Ecclésiastiques concoururent avec lui de tous leurs moyens, à ce qu'ils croyoient une si bonne œuvre. Beaucoup de Chanoines de Tolede, d'Evêques de Castille & d'Arragon, vendirent leurs meubles les plus précieux, pour l'expédition d'Oran. Cet emploi des biens Ecclésiastiques nuisoit à la subsistance des pauvres; mais les Prêtres de ce tems aimoient mieux faire égorger des Infideles, que de nourrir des Chrétiens. 1509.

Le rendez-vous de la flotte fut indiqué à Malaga, celui de l'armée à Carthagene. Ximenès s'employa aux levées des troupes avec toute l'activité & toute l'intelligence qu'il mettoit dans les affaires. Il confia le commandement de l'armée sous lui à Pierre Navarre, il établit Vianelli,

Le Cardinal fait la disposition des emplois.

si versé dans la connoissance du pays, Maréchal de camp. Cet emploi réunissoit alors en Espagne, ceux de Major Général, & de Maréchal Général des Logis. Les troupes rassemblées dans Carthagene, & dans son territoire, furent dès la fin de Février en état de camper, & de commencer les exercices militaires. La saison toujours avancée dans les Provinces méridionales, permettoit aux soldats de vivre sous la toile, & laissoit aux vaisseaux le passage de la mer. Aussitôt que l'Archevêque fut à la tête de cette armée naissante, il envoya Navarre chercher la flotte à Malaga. Ximenès couvert de l'habit de Saint François, auquel il ajoutoit la calotte rouge, ornement distinctif de la dignité de Cardinal, paroissoit tous les jours à la tête des troupes, faisoit faire sous ses yeux les évolutions militaires, ordonnoit de la peine des soldats, ou même des Officiers, qui manquoient à la discipline, veilloit aux approvisionnemens, & à tous les détails, comme un Général qui auroit porté les armes toute sa vie.

1509.

Il va lui-même à Malaga, rendez-vous de l'armée; il y paroît à la tête des troupes.

L'activité de Ximenès, sur-tout sa sévérité & son économie, ne manquerent pas de déplaire aux Chefs, & le mécontentement alla bientôt jusqu'au simple soldat. Navarre, surtout, qui avoit appris l'art de la guerre sous le Grand Gonzales, & qui ne connoissoit en Espagne d'autre Chef que lui, frémissoit tout bas de se voir contraint d'obéir à un Moine, dont l'humeur altiere ne dissimuloit rien de ce que le commandement pouvoit avoir de rude, & qui ne daignoit le consulter, que lorsqu'il ne pouvoit se passer de lui. La jalousie de Navarre se fit bientôt appercevoir; au lieu d'amener de Malaga la flotte que le Cardinal attendoit à Carthagene, Navarre s'amusoit à battre la mer, & à faire des prises sur les Africains. Les ordres réitérés de Ximenès ne le déterminerent à faire route vers Carthagene, que plus d'un mois plus tard qu'il n'y étoit attendu; mais aussitôt que la flotte parut, le mécontentement de l'armée ne tarda pas à s'exhaler. Ximenès n'avoit pas voulu charger les Capitaines de payer leurs troupes, comme c'étoit l'usage; des

1509.

Mécontentements des Chefs, qui passe aux soldats.

1509. raiſons de juſtice & d'économie l'avoient décidé à faire diſtribuer la ſolde à chaque combattant ; les Officiers ne pouvoient plus faire trafic de leurs ſoldats, profiter de la paye des abſens, ou en retenir une partie, depuis qu'elle ne paſſoit plus par leurs mains ; chacun devoit ſe contenter de ce qui lui appartenoit. Cette nouveauté fit bien des mécontens ; l'avidité qui ſe gliſſe dans l'Etat Militaire, comme ailleurs, ne trouvoit plus de pâture ; & comme il eſt aiſé de tromper le peuple, les Capitaines publioient dans les rangs, que tout cela n'étoit inventé que pour retenir la ſolde.

Révolte fomentée par les Chefs.

On attendoit impatiemment une montre, lorſque Ximenès déclara que les troupes ne ſeroient payées que dans les vaiſſeaux ; alors la révolte devint preſque générale. Le Cardinal vouloit empêcher la déſertion ; mais les ſoldats crurent, ou feignirent de croire, qu'ils ne toucheroient pas leur ſolde, & qu'on les contraindroit de paſſer en Afrique, lorſqu'ils ſeroient enfermés dans des navires. Le camp retentiſſoit d'épithètes injurieuſes con-

tre le Cardinal, & les soldats protestoient tout haut, qu'ils ne quitteroient pas le rivage qu'ils ne fussent payés pour un mois. Navarre étoit alors sur la flotte; Ximenès le fit prier de venir réprimer les mutins. Celui-ci débarqua en effet; mais, loin d'interposer son autorité, il plaida devant le Cardinal la cause de la révolte: il se plaignit, pour les soldats, de ce qu'on retardoit leur paiement; pour les Officiers, de ce qu'on leur marquoit de la défiance, & il déclara qu'il ne se commettroit point contre des gens qui avoient pour eux la force & la raison. Ximenès vit bien qu'il étoit trahi, il ne pouvoit pas plus compter sur Vianelli. Les discours séditieux de ce Chef avoient forcé un des amis du Cardinal à mettre la veille le sabre à la main contre lui; Vianelli avoit été blessé. Ximenès, mécontent de ses Lieutenants, résolut de les intimider, d'employer leurs talents, sans leur accorder sa confiance, & de conserver l'autorité qu'ils vouloient lui arracher. Les Vassaux de son Archevêché lui étoient plus fideles; il les répandit dans le camp pen- 1509.

1509. dant quelques heures, pour appaiser les mutins, & pour leur faire comprendre que l'unique but du Cardinal avoit été de leur conserver leur paie toute entiere, en ne la confiant point à l'avidité des Chefs ou des Officiers; que leur argent étoit tout prêt, & qu'ils reviendroient d'Oran plus riches que d'aucune autre guerre.

Le Cardinal se met en devoir de la calmer.

Le Cardinal avoit terminé sa conversation avec Navarre, en l'assurant qu'il seroit plus brave que lui, qu'il sauroit mieux contenir les troupes, qu'il alloit lui-même aux soldats & qu'il étoit sûr de les ramener. En effet Ximenès fit prendre les armes; le bruit répandu qu'on seroit payé le jour même, avoit déja calmé la sédition. Ximenès toujours vêtu en Cordelier, parut devant les rangs au milieu des Chefs qui lui étoient restés fideles; sur les signes du Cardinal, il se fit un grand silence. Dès qu'il eut proferé quelques mots, une voix perça les rangs, qui cria, *de l'argent, & point de harangue.* Ximenès s'interrompit, distingua le séditieux, le fit arrêter & pendre à l'instant même, sans qu'aucun soldat fit le moindre

Il fait pendre un des mutins.

mouvement pour le ſauver ; puis le Cardinal reprenant la parole, dit que c'étoit à tort qu'ils ſe plaignoient des précautions priſes pour la fidélité des paiements, & qu'il ne tenoit qu'à eux de recevoir leur ſolde dans le jour même ; comme il finiſſoit de parler, des hommes couverts de lauriers, & chargés de ſacs d'argent, ſortirent de ſes tentes & prirent le chemin des vaiſſeaux au ſon des inſtrumens : *voilà vos montres*, s'écria Ximenès, *on vous les diſtribuera dans les Navires.* Alors l'embarquement ſe fit dans le plus bel ordre, qui ne fut troublé que par l'empreſſement du Soldat, & la ſédition ſe calma d'elle même, malgré les ſourdes pratiques de Navarre à qui la fermeté du Cardinal en impoſoit. 1509.

Il fait payer les montres & tous les ſoldats ſe preſſent de s'embarquer.

Les troupes s'embarquerent le 13 de Mai ; mais la flotte ne mit à la voile que le 16 à cauſe des vents contraires, & parceque le Cardinal qui avoit pardonné à Vianelli, dont il ne pouvoit ſe paſſer, voulut lui donner le tems de guérir de ſa bleſſure. Tous les combattans ſe préparerent à la victoire par la confeſſion & la

Tous les combattans communient.

1509. Communion. Les jours qui s'écoulerent depuis l'embarquement, jusqu'à l'arrivée en Afrique, furent employés à ce pieux exercice qui, comme on le va voir, ne rendit les Espagnols ni plus humains ni plus justes. La flotte étoit composé de 80 vaisseaux & de 10 Galions portant 4000 chevaux & 10000 hommes d'Infanterie; elle étoit pourvue de vivres en abondance, & de canons de campagne, outre celui qui défendoit les vaisseaux. Le 17 vers le midi, on découvrit les côtes d'Afrique, & l'on jugea par les feux qui brillerent bientôt après sur les montagnes, que les Maures avoient aussi découvert la flotte. Il étoit nuit quand elle parvint à l'entrée du Port de Maçarquivir. Depuis le retour des troupes du Royaume de Naples, cette Ville, son Port & sa Citadelle étoient occupés par des Espagnols. Maçarquivir n'est qu'à une lieue d'Oran: Navarre vouloit qu'on attendît au lendemain pour entrer dans le Port, & pour faire le débarquement, afin, disoit-il, d'éviter la confusion, le choc des Vaisseaux, & tous les accidens qui pou-

Arrivée au Port de Maçarquivir.

voient arriver dans une nuit obſcure. 1509.
Mais le Cardinal ne voulut pas laiſſer aux Afriquains le tems de s'oppoſer à ce débarquement, il préféra le ſilence & l'obſcurité, à un combat deſavantageux qu'il faudroit ſoutenir ſur le rivage.

Le débarquement ſe fait avec beaucoup d'ordre : l'armée eſt miſe en bataille.

Rien de ce que Navarre avoit craint n'arriva. Le débarquement ſe fit avec autant d'ordre que de promptitude, les troupes ſe formoient à meſure qu'elles étoient ſorties des vaiſſeaux. Comme le terrein n'étoit pas étendu, Navarre voulut qu'on ne débarquât que 2000 chevaux de peur qu'un plus grand nombre ne nuiſît aux opérations de l'Infanterie. Il réſerva ce qui reſtoit de lances Eſpagnoles pour les employer ailleurs. L'armée en bataille dès la pointe du jour marchoit vers Oran avec d'autant plus de confiance que Vianelli avoit diſtribué des détachemens dans tous les défilés, dans tous les poſtes que les Afriquains devoient connoître, & dont ils auroient pu s'emparer. Oran étoit pour lors une Ville conſidérable, très riche, très peuplée, & qui ſe gouvernoit en République ſous la protection du Roi de Tremecen.

1509.

Les habitans d'Oran sortent pour s'emparer des hauteurs.

Les habitans & ce qu'il y avoit de troupes dans la Ville, sortirent en grand nombre pour s'emparer des hauteurs qui la commandoient. On remarquoit de la confusion dans leurs rangs, & ce tumulte nécessaire parmi des soldats levés à la hâte. L'armée Espagnole s'avançoit dans le plus bel ordre, & dans le plus profond silence. Bien-tôt on vît paroître devant les rangs le Cardinal Ximenès, monté sur une Mule, la Mitre en tête, vêtu de ses habits Pontificaux, accompagné de plusieurs Cordeliers, tous montés comme lui. L'un d'eux portoit la Croix Patriarchale devant le Prélat, tous ces Moines avoient de larges cimeteres pendus à des baudriers de cuir qui couvroient leurs robes. Cette bisare vue exita de grands éclats de rire dans toute l'armée; lorsque le Cardinal fut à la portée de la voix, on ne rit plus: il parla aux Soldats avec toute la véhémence qui étoit dans son ame, & finit par les assurer qu'il combattroit à leur tête. Navarre, Vianelli & tous les autres Chefs s'empresserent de l'en dissuader, lui remontrant que sa présence

Le Cardinal paroît en habits Pontificaux à la tête de l'armée.

ne feroit qu'occuper, pour sa garde, un nombre de soldats qu'on pouvoit mieux employer ailleurs. Le Cardinal cédant à ces instances, se retira dans la Chapelle de la Citadelle de Maçarquivir. 1509.

Navarre veut différer l'attaque : le Cardinal la presse.

Comme la journée s'avançoit & que les Maures ne faisoient aucun pas vers l'armée Espagnole, Navarre fut tenté de remettre l'attaque au lendemain; il alla consulter le Cardinal qu'il trouva en prieres. Ximenès lui enjoignit de charger les Maures à l'heure même, par une inspiration que les Historiens de sa vie assurent qui lui vint du ciel, & que d'autres attribuent avec autant de vrai-semblance, aux avis secrets qu'il avoit reçus que les Maures, à la premiere vue de la flotte, avoient dépêché vers le Roi de Tremecen pour lui demander du secours. D'ailleurs le Cardinal avoit des intelligences dans la Ville; il vouloit qu'on s'emparât sans coup férir de la Porte, dite de Tremecen, tandis que les deux armées seroient aux mains, & ces opérations ne devoient pas être retardées.

Bataille gagnée par les Espagnols.

Sur l'ordre du Cardinal, Navarre

marcha sans délai à l'ennemi, avec le canon de campagne qu'on n'avoit eu que le tems de placer sur ses affuts. Il donna 4000 fantassins, & 1000 Chevaux à Vianelli pour composer le corps de réserve. Les Maures firent la faute irréparable de quitter les hauteurs à la vûe de l'ennemi; Navarre reçut, piques baissées, la Cavalerie qui s'avança la premiere sur des bataillons serrés; le canon servi avec activité éclaircissoit les rangs, & y jetta bientôt l'épouvante. Au fort du combat, 1000 chevaux de ceux restés la veille dans les vaisseaux & qui n'avoient débarqué que le matin devant Oran, lorsque l'armée Afriquaine en fut sortie, se présenterent devant la Porte de Tremecen, & se la firent ouvrir par ceux que Ximenès avoit gagnés à prix d'or, tandis que personne dans la place n'étoit en état de la défendre. Les Bourgeois trahis se réfugierent dans leurs maisons, & dans leurs Mosquées, jettant des traits par les fenêtres & se faisant des armes de tout ce qui tomboit sous leurs mains. Mais les Espagnols trouverent le moyen

1509.

La Ville est livrée par des traîtres.

d'arborer les Pavillons de Castille sur les Tours les plus élevées d'Oran. Cette vue excita le courage des Chrétiens, & le désespoir des Maures qui combattoient dans la plaine. Le corps de réserve que commandoit Vianelli, accourut, & décida la victoire. Les Espagnols marcherent vers la Ville sur les corps des vaincus qu'ils égorgeoient sans faire aucun quartier. Toutes les portes s'ouvrirent. La conquête de cette riche Cité fut l'ouvrage de quelques heures. Mais l'excessive cruauté des Chrétiens rendit cette victoire odieuse ; leurs épées ne pouvoient pas suffire aux victimes, ils ne songerent à faire des esclaves que lorsque la fatigue & les ombres de la nuit les inviterent au repos. 8000 hommes seulement furent jettés dans les fers, 4000 s'étoient échappés pendant le carnage, ils porterent à Tremecen leur désespoir & leur fureur, & inspirerent à leurs compatriotes d'égorger tous les Marchands Juifs ou Chrétiens qui se trouverent parmi eux. Les traîtres qui avoient ouvert les portes d'Oran étoient Juifs, tous

1509.

Cruauté des Espagnols.

ceux de cette Religion furent confondus dans la représaille.

1509.

Précautions de Navarre pendant la nuit ; entrée du Cardinal dans Oran.

Cette Ville n'offroit plus aux yeux que des maisons désertes & pillées, des ruisseaux de sang, des monceaux de cadavres entassés dans les rues, & des vainqueurs courbés sous le poids du butin, ivres de débauche & de carnage. Quoique tout ce qui respiroit encore fût dans les fers, Navarre voulut qu'on fît pendant la nuit la garde la plus exacte. Il craignoit l'arrivée des Maures de Tremecen, qui parurent en effet à la pointe du jour, mais qui retournerent sur leurs pas aussi-tôt qu'ils eurent appris la défaite entiere de leurs compatriotes. Le lendemain le Cardinal partit du Port de Maçarquivir dans un galion ; il arriva dans le Port d'Oran au bruit de toute l'artillerie de la Place & de l'armée. Navarre & les autres Chefs lui présenterent les clefs de la Ville. Le Gouverneur du Château, qui étoit un des traîtres, lui remit aussi les clefs de la Citadelle, ainsi que trois cents esclaves Chrétiens, que les Maures avoient mis aux fers aussi-tôt qu'ils

avoient apperçu la flotte Espagnole.
Ximenès parut à Oran dans le même 1509.
appareil qu'il avoit montré la veille à la tête de l'armée; il versa quelques larmes sur les monceaux de morts qu'il fouloit aux pieds; il blâma Navarre d'avoir tellement ensanglanté cette victoire. Ce Général lui répondit que tous ces cadavres étoient des Infideles. Sans doute, répliqua le Cardinal; mais on en eût pu faire des Chrétiens.

Prieres en action de graces de cette conquête. Ximenès la soumet pour le spirituel & pour le temporel à l'Archevêché de Tolede.

Au milieu de toutes ces horreurs, Ximenès n'apperçut que de l'allégresse dans les rues; car il n'y avoit que des Espagnols. On remercia Dieu publiquement de toutes les cruautés qui venoient de se commettre, & on partagea le butin échappé à l'avidité du soldat. Le Cardinal récompensa magnifiquement ceux qui lui avoient livré la porte de Tremecen. Les trois cents esclaves Chrétiens, tirés de la Citadelle, & quelques soldats qui voulurent établir leur domicile à Oran, contribuerent les premiers à repeupler ce désert. Ximenès bénit des Mosquées, établit des Monasteres, puis il distribua le territoire à la

charge d'une redevance envers l'Archevêché de Tolede. Navarre, toujours opposé à ſon Chef, voulut empêcher ce qui lui paroiſſoit contraire aux droits de la Couronne. Ximenès lui impoſa ſilence avec autorité, diſant que ce n'étoit pas à un Etranger, qui n'étoit fait que pour prendre ſes ordres, à oſer ſe mettre entre le Roi & lui.

1509.

Il cherche où il portera ſes armes.

La conquête, ou plutôt la deſtruction d'Oran, n'avoit coûté que quelques jours. Les préparatifs de la guerre étoient encore entiers; l'armée n'avoit preſque rien perdu, & le zele meurtrier des Eſpagnols ne faiſoit que s'animer. Ximenès cherchoit où il porteroit ſes armes victorieuſes. Les Maures d'Afrique étoient diſtribués en pluſieurs petits Etats, qui obéiſſoient chacun à un Roi. L'un de ces Royaumes, appellé Bugie, étoit déchiré par les factions, premiere

On convient d'attaquer le Royaume de Bugie : les Chefs ne veulent plus ſervir ſous Ximenès.

cauſe de la perte du Royaume de Grenade. Un Prince uſurpateur avoit arraché la Couronne au Roi légitime, qui étoit ſon neveu; quelques ſujets fideles vouloient ſecouer le joug. Ximenès décida qu'il falloit profiter des troubles

troubles de cette Nation, & donner des chaînes à ceux qui se disputoient le sceptre; mais Pierre Navarre s'indignoit de plus en plus d'être soumis à un Moine impérieux, qui, lui laissant tout le travail & le danger, usurpoit toute la gloire. Aussi-tôt qu'il fut décidé qu'on iroit à Bugie, Navarre déclara au Cardinal que deux chefs ne pouvoient que nuire dans une armée, qu'il devoit laisser les soins de la guerre à ceux qui l'avoient faite toute leur vie, & se contenter de gouverner l'Etat & son Diocese, qui avoient tant besoin de lui; que les troupes ne s'étoient engagées à servir sous le Cardinal Ximenès que pour la conquête d'Oran, qu'il ne refusoit pas de conduire les armes Espagnoles, mais que ce ne seroit plus sous ses ordres. Il sortit en finissant de parler, & laissa tomber, comme par hasard, une lettre dont Ximenès reconnut la suscription pour être de l'écriture de Ferdinand. Le Cardinal s'en saisit, & y lut ce qu'on va voir. 1509.

Empêchez le bon homme de retourner sitôt en Espagne, il faut user sa personne & son argent autant qu'on le pour- Lettre de Ferdinand à Navarre, surprise par le Cardinal.

ra. *Amusez-le, s'il est possible, dans*
1509. *Oran, & songez à quelque nouvelle entreprise.* Quoique Ximenès eût dû s'attendre à tout ce qu'il voyoit, l'ingratitude de Ferdinand, & la révolte de Navarre, le pénétrerent de douleur. Il prit la résolution subite de se retirer à Alcala, pour y perfectionner son Université, & tâcher d'oublier, dans d'autres travaux utiles, les affaires de la guerre & de l'administration dont on vouloit l'éloigner. Cependant les conquêtes en Afrique intéressoient tellement Ximenès, qu'arrivé à Carthagène, il s'occupa du soin d'approvisionner l'armée prête à marcher vers Bugie; il acheta, des deniers qui lui restoient, des grains & des bestiaux en abondance, qu'il fit embarquer sous ses yeux, entrant, sans y penser, dans les vues de Ferdinand, *d'user l'argent du bon homme.* Mais il ne répondit pas aux instances que le Roi lui fit faire de venir à sa Cour, pour y recevoir, disoit l'Envoyé, les témoignages de reconnoissance de Ferdinand, & pour lui communiquer ses lumieres. Le Cardinal n'avoit que trop sujet de croire ces

Il retourne en Espagne, & résiste aux invitations de se rendre à la Cour.

avances peu sinceres : il se pressa de retourner à Alcala, refusant sur la route tous les trophées qu'on vouloit ériger à sa victoire. Il employa pour sa patrie le loisir que la jalousie de Ferdinand lui donnoit, & les revenus de l'Archevêché de Tolede que des levées de troupes & des guerres n'avoient point épuisés. 1509.

La Castille nouvelle étoit sujette à des famines fréquentes ; le Cardinal entreprit à ses frais de bâtir des Greniers publics dans les grandes Villes de son Archevêché, où l'on resserroit des grains dans les tems d'abondance pour les distribuer au peuple à bas prix dans les jours de disette.

Il fait bâtir des greniers publics à Alcala.

Cependant tout prospéroit à Ferdinand ; il avoit tiré de la ligue de Cambray les avantages qu'il pouvoit s'en promettre : les Ports du Royaume de Naples, usurpés par les Vénitiens, lui avoient été rendus. Maximilien, son Concurrent à la Régence de Castille, venoit de renoncer solemnellement à toutes ses prétentions, & de consentir que le pere de Jeanne gouvernât les Etats de sa fille, non-seulement jusqu'à la majorité de l'Archi- 1510.

Prospérité de Ferdinand: recouvrement des Ports dans le Royaume de Naples : possession paisible de la Régence de Castille.

1510. duc, son petit-fils, mais même tant que la Reine de Castille seroit vivante. Louis XII, toujours ami de la justice & de la paix, avoit consommé cet accord entre deux Princes ses véritables ennemis. André du Bourg revint Ambassadeur de l'Empereur en Espagne, & il y fut bien reçu. Le Roi Régent à son tour envoya l'Evêque de Catane en Ambassade auprès de l'Empereur. Ce Prince auroit bien voulu, selon son usage, tirer de ce traité quelque somme d'argent; mais Ferdinand ne voulut point acheter un avantage qu'on ne pouvoit point lui ravir. L'Empereur en sacrifiant la Régence de Castille, ne faisoit que renoncer à une chimere. Le traité fut signé à Blois sans aucune condition, sinon que l'Archiduc Charles seroit reconnu héritier présomptif de Castille dans les Etats auxquels le Roi Régent setoit tenu de présider, afin que sa postérité, s'il en avoit jamais de Germaine de Foix, ne pût pas inquiéter les descendans d'Isabelle. On ajouta au traité une amnistie générale pour tous ceux qui avoient suivi le parti de l'Empereur.

Ferdinand, affermi sur le trône de Castille, Roi paisible dans l'Etat de Naples, que la conquête de trois beaux Ports venoit d'enrichir, n'avoit plus qu'à se débarrasser de cette ligue de Cambray qui lui occupoit des troupes & qui le contraignoit à servir des Princes qu'il n'avoit jamais voulu que tromper. Les Vénitiens attaqués de toutes parts, avoient opposé de la valeur & de la sagesse au torrent : presque resserrés dans leurs lagunes par les succès de Louis XII, depuis son départ ils avoient repris sur l'Empereur, Vicence & Padoue, & ils travailloient à détacher le Souverain Pontife d'une alliance qui ne pouvoit plus lui être utile, puisqu'il étoit rentré dans toutes les Places qui avoient appartenu au Saint Siege. La haîne personnelle se joignoit aux raisons politiques. Jules Second ne pardonnoit à Louis XII, ni les efforts qu'il avoit fait autrefois pour l'éloigner du Pontificat, ni la protection ouverte qu'il accordoit au Duc de Ferrare, dont il croyoit avoir à se plaindre, moins encore le mépris que ce Prince affectoit de la personne du

1510.

Il songe à se débarrasser de la Ligue de Cambrai.

Pontife. Toutes ces raisons étoient
1510. plus que suffisantes pour lui faire
rompre un accord qui avoit étonné
toute l'Europe. Quand on vit Jules
Second entrer en composition avec
les Vénitiens, pour pouvoir les opposer, disoit-il, à la Puissance Ottomane, les relever de l'excommunication lancée contre eux; & renoncer
solemnellement à la ligue, on n'eut
pas de peine à croire que Ferdinand
le suivroit de près. Louis XII avoit
toujours refusé au Roi d'Arragon son
consentement pour une nouvelle investiture du Royaume de Naples, parceque les droits de la Maison de
France sur cet Etat, en cas que la
Reine Germaine ne donnât point de
postérité, pouvoient renaître. Aussitôt que la brouillerie du Pape & du
Roi de France fut déclarée à l'occasion du Duc de Ferrare, dont Jules
Second vouloit envahir le Duché,
Ferdinand prétendit qu'il ne pouvoit
plus se passer de l'investiture du Saint
Siége. Il offrit à son Suserain l'hommage & les secours qu'il disoit lui devoir. Jules Second n'écoutant que sa
haine, accorda l'investiture au Roi

d'Arragon, à sa postérité, ou même à son héritier légitime, à condition qu'il fourniroit à perpétuité trois cents lances pour réduire les Vassaux rébelles du S. Siége. Ferdinand ordonna à Raymond de Cardonne, depuis peu Viceroi de Naples, de mener au Pape les trois cents lances. Louis XII se plaignit en vain de cette infidélité. Le Roi d'Arragon crut, ou parut croire concilier son intérêt avec la foi des Traités, en défendant aux lances Napolitaines de combattre contre les François, & en envoyant sa flotte sur les côtes de Gênes au service de Louis XII, qui n'avoit point alors d'ennemis sur mer.

1510.

Il se ligue avec le Pape.

Le Roi de France n'étoit pas le seul qui eût à se plaindre de la mauvaise foi de Ferdinand. Ximenès apprit dans sa retraite que, peu de tems après son départ d'Oran, Navarre avoit fait publier un Edit qui transféroit au Domaine de la Couronne, toutes les redevances établies sur le territoire Africain pour l'Archevêché de Tolede. Dès-lors le Cardinal se crut en droit de réclamer les sommes consacrées par lui à la conquête d'Oran. Il écrivit au

Il s'empare d'Oran contre la promesse faite au Cardinal Ximenès.

1510. Roi des Lettres preſſantes, lui rappellant ſa parole, & lui répétant pluſieurs fois que les ſujets ne devoient pas tout leur bien à leur Maître, que d'ailleurs les revenus de l'Archevêché de Tolede étoient moins à lui Cardinal qu'aux pauvres de ſon Dioceſe, & qu'il n'étoit pas juſte d'en enrichir la Couronne. Ferdinand, tout entier aux affaires d'Italie & d'Afrique, étoit loin de ſonger à remplir des engagements vis-à-vis d'un ſujet; il craignoit Ximenès moins encore que Louis XII, ſe fiant à la fidélité du Prélat, qui avoit toute ſa vie maintenu l'autorité royale.

Cependant Navarre avoit fait des progrès rapides dans l'Afrique. Il n'avoit pas eu beſoin des troubles de Bugie; le Roi légitime étoit venu mandier ſon ſecours contre ſon oncle uſurpateur. Mais Navarre, ſans les oppoſer l'un à l'autre, avoit ravi la Couronne qui les diviſoit. Alger, Tunis, Tremecen, s'étoient ſoumis preſque ſans réſiſtance aux armes Eſpagnoles. Ces conquêtes, moins meurtrieres que celle d'Oran, ne coûtoient à Navarre que le ſoin de faire mar-

Succès de Navarre dans le Royaume de Bugie: revers dans l'Iſle de Gelves.

cher son armée. Tout fuyoit devant lui. La seule Ville de Tripoli fit quelque résistance, qui n'aboutit qu'à céder avec plus de perte aux Vainqueurs. Mais la fortune se lassa de servir les Espagnols : Navarre apprit dans l'Isle de Gelves que les armes sont journalieres. Il étoit parti de Tripoli avec un renfort pour soumettre cette Isle, qui n'a que seize lieues de tour, & qui tient presqu'au Continent de l'Afrique. Les Espagnols pensoient qu'aucuns Maures ne pourroient tenir devant eux. En effet, les Insulaires de Gelves, soumis à un Prince qu'ils appellent Xelque, n'étoient, ni si nombreux, ni si bien armés que ceux d'Oran, de Tripoli, d'Alger, de Tremecen; ils habitoient tous dans des Villages, & ne sembloient pas plus aguerris que tous les autres Africains : mais ils profiterent de l'aridité de leur Isle & des chaleurs excessives, que les Espagnols ne pouvoient pas supporter. La disette d'eau, l'ardeur du soleil, qui n'étoit temperée par aucune forêt, le sable & les rochers rendoient les marches, & même les séjours si pénibles, que plusieurs soldats moururent

1510.

1510. de fatigue, & que le plus grand nombre étoit hors de combat, lorsque les Insulaires se présenterent à leur rencontre. Le feu sortoit de la poussiere qui s'élevoit dans ces sables arides; les Espagnols prirent pour un prodige ce qui n'étoit qu'un effet naturel. Des paysans, presque sans armes, égorgerent autant qu'ils voulurent des soldats, à qui la force & le courage manquoient également. Pierre Navarre lui-même, peu accoutumé aux revers, regagna ses vaisseaux, qu'il fit approcher du rivage, pour servir de retraite à ceux qui purent fuir. Cette malheureuse journée coûta cinq mille hommes aux Espagnols, & fut plus honteuse encore que meurtriere.

Accord avec le Cardinal de Ximenès pour la restitution des sommes employées à la conquête d'Oran.

Ferdinand apprit, avec un chagrin très vif, ce désastre, auquel il ne devoit pas s'attendre. Il tenoit alors les Etats de Castille. Le Cardinal Ximenès menaçoit de leur redemander les sommes employées à Oran, que le Roi Régent avoit refusé de lui rendre. La constance du Cardinal intimida Ferdinand; il craignit de se compromettre avec des sujets qui n'étoient les siens qu'accidentellement, qui,

dans cette occasion, devenoient presque ses Juges, & aux yeux desquels il pouvoit être dangereux pour lui d'avoir tort. Ces raisons le déterminerent à composer avec le Cardinal: les sommes avancées lui furent rendues par parcelles, & si tard, qu'à peine la Castille étoit quitte envers lui à la mort du Roi Régent. 1510.

Vains efforts pour établir l'Inquisition dans le Royaume de Naples.

Les affaires d'Italie occupoient Ferdinand assez pour le distraire de celles de l'Afrique. Le Comte de Cardone, son Viceroi à Naples, avoit, par son ordre, prétendu établir l'Inquisition dans ce Royaume. Les Napolitains, superstitieux & dévoués au S. Siége, ne virent cependant qu'avec horreur ce Tribunal de sang élevé parmi eux. Dès la premiere exécution, appellée Acte de foi, toute la Ville de Naples fut soulevée; les Juges & les Exécuteurs s'enfuirent, de peur d'éprouver eux-mêmes le sort qu'ils destinoient aux condamnés. Aucun Magistrat ne pût calmer cette émeute, tant que les Inquisiteurs demeurerent dans la Ville: les Napolitains ne quitterent les armes que sur la promesse solemnelle que l'Inquisition seroit bannie de tout

1510. le Royaume. Le Comte de Cardone n'avoit ni le pouvoir, ni peut-être la volonté de se faire obéir: Pour ménager en quelque sorte l'autorité Royale, il ordonna que tous les Juifs sortiroient du Royaume. Dès-lors l'Inquisition sembloit n'y avoir plus d'objet: Le soulevement du Peuple, ordinairement si funeste, produisit au Royaume de Naples le bien d'être à jamais exempt d'un des plus grands fléaux qui ait affligé la Chrétienté.

Différends entre la Cour de Rome & celle de France.

Cependant la mésintelligence entre la Cour de France & celle de Rome ne faisoit qu'augmenter. Le Pape, mécontent de Louis XII, lui avoit demandé quelques Places, que ce Prince n'avoit pas voulu démembrer du Duché de Milan. Sur son refus, Jules II avoit lancé contre le Roi de France les foudres de l'excommunication, & il avoit mis le Royaume en interdit. Cet abus de la Puissance Pontificale, si multiplié depuis plusieurs siecles, commençoit à soulever le monde Chrétien. Les Papes avoient forcé les Souverains à ouvrir les yeux sur les intérêts de leurs Couronnes, & sur les véritables droits du Saint

Siége. Louis XII, aussi religieux que modéré, assembla le Clergé de France à Tours, pour demander aux Prélats s'il devoit distinguer Jules prévaricateur, du S. Siége sur lequel il étoit assis, s'il ne devoit pas mépriser des censures, qui étoient un attentat à l'autorité Royale, & s'il n'avoit pas droit de défendre ses Alliés, & son propre territoire, contre un ambitieux qui ne se disoit le Pasteur des Chrétiens que pour dévorer ses ouailles. Le Clergé décida que toutes ces censures étoient nulles, & que le Roi pouvoit & devoit songer à sa défense.

1510.

Malgré la réponse des Prélats, le Roi ne se pressa pas d'armer contre le Pape; il dit tout haut qu'il donnoit l'hiver à Jules II pour se repentir. Un nouvel accord fut signé à Blois entre l'Empereur & le Roi de France, par lequel Maximilien promettoit d'entrer en personne en Italie au printems, & de joindre une armée à celle de Louis XII contre les Vénitiens. Les deux Monarques convinrent de plus, de sommer le Pape & le Roi d'Arragon de remplir les engage-

Le Roi ne se presse pas d'armer contre le Pape; il signe un accord avec l'Empereur.

1510. mens contractés dans le traité de Cambrai, & que sur leur refus, l'Empereur & le Roi de France convoqueroient de concert avec le plus grand nombre des Cardinaux, un Concile général, pour réformer l'Eglise dans son Chef & dans ses membres. En effet plusieurs Cardinaux s'étoient retirés à Milan pour se séparer de Jules II. On voit par des lettres de l'Empereur, qu'il songeoit à joindre la Thiare à la Couronne Impériale, & qu'il ne vouloit faire déposer Jules, que pour être élu en sa place. Comme l'armée Vénitienne & les lances Espagnoles n'étoient point en campagne, on persuada au Maréchal de Chaumont, qui commandoit les François en Italie, de surprendre le Pape à Boulogne, où il étoit alors, & de le faire prisonnier. Le Général François marcha à grandes journées de Modene à Crespolano, qui n'est qu'à dix milles de Boulogne, à la tête de trois cents lances; il eut pû le jour même entrer dans la ville, & s'emparer de la personne du Pere. Tous les Prêtres de sa Cour (car Jules n'avoit point d'autre escorte), trem-

Maximilien songe à devenir Pape.

Le Maréchal de Chaumont manque de s'emparer de la personne de Jules II.

bloient au tour de lui. Le Pape fit à l'Ambassadeur d'Espagne des plaintes ameres, de ce que les lances que le Royaume de Naples devoit au Saint Siége, n'étoient pas au tour de Boulogne pour sa défense. L'Ambassadeur consterné, se chargea de négocier avec Chaumont; en effet il sut lui faire perdre un tems précieux. Le Pontife feignit de ne pas s'éloigner des propositions que lui portoit l'Ambassadeur d'Espagne de la part de Chaumont, de lever l'interdit lancé sur la France & l'excommunication sur la personne du Roi, d'abandonner la guerre du Ferrarois, pour continuer celle que la Ligue de Cambrai l'obligeoit à faire à la République de Venise. Pendant une treve de trois jours qu'on obtint du facile Chaumont, le Connétable Colonne eut le tems d'arriver à la tête de quatre cents lances Napolitaines, & de quelques troupes de la République. Alors le Pontife refusa tout ce qu'il avoit fait espérer d'abord. Chaumont tout confus rebroussa chemin, disant, pour couvrir son imprudence, qu'il n'avoit jamais pensé à porter ses mains 1510.

sur le Vicaire de Jésus-Christ.

1511. Bien qu'on fut alors au mois de Janvier, le fougueux Jules II voulut commencer la guerre. Il forma en personne le siége de la Mirandole, & comme la Place ne tint pas longtems, ce succès l'enhardit à entreprendre le siége de Ferrare. Mais le Maréchal de Chaumont accourut au secours de l'allié de la France, & força l'armée de Jules à rebrousser chemin, parcequ'elle ne se trouva, ni assez nombreuse, ni assez aguerrie pour attendre la bataille. Ce fut le dernier exploit de Chaumont, qui mourut en peu de jours d'une maladie aiguë dans la ville qu'il venoit de sauver. Trivulce, qui prit le commandement des troupes Françoises, en attendant que le Roi de France leur eût nommé un Chef, signala ses commencemens par la prise de Boulogne, qui ne lui couta presque rien, parcequ'il avoit des intelligences dans la ville.

Le Pape fait le siége de la Mirandole; Chaumont le force de lever celui de Ferrare.

Prise de Boulogne par Trivulce.

Tandis que Jules II, malgré les glaces & les infirmités de la vieillesse, faisoit la guerre dans le Ferrarois, au milieu d'un hiver rigoureux, Maximilien & Louis envoyerent des

Maximilien & Louis XII envoient des Ambassadeurs à Ferdinand pour lui annoncer l'assemblée d'un Concile à Pise.

Ambassadeurs à Burgos, vers le Roi Regent, pour démêler ses véritables intentions, au sujet du Concile qu'ils vouloient convoquer. Ferdinand ne voyoit l'Italie en feu, qu'avec une secrette joie, il espéroit profiter bientôt de tous ces troubles. Au reproche qu'on lui fit de la part de Louis XII, sur les secours que les Espagnols avoient donnés au Pape devant Boulogne, il répondit que son Ambassadeur & ses soldats avoient épargné un sacrilege au Maréchal de Chaumont, & à toute la Nation Françoise; qu'à l'égard du Concile proposé, il présumoit que les Evêques de la Chrétienté ne tiendroient pas pour légitime une assemblée convoquée par des Puissances temporelles, & par quelques Cardinaux, sans le consentement, ou même contre la volonté du Chef de l'Eglise. Les Ambassadeurs répondirent en vain, que Jules II, n'étant encore que Cardinal de la Rovere, avoit juré au Conclave, comme tous les membres du Sacré College, que celui d'entre eux tous qui seroit Pape, assembleroit dans les deux premieres années de son Ponti-

1511.

Ferdinand se déclare pour le Pape.

1511.

ficat, un Concile œcuménique, pour réprimer les désordres du Clergé : que ces désordres n'avoient fait qu'augmenter, depuis que l'ambitieux Jules II, plus occupé d'étendre le patrimoine de Saint Pierre, que de purifier l'Eglise de Jesus-Christ, abandonnoit les soins de l'Apostolat, pour commander des armées, & ne prodiguoit des censures, que contre ceux qui s'opposoient à ses conquêtes : ces raisons ne persuaderent point Ferdinand.

Il envoie à son tour des Ambassadeurs à l'Empereur & au Roi de France pour les dissuader de reconnoître le Concile de Pise.

L'Empereur & le Roi de France, furent convaincus qu'il faudroit compter à l'avenir le Roi d'Arragon au nombre de leurs ennemis ; & Ferdinand suspendit la guerre d'Afrique pour l'intérêt de Jules II, beaucoup moins que pour le sien. Il envoya des Ambassadeurs à l'Empereur & au Roi de France, pour les dissuader de reconnoître le Concile que les Cardinaux Schismatiques indiquoient à Pise, au mois de Septembre de cette année. Mais on ne peut pas croire qu'il voulût réellement prévenir une guerre, sur laquelle il fondoit ses plus grandes espérances.

Henri VIII, nouvellement Roi d'Angleterre, avoit épousé l'Infante Catherine, veuve du Prince de Galles, son frere aîné. Trop jeune encore, & trop peu versé dans les affaires de l'Europe, pour bien connoître le Roi, son beau-pere, il signa un traité par lequel il s'engageoit à fondre dans la Guyenne, tandis que les armes Espagnoles attaqueroient la France ailleurs. Ce Prince fit même une démarche vers Louis XII, pour lui redemander la ville de Boulogne, que les François venoient de prendre au Pape. Henri VIII déclaroit qu'il protégeroit ouvertement le Saint Siége. Le Roi de France répondit, qu'il sauroit conserver Boulogne, & toutes ses possessions en Italie, & qu'il ne craignoit, ni Jules II, ni ses défenseurs. Enfin, le Pape, le Roi d'Arragon, le Roi d'Angleterre, & les Vénitiens, formerent entre eux un accord, qui fut nommé la Sainte Ligue, & dont voici les articles principaux. Premierement, vingt jours après la publication du traité, le Roi d'Arragon sera obligé de faire passer en Italie douze cents lances, mille

1511.

Il suscite le Roi d'Angleterre Henri VIII contre le Roi de France.

Accord formé entre Ferdinand, le Roi d'Angleterre, le Pape & les Vénitiens contre le Roi de France, appellé la Sainte-Ligue.

1511. chevaux-légers, & dix mille hommes d'Infanterie. Secondement, le Pape y joindra six cents hommes d'armes. Troisiémement la République de Venise se chargera de tenir la mer, & de garder les côtes, & enverra une armée de terre la plus nombreuse qu'il sera possible. Quatriémement, le Pape & les Vénitiens s'engageront à payer chaque mois 40000 écus pour la solde & l'entretien des troupes Espagnoles, & le jour de la publication de la Ligue, ils payeront 80000 écus pour l'avance des deux premiers mois. Cinquiémement, le Roi d'Angleterre fera à ses frais, & pour son seul profit, une irruption dans la Guyenne. Quoique cette Ligue parut être autant contre Maximilien, que contre Louis XII, les Confédérés convinrent de garder à l'Empereur une place dans le traité, pour le moment où il voudroit y entrer. Ils comptoient sur son inconstance, & sur sa jalousie contre les François.

On voit par ce Traité, que Ferdinand ne prétendoit pas épuiser ses Royaumes; & qu'il vendoit bien cher

des secours, que la haine & la nécessité contraignoient Jules II d'accepter. Celui-ci payoit des soldats qu'il n'auroit pas pu trouver dans les terres de l'Eglise. La guerre qu'il avoit faite tout l'hiver contre le Duc de Ferrare & les François, ne lui avoit rien produit. D'ailleurs la convocation du Concile à Pise, le forçoit d'employer d'autres armes, que celles que les Cardinaux & les Prélats François vouloient lui opposer. Aussitôt que les troupes Espagnoles parurent en Italie, Jules se fia au Comte de Cardone, Viceroi de Naples, & sur-tout à Navarre, des soins de la guerre, & retourna à Rome, où il indiqua un Concile pour l'année suivante dans l'Eglise de Saint Jean de Latran. Il espéroit par cette convocation, faire tomber celle de Pise, & que toute la Chrétienté penseroit que l'assemblée de l'Eglise universelle, ne pouvoit être que dans le lieu où son Chef l'avoit indiquée. Mais les termes de la Bulle de convocation, devoient confirmer le schisme au lieu de l'éteindre. Le Pape y montroit toute son animosité contre la France,

1511.

Concile indiqué par Jules II dans l'Eglise de Saint Jean de Latran.

1511. & toute sa haine contre les Cardinaux qui le contraignoient d'assembler un Concile. Il déclaroit qu'il y traiteroit de plusieurs affaires importantes, comme de casser le mariage de Louis XII avec Anne de Bretagne, de délier les Sujets de Guyenne & de Normandie du serment de fidélité, qu'ils n'avoient prêté qu'à un Usurpateur, d'excommunier & de priver de la pourpre tous les Cardinaux Présidents de l'assemblée de Pise, & les Prélats qui y assisteroient. Enfin, il ne se disoit le Chef de l'Eglise, que pour déployer toutes ses foudres, & pour faire tout le mal qui étoit en son pouvoir, & même celui qui n'y étoit pas.

Le Roi de France donne le commandement de ses troupes à Gaston de Foix, Duc de Nemours : portrait de ce jeune Prince.

L'emportement de Jules II força Louis XII de cesser toutes les négociations entamées. Il fallut renoncer à la paix. Le Roi de France donna le commandement des troupes qui étoient en Italie, & de celles qu'il alloit y faire passer, à Gaston de Foix, Duc de Nemours, Gouverneur de Milan, fils de sa sœur, & frere de la Reine d'Arragon. Ce jeune Prince fut seulement montré au monde,

pour y exciter de l'admiration & des regrets. La nature lui avoit prodigué dans un âge bien tendre, toutes les qualités qu'une longue expérience donne par surcroît à quelques hommes supérieurs. Le Duc de Nemours, tout à la fois Soldat & Capitaine, joignoit la prudence à l'activité; voir, combiner & agir, n'étoient pour lui qu'une même chose. Louis XII confia l'honneur de ses armes, & toutes ses possessions en Italie à un Prince de vingt-deux ans, beau-frere de son ennemi, comme à l'homme de son Royaume, qui en étoit le plus digne. 1511.

L'armée de la Sainte Ligue étoit composée de trois mille hommes d'Infanterie, quatre cents lances & cinq cents chevaux-legers des troupes du Pape, huit mille fantassins, huit cents lances & mille chevaux-légers Vénitiens, dix mille fantassins, douze cents lances & mille chevaux-legers Espagnols, le tout aux ordres du Comte de Cardone, Viceroi de Naples, qui avoit Navarre pour Lieutenant. De plus, seize mille Suisses soudoyés par le Pape & par les Vénitiens commencerent au mois de No-

Etat de l'armée de la Ligue.

1511. vembre à faire une diversion dans le Duché de Milan. Le Duc de Nemours n'avoit que quinze cents lances & moins de trois mille hommes d'infanterie, pour garder toute cette étendue de pays, Boulogne & les Etats du Duc de Ferrare, où ce Prince n'entretenoit que de très foibles garnisons. Louis XII, le plus juste, mais non le plus prévoyant des Rois, avoit négligé tout l'été de faire passer des troupes en Italie, parceque l'armée des Confédérés n'étoit pas encore assemblée, & sur l'espoir dont la Reine Anne de Bretagne son épouse, l'avoit flatté que Jules II s'appaiseroit, & que la paix pourroit être conclue.

Etat de l'armée Françoise.

Avec trois mille fantassins & cinq cents lances, (car tout le reste étoit distribué dans les Places), le jeune Duc de Nemours sut défendre pendant deux mois tout le Milanois contre seize mille Suisses, opposant toujours quelques hommes d'armes à leur nombreuse infanterie, & sachant éviter les batailles générales avec une prudence & une adresse merveilleuses. Enfin ces soldats mercénaires s'ennuyerent

Conduite du Duc de Nemours en Italie.

nuyerent de ne recevoir pas la paye qui leur avoit été promise, & de ne faire aucun butin. Ils envoyerent vers le Duc de Nemours lui offrir d'abandonner le pays, s'il vouloit leur donner un mois de solde. Le jeune Prince leur en proposa la moitié. Le lendemain le Député des Suisses revint demander deux mois de paye. Le Général François, pour répondre à cette bravade, ne leur offrit plus que le quart d'un mois. Pendant cette étrange négociation, les Suisses regagnerent leurs montagnes, sans emporter aucun argent des François, & sans leur avoir fait d'autre mal, que de les tenir deux mois en observation. Maximilien ne se pressoit pas de remplir ses engagemens; son irrésolution qui ne faisoit qu'augmenter, présageoit assez clairement ce qu'il falloit en attendre. Le Roi de France, pénétré de la faute qu'il avoit faite, s'empressa de la réparer. Il ordonna des levées de troupes Allemandes & Gasconnes, & fit passer les Alpes à deux milles lances, & à une nombreuse infanterie. 1511.

Heureusement pour les François,

1512.

Mollesse & lenteur du Général Espagnol.

le Comte de Cardone, Général des troupes confédérées, étoit aussi lent, & aussi incapable des travaux de la guerre, que le Duc de Nemours étoit actif & belliqueux; Jules II l'appelloit par dérision Madame de Cardone. Il avoit fait tous ses préparatifs avec tant de mollesse, que son artillerie ne se trouva prête, & son armée rassemblée sous Imola, que les derniers jours de Décembre. Il perdit encore le mois de Janvier à soumettre tout le Ferrarois, sans autre acte d'hostilité, que d'envoyer sommer les villes par des trompettes. Mais comme Cardone n'y laissoit point de garnison, lorsque les Confédérés s'avancerent vers Boulogne, dont ils méditoient le siége, le Duc de Ferrare à la tête de quelques *lances*, reprit avec la même facilité tout ce qu'il avoit perdu. Le Comte de Cardone eut bien désiré attendre la belle saison pour se mettre en campagne; mais l'impétueux Jules II ne s'accommodoit pas de ces lenteurs, & Ferdinand, qui avoit le plus grand intérêt à ménager le Pontife, enjoignit à son Général de lui obéir en

tout. Il fallut donc aller former le siége de Boulogne, au milieu des glaces d'un des plus rigoureux hivers qu'on eut vu en Italie. Les François gardoient cette Place pour la Maison de Bentivoglio, à qui Louis XII vouloit en rendre la Souveraineté. Robert de la Mark, & le Seigneur d'Alegre, y tenoient chacun une Compagnie d'Ordonnance, & les Bentivoglio y avoient ramassé de l'infanterie. Cardone plus affligé encore d'avoir à combattre les élémens que les François, choisit pour ses troupes & pour lui, des quartiers commodes, plutôt que des postes sûrs, d'où il pût intervertir les communications. Les soldats du Pape tapis dans leurs retraites, songeoient à se garantir des neiges & du froid excessif, bien plus qu'à ouvrir & garder des tranchées, & ces mêmes Espagnols, qui, sous le Grand Gonzales, avoient fait tant de prodiges de valeur & de constance, étoient devenus sous Cardone des soldats effeminés.

1512. Siege de Boulogne.

La rigueur de la saison fut très favorable à Gaston de Foix. Persuadé que sa marche n'en seroit que plus

Le Duc de Nemours fait une marche forcée pour secourir cette Place, dont le siege est bientôt levé.

caché à des ennemis, dont il connoissoit la molesse, il partit de Final à
1512. l'entrée de la nuit à la tête de treize mille hommes & de douze cents lances. Les neiges & les torrens le retarderent souvent dans sa marche, sans ralentir le courage des François. Enfin l'armée parvint aux portes de Boulogne, & le Duc de Nemours sut la faire entrer dans la ville sans le moindre obstacle de la part des Confédérés, qui n'apprirent que le lendemain l'arrivée des François. Ils ne voulurent pas attendre que les ennemis fussent remis de leurs fatigues. Malgré la rigueur de la saison, Cardone se détermina à quitter ses foyers, pour faire retraite sous Imola. Les lances Françoises chargerent l'arriere garde Espagnole. Pour les troupes du Pape, il fut impossible de les contenir sous leurs drapeaux : les soldats, sourds aux cris du Cardinal de Médicis, qui fut depuis Léon X, & qui étoit pour lors Légat du Saint Siége dans l'armée des Confédérés, se débanderent, & coururent attendre dans différentes villes de l'Etat Ecclésiastique, que la saison devînt plus favorable.

Gaston de Foix, après avoir rétabli les alliés de son Maître dans leurs patrimoines, voulut défendre ce qui appartenoit à la France. Il apprit que le Bressan s'étoit soulevé, & que l'armée Vénitienne étoit rentrée dans cette Province, que les premiers efforts de la Ligue de Cambrai, avoient fait perdre à la République. Dès le lendemain de la fuite des Espagnols, le Duc de Nemours laissant trois cents lances & trois mille hommes d'infanterie dans Boulogne, marcha pour secourir le Bressan au milieu du mois de Février. L'armée Françoise fit cinquante lieues en huit jours, par les tems les moins favorables; elle battit plusieurs détachemens Vénitiens qui avoient tenté de s'opposer à son passage. Les Bressans révoltés & les troupes Vénitiennes composoient un corps de vingt mille hommes bien supérieur en nombre aux François, mais que des soldats aguéris, accoutumés à toutes les fatigues de la guerre & commandés par Gaston de Foix ne devoient pas redouter. Arrivés devant Bresse, le Duc de Nemours fit sommer les Magistrats de recon-

1512.
Le Duc de Nemours recouvre le Bressan.

1512. noître le Roi de France, & d'ouvrir leurs portes à son armée. Les révoltés n'ayant répondu que par des insultes; dès le lendemain les François s'emparerent du Château, forcerent les retranchemens qui masquoient la ville de ce côté, & se battirent avec une valeur incroyable, dans toutes les Places, dans toutes les rues, contre l'armée Vénitienne, & contre les bourgeois, qui, des fenêtres & des toits, les accabloient de traits, de flots d'huile & d'eau bouillantes, & de tout ce que le hasard leur fournissoit. Cette résistance irrita les François au point, que, devenus vainqueurs, ils ne firent aucun quartier à tout ce qui s'offrit à leur rencontre. La perte de cette journée fut de treize mille hommes, parmi lesquels on comptoit à peine quatre cents François.

L'Empereur abandonne la cause de Louis XII.

La joie que tous ces événemens causoient à Louis XII, fut modérée par le manque de foi de Maximilien. Jérôme de Vic, Ambassadeur de Ferdinand à Rome, eut ordre de son Maître, d'aller proposer à l'Empereur une treve avec les Vénitiens, de laquelle il devoit tirer, disoit-on, beaucoup

plus que de ſon alliance avec le Roi de France. On lui promettoit une ſatiſfaction entiere ſur tout ce qu'il prétendoit appartenir à l'Empire & la Maiſon d'Autriche dans l'Italie. Mais en attendant que cette grande affaire fut conſommée ; Ferdinand avoit déterminé la République à donner une groſſe ſomme à l'Empereur. Maximilien, le plus avide de tous les Princes de ſon ſiecle, ne faiſoit rien que par ce mobile ; il aimoit mieux de l'argent que des Etats ; les François ſe virent ſeuls contre tous. Louis XII cr[illegible] qu'il falloit précipiter les coups ; il ordonna au Duc de Nemours de chercher l'armée des Confédérés, & de les forcer à combattre. Le Concile de Piſe transféré à Milan, parce-que les Peres s'y croyoient plus en ſureté, venoit de commencer des procédures contre Jules II. Le Duc de Nemours ſe preſſa d'attaquer le Pontife avec des armes plus meurtrieres. Les Confédérés étoient toujours ſous Imola, ſe délaſſant des fatigues du ſiége de Boulogne. L'impétueux Gaſton marcha à eux, & les fit reculer. Le Roi d'Arragon avoit ordonné à

1512.

Le Concile de Piſe transféré à Milan : le Duc de Nemours forme le ſiege de Ravenne.

1512. Cardone de trainer la guerre en longueur, & sur-tout d'éviter la bataille. Ce n'étoit pas, comme on le verra bientôt, les affaires d'Italie qui intéressoient le plus Ferdinand; il ne vouloit que perpétuer la querelle, & Louis XII bruloit de la finir. Le Duc de Nemours entroit bien dans les vues de son Maître; chassant toujours les Confédérés devant lui, il pénétra dans la Romagne, & forma le siége de Ravenne, pour les forcer de défendre cette Place importante. Il y avoit parmi les François un Légat du Concile de Pise, nommé le Cardinal de Saint Severin. Louis XII vouloit aussi paroître combattre pour l'Eglise, & pour la cause de la Religion, en réprimant ses Ministres, & sur-tout rassurer les soldats contre les censures de Jules II, par les censures que le Légat du Concile lançoit à son tour contre les soldats du Pontife.

Bataille de Ravenne, gagnée par le Duc de Nemours, qui y est tué. Pompe funebre de ce Général.

Enfin l'Armée des Confédérés présenta la bataille à Gaston, qui brûloit de se mesurer contre les Espagnols. Sa valeur & ses talens deciderent le succès; mais jamais victoire ne fut plus sanglante. Gaston après

avoir prévu, disposé, agi, comme le plus grand Général, après avoir vu prendre prisonnier Navarre qui lui avoit disputé long-tems l'avantage, le Cardinal de Médicis, Légat du Pape, qui, quoiqu'il ne se fût pas exposé, fut arrêté derriere des rangs enfoncés & mis en fuite, le Connétable Colonne qui avoit défendu Jules Second à Boulogne, le Marquis de Pescaire qui fut depuis si célebre, en un mot tout ce qu'il y avoit de plus considérable parmi les Confédérés, après avoir battu une armée plus nombreuse que la sienne, & qui s'étoit bien défendue, Gaston s'engagea dans un bataillon ennemi, avec la témérité de son âge, & fit perdre aux François, par sa mort, plus que ses grands talens ne leur avoient valu jusqu'alors. On évalua le carnage de cette journée à plus de 20000 hommes, dont un tiers de vainqueurs. Depuis long-tems on n'avoit pas vû en Italie de bataille si sanglante. La victoire fut plus amere aux François, que la défaite aux Espagnols. Les soldats de Gaston garderent plusieurs jours, dans le camp, le corps 1512.

1512. de leur Général, dont ils ne pouvoient se résoudre à se séparer. Enfin on lui fit à Milan des funérailles qui ressembloient à un triomphe. Tous les prisonniers de marque, tous les drapeaux, toutes les piéces d'artillerie prises à la bataille de Ravenne, honoroient la pompe funebre. Les François sembloient prévoir combien cette perte alloit être funeste à leur parti.

Prise de Ravenne : le Roi d'Arragon songe à renvoyer Gonzales en Italie.

Cependant Ravenne ne tint pas un jour depuis cette sanglante victoire, qui fut remportée le jour de Pâques 11 Avril. Toute la Romagne se soumit presqu'à l'instant. Ferdinand, qui d'abord n'avoit pas paru s'intéresser beaucoup aux affaires d'Italie, fut tellement effrayé de ces rapides succès, qu'il vouloit envoyer, à la tête des confédérés, Gonzales qu'il haïssoit, mais qu'il croyoit seul capable de réparer tant de maux. Il lui ordonna de faire des levées qui furent prêtes presqu'aussitôt qu'annoncées. La nouvelle que le Grand Capitaine, (car c'est ainsi qu'on l'appelloit toujours) alloit en Italie réparer les torts de Cardone, répandit une joie uni-

verselle dans la Castille & dans l'Arragon. Toute la jeune Noblesse s'empressoit pour servir sous ses ordres ; les soldats retirés vouloient encore combattre & vaincre avec Gonzales ; les Gardes du Roi même demandoient leur congé pour aller en Italie. Cet enthousiasme déplut à Ferdinand : sa jalousie, ses soupçons se réveillerent. Il voulut s'opposer au torrent, en fixant le nombre des soldats qui s'embarqueroient, & en défendant à ceux qui pouvoient, disoit-il, le servir ailleurs, de s'employer comme volontaires dans l'armée destinée à Gonzales. Le murmure que ces défenses occasionnerent, augmenta le mécontentement du Roi. Quoique tout fut prêt pour l'expédition d'Italie ; ce Prince retarda le départ du Général qu'il haïssoit, espérant que le meilleur état des affaires, le mettroit peut-être dans la suite à portée de se passer de son secours. Tout se répara en effet, la fortune de Ferdinand le suivit jusqu'au terme de sa vie. Louis XII qui avoit acheté bien cher les succès de Ravenne, n'en sut tirer aucun fruit.

1512.

Empressement des Espagnols pour servir sous les ordres de ce Général.

1512. Les Suisses à la nouvelle de cette victoire, s'étoient réveillés pour empêcher le Roi de France de conquérir l'Italie. La bataille de Ravenne avoit été donnée le 11 d'Avril, le 29 Mai suivant vingt-quatre mille Suisses partagés en deux corps étoient entrés, l'un dans le Milanois, l'autre dans le Bressan. La Palisse qui succédoit à Gaston de Foix, n'avoit ni les talens de ce grand Prince, ni la confiance de l'armée, ni autant de troupes que Gaston en avoit menées à la bataille de Ravennes : car les François toujours malheureux & mécontens en Italie, désertoient en grand nombre. Ce Général donna dans tous les piéges que le Souverain Pontife voulut lui tendre. Depuis la bataille de Ravenne, on avoit de nouveau négocié pour la paix, & Jules, qui n'espéroit pas encore le secours des Suisses, avoit paru adhérer à des propositions que Louis XII victorieux, mais le plus pacifique de tous les Rois, s'étoit empressé de lui faire, à l'instigation de son épouse Anne de Bretagne, qu'une dévotion aveugle attachoit au Saint Siége. Ce Prince consentoit à

Les Suisses s'opposent aux progrès des François.

Jules feront trompe Louis XII, sous le faux espoir de la paix.

rendre Boulogne au Pape, à renoncer au Concile de Pise, à faire detruire les salines du Duc de Ferrare, qui avoient été les premiers prétextes de la querelle, & Jules vouloit bien accepter, après une bataille perdue, la paix aussi avantageuse, que si de grands succès la lui avoient procurée. La Palisse, sur sa parole, avoit évacué la Romagne pour défendre le Milanois contre l'incursion des Suisses; mais à la nouvelle de leur entrée dans l'Italie, Jules II ne se souvint plus que de sa haine, & du desir immodéré qu'il avoit toujours eu de chasser les François. Plusieurs Seigneurs Italiens qui avoient levé des troupes pour la France aux dépens de Louis XII, menerent leurs gens à l'armée des Confédérés, & le Pape, par un abus abominable du pouvoir des clefs, donna l'absolution solemnelle à ses nouveaux alliés, du parjure & du vol qu'ils venoient de commettre. 1512.

Le Cardinal de Médicis, prisonnier à Milan, usoit de la liberté qu'on lui laissoit, pour ôter au parti François, tous ceux qu'il pouvoit gagner à la Ligue. Il prodiguoit les absolu-

Censures de Jules II contre Louis XII: censures du Concile de Pise contre Jules II.

tions & les indulgences aux déserteurs
1512. & aux transfuges, & nuisoit beaucoup plus aux François dans sa prétendue captivité, qu'il n'auroit pû faire à la tête des armées. Jules II réitéra les censures contre la personne de Louis XII, contre son Royaume & contre ses alliés. Le Roi de France y fit répondre par le Concile de Pise, qui suspendit à son tour le Vicaire de Jesus-Christ, des fonctions du Pontificat; mais les armes des Suisses & des Vénitiens, n'en étoient pas moins redoutables; en peu de tems tout le Milanois fut soulevé. Les Suisses chassoient les garnisons Françoises, & s'emparoient de leurs postes. Le Concile déja transféré à Milan, fut renvoyé à Lyon. Alors Ferdinand vit avec joie que ses troupes ne seroient pas nécessaires hors de l'Espagne, & qu'il n'avoit plus besoin des services de Gonzales. Il fit ordonner au Grand Capitaine de renoncer à l'expédition d'Italie, d'autant plus volontiers, que sa jalousie contre Gonzales, n'étoit pas le seul motif qui lui faisoit regretter tous les préparatifs destinés à la Sainte Ligue.

Il ne manquoit plus à Ferdinand que le Portugal & la Navarre, pour être Souverain paisible de toutes les Espagnes. Ce Prince avide, dans le cours d'un long regne, ne trouva point de prétexte pour attaquer le Portugal, dont les forces d'ailleurs étoient redoutables; mais il saisit l'occasion d'envahir la Navarre. C'étoit principalement dans cette vue, qu'il avoit formé l'accord appellé la Sainte Ligue, & qu'il y avoit fait entrer son gendre, le Roi d'Angleterre. Le bien de la Religion, l'intérêt de l'Eglise Catholique, l'attachement au Saint Siége, furent encore les prétextes de Ferdinand. Comme il savoit Jean d'Albret, époux de Catherine de Foix, Reine de Navarre, intimement lié d'inclination & d'intérêt à Louis XII, il espéra que ce Prince voudroit servir son allié dans sa querelle, & il ménagea les ressorts de la politique, & les ressources de la guerre, pour l'y faire succomber. Conformément au traité de la Sainte Ligue, le Roi d'Angleterre envoya des troupes pour attaquer la Guyenne. Le Roi d'Arragon lui avoit promis généreusement

1512.

Ferdinand conçoit le dessein de s'emparer de la Navarre.

Le Roi d'Angleterre envoie des troupes dans la Guyenne.

1512. de l'aider dans cette entreprise, dont tout le profit seroit pour l'Angleterre. Huit mille Anglois embarqués sur des vaisseaux Espagnols, sous les ordres du Marquis de Dorset, débarquerent dans la Province de Guipuscoa, & de-là s'avancerent vers Fontarabie, y attendant les troupes que Ferdinand devoit y joindre pour former le siége de Bayonne & des plus importantes Places de la Guyenne, qui ne pouvoient pas résister à deux puissances réunies. Aussitôt le Roi de France fit des préparatifs pour défendre ses frontieres Il rappella une partie des troupes qu'il avoit en Italie; il fit filer de l'infanterie vers la Guyenne, il s'efforça de réparer les Places, & de les munir d'artillerie; c'étoit tout ce que prétendoit Ferdinand. Tandis que Louis XII songeoit à se défendre, il ne pouvoit pas protéger ses amis Le Roi d'Arragon proposa dès lors à Jean d'Albret de servir la Ligue contre l'ennemi de l'Eglise; & sur les protestations que lui fit ce Monarque, qu'il vouloit rester neutre entre Louis XII & lui, Ferdinand déclara que son dessein étoit de pas-

Ferdinand demande au Roi de Navarre de passer par ses Etats: celui-ci le refuse.

ſer par la Navarre, pour attaquer la France, & qu'il falloit qu'on lui remît les meilleures Places du Royaume, pour aſſurer ſon retour. 1512.

On peut juger que cette propoſition ne fut pas acceptée. Le Roi de Navarre qui n'avoit pas oſé faire des levées dans ſon Royaume, de peur de donner de l'ombrage à Ferdinand, envoya demander des ſecours à Louis XII. Les troupes Françoiſes qui bordoient la Guyenne ſous les ordres du Duc de Longueville, ſuffiſoient à peine pour garder cette Province. Le Général François n'oſa pas partager ſes forces, quoique ſon maître le lui eût ordonné, parceque les Anglois qui n'avoient encore rien entrepris en Guyenne, faiſoient des mouvemens continuels, & menaçoient toutes les contrées de cette Province. Ferdinand propoſa au Marquis de Dorſet, d'unir ſes troupes à celles de Caſtille pour conquérir la Navarre, afin, diſoit-il, de ne rien laiſſer derriere eux, & de porter enſuite des coups plus ſurs dans la Guyenne. Mais le Général Anglois, qui commençoit à démêler la politique de Ferdinand, lui

Ferdinand veut attaquer la Navarre avec les troupes Angloiſes: le Général Anglois n'y conſent pas.

déclara que son Maître n'étoit point
1512. en guerre contre la Navarre, qu'il le sommoit de sa parole, & qu'il réclamoit les engagemens pris dans le traité de la Sainte Ligue; que son armée n'agiroit qu'en Guyenne, & qu'il n'en sortiroit que pour retourner en Angleterre. Ferdinand se contenta de tirer des Anglois le parti qu'il en avoit esperé d'abord, c'est-à-dire, qu'ils tinrent les François en échec pendant toute la campagne, & lui fournirent ainsi les moyens de faire tranquillement sa conquête. Il ordonna au Duc d'Albe de pénétrer dans la Navarre à la tête de mille lances, de quinze cents chevaux-legers, & de six mille hommes d'infanterie. Cette armée marcha droit à Pampelune, où le Roi de Navarre, qui avoit envoyé sa femme & ses enfants en France, paroissoit l'attendre.

Néanmoins le Duc d'Albe entre dans la Navarre.

Comme l'armée Espagnole ne rencontra aucun obstacle, la rapidité de sa marche étonna le Navarrois, qui se réfugia à Loubiere, où il se crut plus en sureté, & plus à portée des secours de France. Pampelune ouvrit ses portes à l'ennemi, & toutes les

Places voisines furent bientôt soumises. Le Roi de Navarre effrayé, au lieu de se défendre, députa vers le Duc d'Albe, avec ordre d'en passer par tout ce que les Espagnols exigeroient. Le Général renvoya la negociation au Roi, qui, profitant de la foiblesse ou de la lâcheté du Roi de Navarre, demanda que ce Prince lui remît tout son Royaume, pour tout le tems que dureroit la guerre entre la France & la Cour de Rome, & tant qu'il plairoit au Roi d'Arragon de le retenir, & qu'il lui envoyât le Prince de Viane son fils, en ôtage, pour gage de sa fidélité. Ces odieuses conditions firent frémir le Roi de Navarre, mais ne lui donnerent pas le courage de s'élever contre celui qui osoit les faire. Il s'enfuit en Béarn, & dans l'instant même son Royaume devint la proie des Espagnols. Toutes les villes députerent vers le Duc d'Albe, pour lui offrir leurs clefs. Le seul Château d'Estella tint quelque tems; mais sa résistance ne fut ni longue, ni meurtriere. La conquête de tout le Royaume de Navarre, ne couta aux Espagnols que la peine de le parcourir.

1512.

Foiblesse du Roi de Navarre : il perd son Royaume.

1512.

Ferdinand sollicite une Bulle du Pape contre le Roi de Navarre : prétendus titres de ce Prince pour s'emparer du Royaume de Navarre.

Ferdinand voulut joindre les foudres de Rome, aux armes dont il avoit fait peu d'usage. Il sollicita une Bulle d'excommunication contre Jean d'Albret, & l'absolution du serment de fidélité pour ses Sujets. Le Roi d'Arragon prétendoit toujours appuyer ses conquêtes par ces titres aussi vains, qu'injurieux à l'autorité Royale. Nul Prince n'autorisa plus que lui l'absurde prétention des Pontifes Romains sur les Couronnes, dans un siecle où l'on devoit en connoître l'abus. Cette erreur lui fut toujours favorable; il n'auroit pas manqué de la démentir au moment où elle lui seroit devenue contraire. Ferdinand alléguoit un autre titre. Blanche, sa sœur de pere, avoit, disoit-il, laissé sa Couronne par testament à *Henri IV* de Castille; cette prétention rappelloit à toute l'Europe les crimes de Jeanne Henriquès, mere de Ferdinand, & d'Eléonore sa sœur, dont ce Prince avoit tant profité, & dont il ne sembloit pas que le ciel lui réservât la vengeance. D'ailleurs les infortunes de Blanche de Navarre, ne donnoient pas à cette Princesse, le

droit de faire sortir sa Couronne de sa Maison. Eléonore, toute coupable qu'elle étoit, en avoit hérité, & avoit transmis à ses enfants un droit légitime. 1512.

Jean d'Albret va en France : comment il est reçu par la Reine son épouse : secours que lui donne le Roi de France.

La perte de la Navarre fut si rapide, que toute l'Europe crut Jean d'Albret d'accord avec Ferdinand. Il fut obligé d'aller en France se laver de ce soupçon : il y reçut les reproches les plus sanglans de son épouse, héritiere de la Couronne qu'il venoit de lui faire perdre. *Si j'avois été Jean d'Albret, & vous Catherine de Foix*, dit cette Princesse, *vous seriez encore sur le trône de vos Peres.* Cependant Louis XII fit des efforts pour lui rendre ses Etats, il envoya huit cents lances avec une nombreuse infanterie, sous les ordres de ce même Roi de Navarre, qu'il vouloit rétablir, & de François, Duc de Valois, héritier présomptif de la Couronne de France. Ils trouverent les Espagnols maîtres de Saint Jean-Pied-de-Port, & tous prêts à entrer en France. Ferdinand qui s'étoit transporté de Burgos à Logrogno, pour être plus à portée de ses troupes, faisoit solliciter

1512. sans cesse le Comte de Dorset, de se joindre à son armée ; mais celui-ci voyant la saison avancée, & que le Roi d'Arragon n'avoit appellé les Anglois, que pour son seul intérêt, ne voulut pas servir plus longtems celui qui l'avoit trompé ; il se rembarqua vers le mois de Décembre, sans avoir rien tenté dans cette Province, qu'il étoit venu conquérir.

Les Anglois repassent la mer.

Efforts du Roi de Navarre pour recouvrer son Royaume.

A l'arrivée des François, le Duc d'Albe étoit campé dans un défilé qui sembloit leur défendre la Navarre ; mais le Roi Jean d'Albret, à qui la honte avoit rendu quelque courage, entreprit de l'y enfermer. A la tête de cinq mille fantassins & de deux cents lances, il tourna l'armée Espagnole par des chemins qui lui étoient connus dans les Pyrenées, & s'empara d'un poste appellé le Pas de Roncevaux, par lequel les ennemis tiroient leurs vivres, & avoient établi leur communication. Il assiégea & emporta bientôt une petite Place assez forte, appellé le Bourguy : ce premier succès lui fut très favorable. Aussitôt que les Navarrois surent leur Maître les armes à la main, plusieurs

villes arborerent ses bannieres. S'il fut revenu vers Roncevaux, & qu'il eut mis le Duc d'Albe entre le Duc de Valois & lui, selon le premier projet, peut-être il eut fini la guerre; mais par une ardeur déplacée, il marcha vers Pampelune, & le Duc d'Albe l'y suivit de près. Cette Place fut aussi bien défendue par les troupes de Ferdinand, qu'elle l'avoit été peu par Jean d'Albret. Le Roi de Navarre y consuma du tems & des troupes; jamais le Duc d'Albe ne voulut recevoir la bataille que les François lui présenterent plusieurs fois. Il étoit sûr de la défense de ses Places, & n'avoit rien à faire qu'à lasser l'ennemi. En effet, la rigueur de la saison détermina bientôt les François à une retraite nécessaire, ils abandonnerent aussi le siége de Saint Sebastien, entrepris par le Marquis de Lautrec, ils perdirent une partie de leur arriere-garde, que les Espagnols chargerent avec avantage, & treize pieces de canons, que les mauvais chemins ne leur permettoient pas de transporter facilement. 1512.

Ferdinand découvrit que le Duc

de Calabre, prisonnier dans sa Cour, avoit tenté de Logrogno de joindre l'armée Françoise. Ce Prince détestoit la trahison qui avoit serré sa chaine; les respects qu'on rendoit en Espagne à son rang & à son malheur, ne lui avoient pas fait oublier les parjures de Ferdinand, ni ceux de Gonzales, ni ses droits sur la Couronne de Naples. Il espéroit en unissant sa haine à celle des François, remonter un jour sur le trône de ses peres. Le Duc de Calabre se confia à quelques Espagnols qui lui promirent de favoriser sa fuite; mais on le trahit. Le Prince fut envoyé dans un Château du Royaume de Valence, où on le garda quelques années très étroitement, & les Espagnols, compagnons de sa fuite, périrent dans les supplices.

1512.

Ferdinand découvre que le Duc de Calabre a tenté de fuir de sa Cour.

Désunion dans la sainte Ligue.

En effet, on pouvoit espérer de profiter des troubles d'Italie. Depuis le désastre des François, il s'étoit glissé dans la Sainte Ligue une désunion qui prouvoit que tous ses alliés étoient naturellement & nécessairement ennemis. Jules II nommoit également les François, les Allemands

&

& les Espagnols, barbares; il prétendoit les chasser les uns par les autres, d'un pays dont il se disoit Souverain, & dont il affectoit du moins la suseraineté. Ferdinand vouloit se faire payer cherement sa soumission au Saint Siége : le titre de Roi Catholique ne satisfaisoit pas son ambition. L'Empereur se souvenoit toujours qu'il devoit être le Roi d'Italie. Les Vénitiens cherchoient à regagner ce que la Ligue de Cambrai leur avoit fait perdre; & les Suisses plus forts qu'eux tous, parcequ'ils étoient plus belliqueux, & plus voisins du Duché de Milan, songeoient à y établir un Souverain, qui dépendît absolument de leur République. Cardone, après s'être remis dans le Royaume de Naples, des pertes de la bataille de Ravenne, avoit voulu traverser de nouveau l'Italie, pour s'emparer du Bressan. Le Pape, les Suisses, les Vénitiens, s'étoient opposés à son passage, & tous lui avoient déclaré qu'ils n'avoient plus besoin de son secours, pour chasser d'Italie ce qui y restoit de François. Cardone alléguoit sa qualité de Général de la Sainte Li- 1512.

gue ; mais la Ligue étoit toute prête
1512. à se diviser. Enfin n'osant pas provoquer une désunion ouverte, il se rabbattit vers Florence, dans laquelle il entreprit de rétablir les Médicis, qu'on en avoit bannis comme ennemis des François. Il gagna cette République à la Sainte Ligue, ou plutôt il la détacha de Louis XII, ainsi que celle de Lucques, & fit révolter les Génois, qui, toujours Sujets infideles de la France, ne cherchoient que les occasions de secouer son joug. Les Suisses, après avoir réduit presque toutes les Places du Milanois, appellerent Maximilien Sforce sur le trône usurpé par ses peres, & lui firent payer leur secours par un tribut annuel de 40000 écus.

Les Suisses appellent Maximilien Sforce sur le Trône de Milan.

1513. Le Roi de France tournoit tous ses efforts du côté où il avoit le plus d'ennemis. Il fit des levées considérables, pour reconquérir le Duché de Milan ; il opposa une armée de treize mille hommes, sous les ordres du Maréchal Trivulce, à des Confédérés qui ne s'entendoient pas, espérant tout de leur désunion, & de la bravoure de ses troupes. Ni l'âge, ni les infir-

Mort de Jules II.

mités de Jules II, ne ralentissoient sa haine contre la France. Une maladie épidémique avoit séparé pour quelque tems le Concile de Latran, assemblé principalement contre Louis XII; mais le Pape préparoit une Bulle dans laquelle il donnoit au Roi d'Angleterre, le titre de Roi de France, & de Roi très Chrétien, lorsque la mort le surprit au commencement de l'année 1513 : sa passion contre la France, le tourmenta jusqu'au dernier moment. Comme on le pressoit de pardonner à Louis XII & aux Cardinaux du Concile de Pise assemblés à Lyon; Julien de la Rovere leur pardonne, dit-il, mais le Souverain Pontife ne peut leur pardonner les injures qu'ils ont faites à l'Eglise. 1513.

Treve entre Ferdinand & Louis XII pour tout ce qui n'est pas l'Italie : le Roi d'Arragon suscite de nouveau les Anglois contre Louis XII.

Le Roi d'Arragon, moins impétueux que n'avoit été Jules II, n'étoit pas un ennemi moins à craindre. Il proposa une treve au Roi de France, pour tout ce qui n'étoit pas l'Italie, parceque Ferdinand avoit besoin de s'affermir dans sa conquête de Navarre, & que c'étoit assez d'une guerre au-delà des Alpes, tandis qu'il falloit veiller sur ses nouveaux Etats. Louis

XII abandonna volontiers la querelle
1513. du Roi de Navarre, qui ne s'étoit pas assez bien défendu lui même, pour que ses alliés le défendissent. Mais Ferdinand, pour être plus en sureté du côté de la France, en même tems qu'il faisoit une treve avec elle, lui suscita de nouveau l'Agleterre. Il sut persuader à son gendre Henri VIII, de faire une irruption dans la Picardie, sur la promesse que les Espagnols en feroient une autre dans la Guyenne. L'accord avec le Roi d'Angleterre, & la treve avec la France, sont signés du même jour. Il est étonnant que Ferdinand, avec si peu d'artifice, ait trompé constamment tous les Princes de l'Europe. Sa politique si vantée, consistoit à manquer toujours à sa parole, & à ne faire rien de ce qu'il avoit annoncé. Mais si l'on apprécie les talents des hommes par leur succès, il faut convenir que Ferdinand fut le plus habile de son siecle.

Election du Cardinal de Médicis à la Papauté : il est nommé Léon X.

Le Cardinal Jean de Médicis, prisonnier à la bataille de Ravenne, & qui s'étoit enfui de Milan, fut élu Pape à la place de Jules II. Ce Pontife n'étoit âgé que de trente-six ans; il

apporta sur la Chaire de Saint Pierre autant d'ambition, mais moins de fiel & d'animosité, que son prédécesseur. Le schisme qui menaçoit l'Eglise fut dissipé dès la premiere année de son regne. Les Cardinaux présidants à Lyon, le Concile d'abord assemblé à Pise, allerent à Rome reconnoître le nouveau Pape, & lui demander l'absolution. Léon X, (ce fut ainsi que Médicis se fit nommer) la leur accorda, ainsi qu'au Roi & au Royaume de France; mais cette réunion ne termina pas les différends qui déchiroient l'Italie.

1513.

Ferdinand donne des loix à la Navarre.

Cependant, Ferdinand occupé de ses nouveaux Etats de Navarre, façonnoit ce peuple à son gouvernement. Il n'eut pas de peine à le rendre plus heureux, qu'il ne l'avoit été depuis longtems, sous des Rois trop foibles pour étouffer les factions & pour réprimer les révoltes. Tandis qu'il faisoit des loix pour la Navarre, & qu'il y établissoit des Tribunaux, il apprit que le désordre & la confusion s'étoient glissés dans le Royaume de Naples. Les guerres d'Italie avoient forcé le Viceroi à porter son atten-

tion, & presque toutes les troupes, 1513. hors du Royaume; il ne restoit plus à Naples assez de forces pour y maintenir l'ordre & la paix. D'abord les Grands opprimerent ceux qui ne pouvoient pas recourir à l'autorité, mais bientôt les vassaux révoltés ne voulurent plus reconnoître de Chefs. Ainsi les uns & les autres abusant tour à tour de la loi du plus fort, se firent une guerre, d'autant plus meurtriere, qu'elle étoit plus confuse. Le bonheur que ce peuple avoit eu de chasser l'Inquisition, le rendoit plus fier & plus intraitable; mais il sentit bientôt tout le poids de l'anarchie. Les Napolitains demanderent au Roi qui les avoit conquis, de les défendre & de les gouverner. Le mal étoit plus grand en Calabre, que par tout ailleurs. Ferdinand y envoya Dom Pierre de Castro à la tête de quelques troupes. Il fit exécuter dans le Royaume de Naples les mêmes reglemens, qu'on avoit fait plusieurs années auparavant pour le Royaume d'Arragon. Il fut ordonné que tous les Gouverneurs se tiendroient dans leurs gouvernemens, à peine d'être punis des

Il envoie Dom P de Castro pour pacifier le Royaume de Naples.

troubles & des désordres qui pourroient y arriver en leur absence; que les Officiers de justice prendroient connoissance de tous les différends, même entre les plus Grands du Royaume, & que celui qui auroit voulu défendre son droit par les armes, le perdroit toujours, soit au profit de son adversaire, soit au profit du fisc. On établit, comme en Espagne, des Officiers, dont le devoir étoit de prendre en main la défense du foible; enfin Ferdinand fit des efforts efficaces, pour ramener la paix à l'abri de l'autorité. 1513.

Mais ce Prince ne remplissoit pas les devoirs du trône envers ses alliés, comme envers ses Sujets. Les Anglois, après avoir eu des succès dans la Flandre, après s'être emparés de Therouanne & de Tournai, avoient repassé la mer vers l'arriere saison, mécontents de se voir trompés pour la seconde fois par le Roi d'Arragon, qui n'avoit point envoyé d'armée en Guyenne. D'un autre côté, la France venoit de faire sa paix avec la République de Venise. Ces deux Puissances réunies vouloient chasser d'Italie

Les Anglois retournent dans leur Pays mécontents de Ferdinand.

1513. les Espagnols & les Allemands, & recouvrer le Milanois, que Maximilien Sforce possédoit alors. Le Duc de la Trimoille à la tête de l'armée Françoise, l'Alviane à la tête des Vénitiens, y firent des progrès rapides. Ferdinand abandonna tout le produit du Royaume de Naples pour repousser ces efforts. Cardone s'avança jusqu'à la vue de Venise avec une armée nombreuse, il contraignit les troupes de la République à venir défendre ses foyers. L'Alviane recueillit ce qu'il avoit de forces à Trevise, à Padoue, & sur les confins du Milanois, pour les opposer aux Espagnols, qui rétrogradant vers Vicence, attirerent l'Alviane dans un terrein inégal, où le Marquis de Pescaire, qui commandoit sous Cardone, détermina son Chef à donner bataille. La victoire se déclara pour les Espagnols; l'armée Vénitienne perdit sept cents hommes d'armes & beaucoup d'infanterie. Ferdinand, accablé de maux, & des soins que lui causoient les affaires d'Arragon, où son autorité n'étoit pas assez respectée, apprit que ses Généraux avoient vaincu en Ita-

Succès de l'armée Espagnole contre les Vénitiens.

lire, & que leur victoire lui soumettoit Vicence & Bergame, tandis que Maximilien Sforce s'étoit emparé du Château de Cremone. 1514.

Ces heureuses nouvelles ne contribuerent pas peu à faire rentrer dans le devoir, des Sujets, dont le génie factieux cherchoit à s'élever contre un vieillard qu'ils croyoient menacé d'une fin prochaine, mais que ses infirmités n'avoient point affoibli. Ferdinand réprima Dom Pedre Giron, qui avoit osé s'emparer à main armée du Duché de Medina Sidonia, sous prétexte que la succession de Dom Henri Gusman, dernier Duc, devoit appartenir à Dona Mencia de Gusman sa sœur, & femme de Dom Pedre. Mais le Roi força la Maison de Giron, de reconnoître Dom Alphonse, fils & héritier légitime de Dom Henri Gusman, quoique sa légitimité fût contestée, & lui fit rendre son Duché. Ferdinand, pour se payer, sans doute, de la protection qu'il avoit accordée au jeune Duc, lui fit épouser la fille naturelle de l'Archevêque de Sarragosse, son fils naturel, & Viceroi d'Arragon. Ferdinand

Ferdinand réprime les Seigneurs Castillans qui veulent se faire la guerre.

Il marie le Duc de Medina Sidonia à la fille de l'Archevêque de Sarragosse.

1514. avoit appris de la Reine Isabelle, sa premiere épouse, à contenir les peuples dans une obéissance nécessaire; mais son zele prétendu pour la Religion, ne lui inspira pas l'amour des bonnes mœurs, qu'Isabelle avoit toujours fait respecter. Ferdinand avoit eu plusieurs bâtards de la Comtesse d'Eboli, & de quelques autres dont les noms sont échappés à l'histoire; mais il chérit par dessus tous l'Archevêque de Sarragosse, qu'il n'avoit jamais pu faire monter sur le Siége de Tolede, & qu'il fit Viceroi d'Arragon; les inclinations de ce Prélat, tenoient plus de sa naissance, que de sa profession. Ferdinand maria les enfans de son fils, sans songer à réprimer ses désordres.

Jalousie de Ferdinand envers sa jeune épouse.

Mais le Roi d'Arragon ne fut pas si indulgent, pour ce qui le touchoit de plus près. La Reine Germaine, avoit apporté sur le trône d'Espagne la liberté & la gaieté Françoise, très différentes des mœurs severes, & de la scrupuleuse gravité de la feue Reine Isabelle. Peu faite aux usages Espagnols, Germaine se renfermoit dans le secret de sa Cour avec les François

qu'elle y avoit attirés, & quelques Arragonnois qui avoient su lui plaire, entre autres Dom André Augustin, Chancelier d'Arragon, que les fonctions importantes de sa place, ne détournoient pas de faire à la Reine une cour assidue. On procuroit tous les jours à Germaine des plaisirs vifs, tels que des danses & des mascarades, pour la dédommager de l'ennui qu'elle éprouvoit d'ailleurs. Ce qui pouvoit être très innocent dans les mœurs Françoises, devint scandaleux pour les graves Espagnols, qui ne connoissoient d'autres plaisirs que les tournois, & qui ne savoient servir & amuser les Dames, qu'en soupirant pour elles de très loin. Les plus austeres crurent voir renaître les jours de Jeanne de Portugal. Le chagrin de Ferdinand de n'avoir point d'enfants de sa jeune épouse, aigrissoit son humeur. On lui inspira des soupçons sur le Chancelier d'Arragon, que le vieux Monarque saisit avec avidité. Il fit arrêter Dom André Augustin sans aucun prétexte : on le garda très étroitement dans une Forteresse.

1514.

Il fait arrêter le Chancelier d'Arragon.

L'Histoire ne dit pas si Germaine

regretta beaucoup son favori, mais elle nourrit toujours l'espérance de donner des Rois à l'Arragon & au Royaume de Naples. Plusieurs Dames attachées à la Reine, lui indiquerent un breuvage qu'il falloit, disoit-on, donner à Ferdinand, pour ranimer ses forces. Cette Princesse fit composer ce remede sous ses yeux, & le présenta au Roi, qui desiroit plus qu'elle d'avoir un fils. Depuis ce jour la santé de Ferdinand s'affoiblit au point qu'il ne la recouvra jamais. Son humeur devint chagrine : il ne se plaisoit que dans la solitude, & il passoit autant de jours qu'il le pouvoit à la chasse, sous le prétexte de sa santé, mais en effet pour se dérober à tous les yeux, & souffrir seul dans les forêts.

1514.

Moyens qu'emploie la Reine pour se procurer des enfants.

Cependant son ambition ne vieillissoit point; l'envie d'allumer plus vivement que jamais la guerre en Italie, lui persuada de prolonger d'une année la treve avec la France pour tout le pays qui n'étoit pas au-delà des Alpes. Mais il ne pouvoit plus compter sur le Roi d'Angleterre, qui venoit de conclure sa paix, sous la

Mariage & mort de Louis XII : François I lui succede.

condition que Louis XII, veuf tout récemment de la Reine Anne de Bretagne, épouseroit Marie d'Angleterre, sœur de Henri VIII; la mort du Roi de France suivit de près son mariage. Ce bon Prince laissa le sceptre à son héritier légitime, le Duc de Valois, connu sous le nom de François I. Le nouveau Monarque, plein d'ardeur, voulut à tout prix unir indissolublement à la Couronne le Duché de Milan, qui avoit déja couté tant de sang François. Il falloit s'assurer les Puissances voisines, afin de n'avoir rien à craindre pour la France, tandis qu'il porteroit ailleurs les forces de ce Royaume. L'Anglois toujours ennemi de Ferdinand, confirma la paix jurée l'année précédente. Les Flamands en possession de dominer leurs Maîtres, forcerent le jeune Archiduc de contracter avec François I, une alliance dont le gage devoit être la Princesse Renée, fille de Louis XII, belle sœur du Roi regnant. 1514.

Ferdinand refuse de prolonger la treve entre la France, si l'on n'y comprend l'Italie: il forme une nouvelle Ligue avec les Suisses & l'Empereur.

François I vouloit aussi continuer la treve avec l'Espagne. Mais Ferdinand sur le bord du tombeau regardoit

d'un œil jaloux la jeunesse du Roi de
1514. France, & les présages heureux de sa vaillance & de sa fortune : il refusa de continuer la treve, qu'on n'y comprît l'Italie. Comme toutes les vues de la France se tournoient de ce côté, Ferdinand forma une nouvelle ligue avec les Suisses & avec l'Empereur. Les Suisses devoient entrer dans le Duché de Bourgogne, le Roi d'Arragon dans la Guyenne, l'Empereur fournissoit des troupes contre les Vénitiens, alliés de la France. Ces nouveaux projets ne pouvoient s'exécuter sans des dépenses extraordinaires. Le Roi-Régent eut recours en même tems aux Etats de tous ses Royaumes.

Il demande de l'argent aux Etats de Castille, & il unit à leur Couronne celle de Navarre.

Il assembla ceux de Castille, & il envoya la Reine Germaine vers ses Sujets d'Arragon. L'adroit Monarque voulut se concilier les Castillans, en unissant à leur Couronne le sceptre de Navarre. La premiere séance des Etats assemblés à Burgos, fut employée à déclarer le Royaume de Navarre, Province des deux Castilles. Ferdinand désespéroit d'avoir des enfants, il devenoit indifférent de quel Etat cette conquête dépendroit. La

prétendue donation de Blanche autorisoit l'union à la Castille, & Ferdinand aimoit mieux gouverner la Navarre par les loix de cette Monarchie, plus favorable à l'autorité Royale, que par les loix d'Arragon, qui gênoient le Monarque autant que ses Sujets. 1514.

Les Etats de Castille accordent des subsides : ceux d'Arragon les refusent.

Ferdinand obtint 400000 écus des Etats de Castille, pour subvenir aux frais de la guerre d'Italie. Son début dans cette assemblée l'avoit assuré du succès, mais les Arragonnois ne furent pas si dociles aux ordres que la Reine Germaine leur porta. Ils refuserent constamment d'accorder aucun subside, à moins que le Roi n'abrogeât quelques loix portées plusieurs années auparavant en faveur du peuple, contre la tyrannie des Grands. Ils vouloient que le vassal opprimé n'eut plus recours à l'autorité Royale. Les Seigneurs Arragonois accoutumés à résister à leurs Rois & à vexer le peuple, s'indignoient de l'ordre que Ferdinand avoit établi dans leur Monarchie. Quoique ce Prince desirât beaucoup l'exécution de ses projets, il ne consentit à rien de ce qu'on lui de-

1514. mandoit avec tant d'injustice. Instruit de la résistance des Etats, il se transporta presque mourant à Catalayud, lieu de leur assemblée, & il y éprouva les refus qu'on avoit déja faits à la Reine.

Ferdinand rappelle Ximenès.

De retour à Madrid, il manda le Cardinal Ximenès, pour partager avec lui le fardeau qui commençoit à l'accabler. Ce Prélat, occupé dans son Université d'Alcala, pendant quelque tems avoit paru renoncer aux affaires. La nécessité rendit à Ximenès toute la confiance de son Maître; il prit de nouveau les rênes du gouvernement, prêtes à échapper au Monarque, dont les chagrins & les infirmités augmentoient tous les jours.

Succès de François I: chagrins de Ferdinand.

Ferdinand, au milieu de la solitude qu'il cherchoit, & des défaillances qu'il éprouvoit plusieurs fois par jour, pensoit toujours à l'Italie; il desiroit sur-tout d'en chasser les François, & cette inquiétude fit le tourment de ses derniers jours. Il apprit bientôt que le Viceroi n'ayant point joint ses troupes à celles des Suisses, accourues pour défendre le Duc de Milan;

François I, vainqueur à Marignan, avoit taillé en pieces tout ce qui s'étoit opposé à ses armes; que Pierre Navarre, rebuté d'une longue prison, dont Ferdinand avoit négligé de le retirer, s'étoit engagé au service de son ennemi; que Maximilien, Duc de Milan, avoit abandonné ses Etats au vainqueur, pour aller en France languir dans une triste captivité; que Cardone avoit ramené précipitamment dans le Royaume de Naples, l'armée que Ferdinand vouloit opposer à François I, parceque les circonstances invitoient à la révolte un grand nombre de Sujets, toujours affectionnés à la France. 1514.

Ces chagrins n'étoient pas les seuls qui tourmentassent Ferdinand; il avoit, comme on le sait, toujours haï Gonzales. Cet homme si illustre & si fourbe, avoit vu payer d'une constante ingratitude, tous les parjures dont il s'étoit rendu coupable pour servir son Maître. Ce Maître qui l'envioit, qui le craignoit, n'osoit pas manifester toute sa haine, de peur de se rendre lui-même odieux. Gonzales avoit tenté plusieurs fois d'aller hors de l'Es- 1515.

Haine contre Gonzales de Cordoue.

1515. pagne, employer ses talents, & jouir de tout l'éclat que les guerres de Grenade & de Naples avoient répandu sur sa vie. La permission lui en avoit toujours été refusée, sous des prétextes honorables; le Roi paroissoit déterminé à le laisser languir dans l'oisiveté, sans crédit & sans récompense. Gonzales espéra plus de justice de l'Archiduc Charles, qu'il regardoit déja comme Roi d'Espagne, & qu'on disoit avoir hérité de Philippe son pere, l'aversion que ce Prince avoit toujours senti pour Ferdinand. Gonzales tenta de partir pour Bruxelles sans demander de congé; il vouloit de plus faire revivre des prétentions sur la Grande Maîtrise de Saint Jacques, que le Roi avoit paru lui conférer, mais dont il avoit empêché qu'il se mît en possession. Le Roi d'Arragon fut bientôt instruit de tous ses projets. Il fit épier Gonzales; il défendit dans tous les ports qu'on laissât sortir aucun Espagnol, sans une permission expresse du gouvernement. Gonzales, dont la santé s'altéroit tous les jours, promenoit son inquiétude par toute l'Espagne, &

Ce Général veut fuir de l'Espagne.

Il en est empêché.

par tout il étoit suivi, entouré, éclairé, comme l'homme le plus suspect. 1515.
Ces deux ennemis se seroient infailliblement armés l'un contre l'autre, s'ils avoient eu autant de force que de haine. Mais tous deux attaqués de la même maladie, étoient réduits à se souhaiter mutuellement la mort. Enfin, Ferdinand eut le barbare plaisir de voir périr l'homme du monde qui lui avoit fait le plus de bien, & auquel il vouloit le plus de mal. La fievre quarte qui tourmentoit Gonzales depuis longtems, dégénéra en hydropisie; il mourut à Grenade, regretté de tout ce qui n'étoit pas Ferdinand. L'admiration que Gonzales avoit inspirée aux Espagnols, alloit jusqu'à l'enthousiasme. On ne le nommoit jamais que le Grand Capitaine; l'injustice du Roi sembloit même avoir ajouté un nouveau lustre à sa vie. Mais les Historiens qui ne tarissent pas sur ses louanges, n'ont pas pu nous dissimuler son excessive mauvaise foi.

Mort de Gonzales.

Cependant les maux de Ferdinand empiroient, malgré les prétendus secours, dont les Médecins le fati-

Infirmités du Roi d'Aragon : Charles, son petit-fils, envoie auprès de lui Adrien d'Utrecht, Doyen de Louvain.

1515. guoient ſans ceſſe. Devenu tout à fait incapable des affaires, il ſongeoit encore au moyen de tirer des ſubſides de l'Arragon, d'entrer dans la Guyenne, de faire paſſer des troupes en Italie, tandis que les Miniſtres & les Grands, tournoient les yeux vers ſon ſucceſſeur. Charles, averti de l'état de ſon Ayeul, apprit en même tems que le Roi Regent marquoit de la prédilection pour le Prince Ferdinand ſon frere, élevé ſous les yeux du Roi. On parloit même d'un teſtament qui devoit diviſer l'héritage, que l'alliance, & ſur-tout le concert de Ferdinand & d'Iſabelle, ſembloient avoir deſtiné à une ſeule tête. Charles ne négligea point des droits qui alloient le faire bientôt le plus puiſſant Monarque de l'Europe. Il envoya en Eſpagne Adrien d'Utrecht, Doyen de Louvain, ſon Précepteur, ſous prétexte de propoſer au Roi ſon ayeul, le mariage de Renée de France, fille de Louis XII, avec lui Archiduc; mais en effet pour ſonder les diſpoſitions de Ferdinand, & pour rendre à ſon Maître un compte exact de tout ce qu'il pourroit appercevoir. Le vieux

Monarque avoit été soupçonneux toute sa vie, & devoit l'être davantage sur le bord du tombeau. Il reçut mal l'Envoyé de son successeur : après la premiere audience, qu'il n'avoit pu refuser, non-seulement il l'éloigna de sa Cour, mais même il entreprit de l'exiler. Le Monastere de la Guadeloupe fut assigné au Doyen de Louvain, pour le lieu de sa résidence. Le Roi l'y fit entourer d'Officiers qui le gardoient, sous prétexte de le servir & de l'honorer. Ximenès représenta au Roi qu'il traitoit l'Envoyé de son petit-fils, comme il n'auroit osé traiter celui d'un ennemi déclaré de l'Espagne. *Que vient faire ici cet homme*, répondit Ferdinand ? *Veut il savoir si je mourrai bientôt ?*

1515.

Cet Ambassadeur est mal reçu.

Cet événement paroissoit prochain, l'hydropisie se formoit. Le Roi, comme s'il eut voulu fuir le mal qu'il portoit avec lui, parcouroit sans cesse toute la contrée qui confine à l'Estramadure. Son esprit & son corps s'affoiblissoient en même tems : il envoya consulter sur l'événement de sa maladie, une prétendue Prophéresse, qu'on appelloit la Béate d'Avila. Cette

Ferdinand s'affoiblit : il consulte une Devineresse.

femme, au milieu d'un peuple superſ-
1515. titieux, uſurpoit la réputation d'une grande ſainteté, & ſe mêloit d'annoncer l'avenir. Elle répondit au Roi, que Dieu lui deſtinoit encore une longue vie, & des conquêtes brillantes: Cette impoſture ſoulagea ſes derniers jours, ſans les prolonger. Ferdinand crut ce qu'il deſiroit; il ſe réſolut de voir le Doyen de Louvain, auquel il aſſura qu'inceſſamment ils traiteroient enſemble les affaires de ſon petit-fils. Mais la nature défaillante, le convainquit bientôt, qu'il s'étoit flatté en vain. Malgré la certitude d'une fin prochaine, ce Roi ſi religieux ſe détermina difficilement à mettre ordre à ſa conſcience; il rebuta même longtems ſon Confeſſeur, qui étoit Dominicain, diſant que ce Religieux venoit plutôt pour lui faire ſa Cour, que pour lui parler de Dieu.

Il ſe détermine avec peine à ſe confeſſer.

1516. Enfin le jour arriva où il fallut renoncer à tant de Couronnes, pour rendre compte à Dieu des moyens qui les avoient acquiſes. Ximenès ne voulut pas être témoin de la mort du Roi, de peur qu'on ne lui imputât

de s'être rendu maître de ses derniers momens. Ferdinand étant tombé dans une grande défaillance à Madrigalejo, petit village près de Truxillo, les Médecins lui déclarerent que sa derniere heure approchoit. Il passa quelque tems avec son Confesseur, puis il manda trois Secretaires d'Etat, Zapata, Carvajal & Vargas, en qui il avoit le plus de confiance : il leur remit un testament qu'il avoit fait l'année précédente à Burgos, dans lequel il déclaroit Ferdinand second fils de la Reine sa fille, Gouverneur de Castille, pendant la vie de sa mere, Roi d'Arragon & de toutes les Couronnes que Ferdinand pouvoit lui laisser, & Grand Maître des trois Ordres. Cette étonnante disposition étoit fondée, sur ce qu'il craignoit que le Prince Charles, élevé par des mains étrangeres, n'abandonnât aux Flamands le gouvernement de l'Espagne, & sur ce que le Roi prétendoit avoir découvert en lui dans leurs correspondances, des vues & des principes très différents des siens. Les trois Ministres représenterent à leur Maître avec beaucoup de force qu'il alloit

1516.

La derniere heure de Ferdinand approche : son Testament : contestation avec ses Ministres à cet égard.

1516. jetter l'Espagne dans tous les malheurs qu'il vouloit éviter ; que les peuples auroient plus à souffrir des troubles d'une minorité, que du gouvernement des Flamands, auquel il étoit possible encore de les soustraire ; que la division des Espagnes étoit la source de tous les maux qu'Isabelle & lui avoient su éteindre, & qui renaîtroient infailliblement, s'il armoit ses enfants l'un contre l'autre ; qu'on contesteroit à sa mémoire le droit de disposer du gouvernement de Castille, même de la propriété des autres Royaumes, & que les mal intentionnés auroient tous les prétextes possibles de détruire cette tranquillité si précieuse, le fruit de quarante années de regne.

Testament fait de nouveau.

Ces raisons vainquirent Ferdinand, il fit bruler devant lui le testament qu'on venoit de lire, & voulut en dicter un autre, dans lequel il laissoit encore au jeune Prince Ferdinand la Grande Maîtrise des trois Ordres. Les sages Ministres s'éleverent de nouveau contre cette disposition. Ils représenterent au Roi, que la réunion de ces trois dignités à la Couronne,

étoit

étoit un des chefs-d'œuvres de sa politique ; que pour établir une paix solide parmi les Princes, il falloit leur ôter tous les moyens de diviser ; que si les trois Grands Maîtres, n'étant que de simples Gentilshommes, s'étoient fait redouter chacun, par ses prédécesseurs & par lui-même, que seroit-ce, quand le frere du Roi posséderoit lui seul ces trois dignités, & répandroit sur toute la Noblesse plus de bienfaits, que le Monarque ne pourroit faire lui-même ; combien le Roi n'auroit-il pas à craindre un Prince si puissant, lorsque les affaires de Flandres ou d'Italie, le forceroient à quitter l'Espagne, & quel mal cette défiance ne pouvoit-elle pas occasionner à Ferdinand lui-même ? Le Roi se rendit encore à ces raisons, en disant d'un ton attendri, *le petit Ferdinand sera donc bien pauvre ? la plus grande richesse que vous puissiez lui laisser, Sire*, dit l'un des Ministres : *c'est la bienveillance du Roi son frere ; vous la détruiriez en l'armant contre lui.* Toute la bonne volonté de Ferdinand pour le jeune Prince, se réduisit à une pension de cinquante mille

1516.

Le Roi s'inquiete sur le sort du Prince Ferdinand, second fils de sa fille.

écus d'or assignés sur la Sicile.

1516. Ces articles déterminés, les Ministres proposerent au Roi de nommer un Régent, qui pût, à l'arrivée du Prince Charles, lui remettre le dépôt de l'autorité en son entier. Tous trois d'un commun accord*, indiquerent le Cardinal Ximenès. *Ne connoissez-vous pas*, leur dit le Roi, avec quelque émotion, *le caractere de cet orgueilleux qui ne sauroit plier, & qui porte tout à l'extrême?* « Sire, répondit Carvajal : c'est l'homme le plus courageux du Royaume, le plus capable de pénétrer & de réprimer les complots ». Ferdinand après avoir un peu rêvé, ajouta, *il a le cœur droit, il ne fera, ni ne souffrira aucune injustice, il n'a presque point de famille, il sera tout entier au bien public; tenant tout de la Reine Isabelle & de moi, il est obligé par reconnoissance d'honorer notre mémoire, & de faire exécuter nos volontés.* Les Secrétaires d'Etat écrivirent le testament tel qu'ils l'avoient inspiré au Roi. Dans le cours de sa vie, ce Prince avoit eu une volonté plus constante, mais le mal l'avoit affoibli; ses der-

Le Cardinal Ximenès nommé Régent pendant l'absence de Charles.

niers projets n'étant que l'effet d'un caprice, il se rendit aisément à la raison & à l'équité. La Reine Germaine arriva de Lerida, au moment où Ferdinand étoit près d'expirer. Il la reconnut à peine, & il mourut dans ses bras le 21 Janvier, dans la soixante-deuxieme année de son âge, & la quarante-uniéme de son regne, couvert de l'habit de Saint Dominique, selon l'usage de ce tems.

1516.

Mort du Roi d'Arragon.

Si c'est au poids de la vertu qu'il faut peser les hommes, on conviendra que la vie de Ferdinand fut plus fortunée que glorieuse. Il dut ses plus grands succès au vice le plus bas qui puisse souiller une ame, la fausseté. Voilà presque où se réduisit toute cette politique si vantée. Les louanges dont les Historiens Espagnols accablent sa mémoire, le soin qu'ils ont pris de déguiser les faits les plus odieux de sa vie, n'ont point étouffé la vérité. On ne peut nier que Ferdinand n'eût de grandes qualités; il étoit éclairé, pénétrant, courageux, sobre, capable d'application, & des travaux de l'esprit & du corps; mais injuste, avide, hypocrite, supersti-

Portrait de ce Prince: parallele de lui & de la Reine sa premiere épouse:

tieux, incontinent, jaloux. Il dut à
1516. l'exemple de son épouse, toute la fermeté qu'on admire dans sa conduite, & qu'il n'a fait qu'imiter. L'union de ces deux Monarques & de leurs intérêts, a fait confondre souvent leurs caracteres. La meilleure preuve que Ferdinand & Isabelle ne se ressembloient pas, c'est que sans s'aimer beaucoup, ils vécurent toujours unis. L'ame forte & élevée de la Reine de Castille, avoit subjugué l'esprit souple & trompeur de Ferdinand, qui, plus ambitieux qu'elle, comprit de bonne heure qu'il ne pouvoit espérer que la premiere place après son épouse, si elle daignoit l'y soutenir. Ferdinand s'éleva par des détours tortueux, Isabelle par ses propres forces. La Reine intimidoit ceux qu'il falloit contenir : Ferdinand étoit réduit à les diviser. Isabelle aimoit & récompensoit ses serviteurs fideles : Ferdinand étoit jaloux des talens, de la réputation, des succès dont il devoit seul profiter ; il a haï tous ceux qui l'environnerent à proportion des services qu'ils lui avoient rendus. Isabelle vouloit gouverner ;

Ferdinand vouloit conquérir. Tant qu'Isabelle vécut, le Roi d'Arragon soumit sa politique aux vûes de son épouse ; cette fausseté, qui le caractérise, ne se déploya jamais tant, que lorsqu'il occupa tout seul le trône des Espagnes. Enfin Ferdinand avoit tous les défauts d'Isabelle, & il ne s'éleva jamais jusqu'à ses grandes qualités. 1516.

Funérailles du Roi : le Cardinal Ximènès vient prendre la Régence.

Le corps du Roi fut porté à Grenade au milieu d'un grand concours de peuple, & inhumé dans la Chapelle Royale de la Cathédrale, auprès de la Reine Isabelle. Ximenès arriva d'Alcala, sur la nouvelle de sa Régence ; il répondit parfaitement à l'opinion de ceux qui l'avoient désigné. Pendant près de deux ans qui s'écoulerent, jusqu'à l'arrivée de Charles Quint, le Cardinal soutint le fardeau du gouvernement. Il sut contenir les Grands, protéger le peuple, entretenir l'abondance & la paix dans un pays que chacun s'efforçoit de diviser & d'appauvrir. On peut voir dans les deux histoires de sa vie, les détails intéressants de cette Régence ; il nous suffit de dire qu'il remit à Char-

1516. les Quint ses Royaumes en meilleur état, qu'ils n'étoient à la mort de Ferdinand, & que ce grand homme, malgré les taches qui ont obscurci sa vie, contribua beaucoup à la gloire de ses Maîtres, & à la prospérité de son pays.

FIN

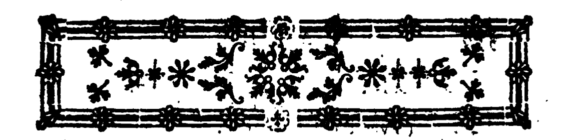


TABLE DES MATIERES

Contenues dans cet Ouvrage.

A.

C.

D.

E.

F.

G.

HARO

H.

I.

N.

O.

P.

T.

V.

Z.

Fin de la Table des Matieres.

ERRATA.

TOME I.

PAGE 45, ligne 13, les leur, *lisez* les leurs. p. 64, l. 25, même au moment, *lis.* au moment même. p. 91, l. 6, s'étoient affoiblies, *lis.* affoiblis. p. 136, l. 27, ce qu'on a vu, *lis.* ce qu'on l'a vu. p. 211, l. 14, les attiroit, *lis.* les attiroient. p. 230, l. 1, devenue, *lis.* devenu. p. 238, l. 18, de munition, *lis.* de munitions. p. 299, l. 4, prévalut, *lis.* prévalu. p. 308, l. 8, détournoient, *lis.* détournoit. p. 350, l. 16, de cent lieues, *lis.* de cent soixante lieues.

TOME II.

PAGE 30, ligne 2, l'Arragon avoient eu, *lisez*, l'Arragon avoit eu. p. 82, l. 27, Royaumr, *lis.* Royaume. p. 112, l. 20, pagonls, *lis.* pagnols. p. 113, l. 9, de richesses, *lis.* des richesses. p. 132, l. 4, gardée, *lis.* gardé. p. 174, l. 18, qu'on lui laissa, *lis.* qu'on la laissât. p. 230, l. 1, à Hermillon, *lis.* à Hermillos. p. 232, l. 4, dans le Port, *lis.* dans la Ville. p. 268, l. 7, composé, *lis.* composée. p. 270, l. 20, exita, *lis.* excita. p. 304, l. 1, caché, *lis.* cachée.

APPROBATION.

J'ai lu par ordre de Monseigneur le Vice-Chancellier, un Manuscrit ayant pour titre : *Histoire des Rois Catholiques Ferdinand & Isabelle* ; & je n'y ai rien trouvé qui ne doive en faire desirer l'impression. Fait à Paris ce 15 May 1765. MARCHAND.

PRIVILEGE DU ROI.

LOUIS, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra ; SALUT. Notre amé le sieur LE CLERC, Libraire à Paris, Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public, un Ouvrage qui a pour titre : *Histoire des Rois Catholiques Ferdinand & Isabelle*, s'il nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par-tout notre Royaume, pendant le temps de neuf années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes de quelques qualites & conditions qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait sous quelque prétexte que ce puisse être sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, de trois mille livres d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui,

& de tous dépens, dommages & intérêts; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée, attachée pour modele sous le contre-scel des Présentes; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliothéque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très cher & féal Chevalier Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur de Maupeou, le tout à peine de nullité des Présentes. Du contenu desquelles, vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant, & ses ayant causes, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons que la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, soit tenue pour dûment signifiée, & qu'aux copies collationnées par l'un de nos amés, féaux Conseillers & Sécretaires, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire, pour l'exécution d'icelles, tous Actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires. CAR tel est notre plaisir. DONNÉ à Compiegne le septieme jour du mois d'Août, l'an de grace mil sept cent soixante cinq, & de notre Regne le cinquantieme. Par le Roi, en son Conseil. LE BEGUE.

Registré sur le Registre XVI de la Chambre Royale & Syndicale des Libraires & Imprimeurs de Paris, N°. 563, fol. 358, conformément au Réglement de 1723. A Paris le 22 Août 1765.

LE BRETON, Syndic.



